



L'impact de la peur sur les représentations sociales

Jeremy Methivier

► **To cite this version:**

Jeremy Methivier. L'impact de la peur sur les représentations sociales. Psychologie. Université Paul Valéry - Montpellier III, 2012. Français. <NNT : 2012MON30051>. <tel-00817930>

HAL Id: tel-00817930

<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00817930>

Submitted on 25 Apr 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paul-Valéry Montpellier III
École doctorale 60 - Territoires, temps, sociétés et développement
Laboratoire Epsilon (EA4556)

Thèse

Pour obtenir le grade de
Docteur de l'université de Montpellier III
Spécialité : Psychologie

Présentée et soutenue par

Jeremy Methivier

Le 12 décembre 2012

L'impact de la peur sur les représentations sociales.

Sous la direction de Monsieur le Professeur

Pascal Moliner

Membres du jury :

Christian Guimelli.	Professeur.	Aix-Marseille Université.	Rapporteur.
Pascal Moliner.	Professeur.	Université Montpellier III.	Directeur de thèse.
René Pry.	Professeur.	Université Montpellier III.	
Patrick Rateau.	Professeur.	Université de Nîmes.	Rapporteur.

Résumé : En étudiant le rôle d'un état émotionnel négatif stable, apparenté à la peur, sur l'élaboration des représentations sociales du travail et du chômage nous avons pu observer et décrire plusieurs phénomènes importants. Tout d'abord, ce type d'état émotionnel contribuerait à orienter la sélection des éléments d'information constituant le champ représentationnel. Il orienterait cette sélection dans le sens d'un accroissement de l'attention en direction d'éléments relatifs à des préoccupations individuelles au détriment d'éléments relatifs à des questions sociales au sein des représentations du travail et du chômage. Ensuite, une partie de la représentation est congruente avec cet état émotionnel. Cette congruence affective concernait la dimension psychologique de la représentation du chômage. En plus de l'effet de congruence, cet état émotionnel stabiliserait le poids des éléments d'information contenus dans cette dimension psychologique. Enfin, ce type d'état contribuerait à structurer les représentations. L'état émotionnel négatif stable contribuerait à augmenter le nombre des éléments contenus dans le noyau de la représentation du travail.

Mots clés : représentations sociales, travail, chômage, émotions, peur, cognitions sociales.

Summary : By studying the role of a stable negative emotional state, like fear, on the social representations elaboration of unemployment and work, we could to observe and describe several important phenomena. Firstly, this type of emotional state guides the informationnal elements selection forming the representational field. It would guide the selection in the direction of increased attention towards items related to individual concerns at the expense of items relating to social issues in the representations of work and unemployment. Secondly, a part of the representation is congruent with this emotional state. This emotional congruence concerned the psychological dimension of the unemployment representation. In addition to the effect congruency, this emotional state stabilizes the weight of the information elements contained in this psychological dimension. Finally, this state type would take part in structure representations. The stable negative emotional state would increase the number of elements contained in the kernel of the representation of work.

Key words : socials representations, work, unemployment, emotions, fear, social cognitions.

Remerciements.

Je tiens à remercier tous ceux qui d'une manière ou d'une autre m'ont aidé à la réalisation de ce travail.

Sommaire

Introduction.....	7
A.Aspects théoriques.....	13
I.Les représentations sociales.....	14
a.Présentation.....	15
1.Un mode spécifique de connaissance.....	16
2.Organisation et structure.....	18
3.Expression des représentations sociales.....	19
4.Fonctions.....	20
b.Formation des représentations sociales.....	22
1.Conditions d'émergence.....	22
2.Processus : objectivation et ancrage.....	24
3.Dynamique des représentations sociales.....	25
c.La communication dans la formation et la transmission des représentations sociales.....	27
1.Rôle de la communication.....	27
2.Régulateur des rapports sociaux.....	30
d.Les représentations sociales du travail et du chômage.....	31
1.Le travail.....	32
2.Le chômage.....	34
II.Les émotions.....	37
a.Présentation.....	37
1.Fonctions des émotions.....	40
2.Émotions sociales.....	42
b.Émotions et cognitions sociales.....	43
1.Émotions et processus cognitifs.....	44
iÉmotions et cognitions.....	46
iiÉmotions et traitement de l'information.....	47
2.Stratégies d'adaptation.....	50

c.Émotions et représentations sociales.....	51
1.Rôle des émotions dans l'élaboration des représentations sociales.....	52
2.Représentations sociales et état affectif.....	53
3.Émotions et expression des représentations sociales.....	53
d.La peur.....	54
1.Biologie de la peur.....	55
2.Peur, évitements et comportements sociaux.....	57
3.Peur et fonctionnements anxieux et dépressifs.....	58
III.Problématique et hypothèse générale.....	61
B.Expérimentations.....	64
I.Distinction des niveaux de peur naturelle.....	65
II.Première étude : Le rôle de la peur dans l'organisation de la représentation sociale du travail de jeunes adultes en recherche d'emploi.....	68
a.Méthodologie.....	68
b.Résultats.....	71
c.Discussion.....	79
III.Deuxième étude : Impact des états émotionnels stables ou induits sur la représentation sociale du chômage de jeunes adultes en recherche d'emploi.....	82
a.Méthodologie.....	82
b.Résultats.....	85
c.Discussion.....	90
IV.Troisième étude : Impacts différenciés en fonction du niveau de l'état émotionnel stable négatif selon les conditions d'expression de la représentation sociale du chômage de jeunes adultes en recherche d'emploi.....	91
a.Méthodologie.....	92
b.Résultats.....	94
c.Discussion.....	101
V.Quatrième étude : Le rôle de la peur sur la structure de la représentation sociale du travail de jeunes adultes en recherche d'emploi.....	103
a.Méthodologie.....	104
b.Résultats.....	105
c.Discussion.....	110
C.Discussion générale.....	112

D.Conclusion.....	118
Bibliographie.....	121
Index des tableaux et des illustrations.....	133
Annexes.....	137
I.Échelle HAD.....	138
II.Questionnaire des peurs adapté.....	140
III.Caractérisation des objets travail et chômage.....	141
IV.Questionnaire standard du chômage.....	143
V.Mise en cause du travail	144

Introduction

Aujourd'hui, en psychologie, en philosophie, et en sciences sociales plus largement, lorsque nous tentons de penser l'humain, ce qu'il est, son fonctionnement, ses interactions avec l'environnement nous payons le prix de notre histoire. Des siècles de dichotomie entre l'intellect et les affects sont notre lot. Quelques décennies seulement commencent à revoir cette séparation posée comme une évidence épistémologique.

Nécessité d'intégrer les nouvelles informations du monde.

Le monde dans lequel nous vivons est en permanente évolution, dynamique. Des éléments le constituant disparaissent alors que d'autres apparaissent. Ces changements sont perçus, ressentis, vécus. Les comprendre est un enjeu important pour tous ceux qui y évoluent. Cet enjeu est identitaire et adaptatif, vital. L'intégration des informations nouvelles doit permettre, tant pour les individus que pour les groupes qu'ils composent, de pouvoir se repérer, s'orienter et de déterminer ses conduites. Ce foisonnement d'informations doit faire l'objet d'un traitement particulier, efficace et économique. Leur sélection et leur organisation émanent de processus déterminés et sont soumis à des contraintes précises. Elles doivent permettre de discriminer les différents objets entre eux et de préciser les constituants de l'objet. Ces informations doivent trouver leur place dans le déjà existant, s'inscrire dans un ensemble d'informations déjà sélectionné et organisé.

Cette intégration va prendre une forme particulière pour les groupes sociaux.

Pour les individus se côtoyant, ce travail d'intégration de l'environnement va prendre la forme d'un mode de compréhension spécifique : celui d'une représentation partagée et partageable, ce qui lui conférera son caractère social. Ces représentations vont naître et se transformer au gré des évolutions de l'environnement. Elles auront vocation à suivre les évolutions du réel auquel elles renvoient. C'est un processus dynamique. Ces représentations seront alors sociales et dynamiques.

Représentations sociales, opinions et cognitions.

Les représentations sont le résultat d'une interprétation du réel. Ce travail d'interprétation prendra la marque du groupe social dans lequel il se produit. Le groupe d'appartenance va fournir un cadre de référence pour penser l'objet, ses limites et son contenu. Les représentations sociales vont ainsi regrouper un grand nombre d'informations au sujet d'un objet qu'elles délimitent. Elles sont constituées d'un ensemble de cognitions : un univers d'opinions, de jugements relatifs à un objet. Cet ensemble de cognitions sera organisé, hiérarchisé, structuré, permettant de lui fournir un statut de cohérence.

Cognitions et émotions.

Les opinions ou les jugements peuvent être considérés comme des cognitions. Les cognitions, qu'il s'agisse des processus de traitement de l'information (le raisonnement, la mémoire, la prise de décision) ou de processus perceptifs et moteurs, sont toujours en relation avec des processus émotionnels. Les processus émotionnels font partie intégrante des cognitions et des processus cognitifs. Longtemps considérées comme des attributs différenciés par nature, émotions et cognitions sont indissociables. Elles s'inscrivent dans un ensemble de processus mentaux généraux permettant la mise en œuvre d'actions fines, ciblées, innovantes.

Les influences des émotions.

En distinguant les processus cognitifs des processus émotionnels plusieurs types d'influences sont observables. Tout d'abord, les émotions agissent sur les processus cognitifs et influencent le contenu informatif des cognitions. Autrement dit, elles agissent sur la manière de penser et sur ce que nous pensons. Elles influencent la manière dont l'information est traitée, orientent l'attention, mobilisent les ressources attentionnelles et mnésiques. En agissant sur ces processus, elles contribuent à déterminer le contenu des cognitions en tant qu'éléments de connaissance. De plus, les émotions agissent aussi bien sur l'élaboration - la constitution - de ces cognitions que sur leur utilisation, leur expression. Si les processus cognitifs sont influencés par les émotions et sont le moyen par lequel un élément de connaissance peut exister, alors les émotions influencent leur élaboration. De plus, si les processus cognitifs sont nécessaires à l'activation ou l'expression des cognitions, alors les émotions vont influencer également cette expression. L'action des émotions sur l'expression des cognitions serait plus restreinte que celle sur l'élaboration. Cette restriction

devrait être liée à la stabilité – la cristallisation - de la cognition. Plus la cognition est stable et moins l'état émotionnel n'aura d'effet sur son activation. L'activation d'une cognition - comme élément de connaissance - suppose la remémoration d'informations déjà présentes. Ces informations auront déjà pris la marque du sujet, dont celle de l'état émotionnel. L'impact de l'état émotionnel lors de l'expression des cognitions devra s'inscrire vis à vis de cette marque, réduisant ainsi le champ des variations possibles.

Effets des émotions.

Les émotions vont influencer différemment selon qu'elles sont positives ou négatives. De manière générale, elles produisent des effets de congruence sur le contenu des cognitions. Une émotion positive (agréable) orientera les éléments de connaissance dans ce sens et vice versa. Certaines particularités existent quant aux émotions négatives (désagréables). Elles sont, de plus, associées à des effets de régulation de l'humeur. Les effets de congruence sont alors moins marqués lors de l'expression des cognitions. Des différences d'influence existent également dans les processus cognitifs. Les émotions positives entraîneraient un relâchement dans le traitement de l'information, alors que des émotions négatives entraîneraient un resserrement. La typologie de ces différences s'observe également sur les comportements, les pratiques, aux émotions positives sont associés des comportements d'ouverture et aux émotions négatives des comportements d'évitement. Notons toutefois, qu'une absence d'émotions négatives, comme la peur, suffit à provoquer des comportements pro-sociaux d'ouverture.

L'influence des processus cognitifs sur les émotions.

Il existe un autre type de lien entre émotions et cognitions : les émotions peuvent être influencées par les cognitions. Ce type d'influence introduit la notion d'émotions secondaires. Les émotions primaires ou de base, associées à une base biologique, se différencieraient des émotions dites secondaires. Celles-ci pourraient être l'association d'émotions primaires et d'autres facteurs, comme des facteurs cognitifs. Les cognitions auraient une influence plus importante sur les émotions secondaires.

Représentations sociales, pratiques et cognitions.

Les influences des émotions sur les cognitions, les processus cognitifs et les comportements vont nous intéresser parce qu'elles s'exercent sur des composantes et des déterminants des représentations sociales. Les représentations sociales peuvent être comprises comme des processus dynamiques contenant un ensemble d'informations déterminé par des pratiques et des communications. Autrement dit, les représentations sociales peuvent être vues comme des processus cognitifs actifs déterminés par un ensemble de comportements et de communications variés. Ces processus permettent la production d'un ensemble de cognitions à propos d'un objet. Dès lors, nous devons supposer la nécessité d'une influence des émotions sur les représentations sociales. Aux premiers jours du développement de la théorie des représentations sociales, Moscovici (1961) insistait déjà sur les liens entre l'affectivité et la pensée sociale.

Émotions et représentations sociales.

Pour nous intéresser à l'influence des émotions sur les représentations sociales, nous tâcherons de repérer et de sélectionner une émotion primaire. Les émotions primaires semblent être les émotions les moins sujettes aux différents processus de médiation cognitive. Bien que d'un certain point de vue, les émotions primaires font nécessairement l'objet d'un traitement cognitif, ce traitement présenterait plus un caractère individuel que social. Nous voulons souligner ici, que ce type d'émotion est, pour une bonne partie, déterminé par des processus individuels et biologiques. Au sein d'un même groupe social, il peut exister de grandes variations dans le vécu émotionnel. Cela, nous permet de minimiser au mieux les effets des processus socio-cognitifs sur les émotions.

Parmi les émotions primaires, il en est une qui est directement associée à la mise en place de comportements sociaux et qui produit des effets tout à fait significatifs sur les ressources attentionnelles. La peur a une base biologique déterminée. Elle est présente à des niveaux d'activation différents selon certains fonctionnements psychologiques par exemple. Ces fonctionnements psychologiques ne sont pas l'apanage de groupes sociaux déterminés.

Deux représentations sociales vont retenir notre attention. Les représentations du travail et du chômage. Ce sont deux représentations, largement étudiées, et relativement anciennes, voire très

ancienne pour le travail. Elles semblent concerner un grand nombre d'individus et de groupes sociaux. Nous sélectionnerons un ensemble social d'individus dont l'élaboration de ces représentations aura un intérêt important. Pour cela, nous nous intéresserons à de jeunes individus en absence d'activité professionnelle, à la recherche d'emploi et sortis du système scolaire. En effet, nous supposerons chez ce type de public un intérêt à développer et à utiliser ces deux représentations.

Développement.

Ce travail de recherche s'intéresse aux rôles que peuvent exercer les émotions sur des représentations sociales. Pour cela, nous aurons besoin, dans un premier temps, de faire le point sur quelques éléments de la théorie des représentations sociales : les processus en jeu, leur structuration, leur constitution ou leur élaboration. À partir de cela, nous reprendrons les informations majeures à propos des représentations sociales du travail et du chômage. Ensuite, nous devons développer quelques points relatifs aux théories des émotions et leurs interactions avec les cognitions, ce qu'elles sont, leur place spécifique au sein du fonctionnement humain et social et plus particulièrement le fonctionnement de la peur. Dans un deuxième temps, nous procéderons à une série d'études dont l'objectif est de mettre en lumière l'existence de l'impact de la peur sur les représentations sociales du travail et du chômage. Nous montrerons que cet impact agit sur la sélection des informations de l'environnement social ; puis que cet impact est, non pas simplement superficiel, mais bien profond, qu'il intervient dans le contenu des représentations et dans les processus représentationnels et qu'il peut agir au niveau de la structure même des représentations. Dans un troisième temps, nous discuterons l'ensemble de ces résultats en tentant de fournir le cadre d'action d'une émotion comme la peur sur les représentations sociales et les limitations qu'il induit.

A. Aspects théoriques

I. Les représentations sociales

Les capacités d'interaction avec leur environnement sont vitales pour les individus. Cet environnement fourmille d'une somme absolument imposante d'informations à propos des objets qui le composent. Ces objets vont entretenir des relations particulières non seulement avec différents individus mais également avec les groupes sociaux que peuvent former ces individus. Les comportements et discours des individus et de ces groupes à propos de ces objets vont dépendre du rapport qu'ils entretiennent avec eux. Dans le même temps, la manière dont ces objets sont perçus dépend également de ces groupes. Un grand nombre de ces objets existe pour les individus d'un groupe mais aussi pour différents groupes. Mettre en œuvre un procédé permettant de percevoir adéquatement ces objets sociaux devient un enjeu fondamental pour l'existence des groupes sociaux et des individus qui les composent.

Les représentations sociales sont une réponse des groupes sociaux à la problématique de l'intégration et au partage de cette somme d'informations. Elles permettent la détermination des objets de l'environnement social et d'en produire une connaissance.

Les représentations sociales sont un mode spécifique de connaissance, dont le contenu est organisé et structuré. Leur expression suit différentes contraintes. Elles remplissent différentes fonctions. Elles se forment suivant certaines conditions spécifiques et selon plusieurs processus, dont deux majeurs, l'objectivation et l'ancrage ; en cela elles sont dynamiques. Les représentations qui auront un rôle de régulateur des rapports sociaux verront les communications jouer un rôle important dans leur formation et dans leur transmission. Les objets sociaux du travail et du chômage sont deux exemples du phénomène des représentations sociales.

a. Présentation

« Une représentation est toujours une représentation de quelqu'un tout autant qu'une représentation de quelque chose » (Moscovici, 1961, p. 27). Elle est « le représentant mental de l'objet qu'elle restitue symboliquement. En outre, contenu concret de l'acte de pensée, elle porte la marque du sujet et de son activité » (Jodelet, 1989, p. 54). Les représentations sociales sont des connaissances particulières d'un objet ; elles reconstruisent le réel.

Elles sont des « univers d'opinions » composés d'éléments d'information à propos d'un objet permettant aux individus de développer des attitudes, positives ou négatives, vis à vis de celui-ci (Moscovici, 1961). Elles sont un « ensemble organisé et hiérarchisé des jugements, des attitudes et des informations qu'un groupe social donné élabore à propos d'un objet » (Abric, 2003a, p. 13). Elles sont constituées de cognitions relatives à un objet, s'organisant en structures cognitives (Abric, 1994a ; Moliner, 2001). Ces cognitions sont des connaissances élémentaires et proviennent des expériences et observations du sujet, des communications auxquelles celui-ci est exposé et des croyances qu'il a élaborées (Moliner, 1996). Une représentation est à la fois un contenu, un produit évolutif, et un contenant, des processus représentationnels.

Une représentation « produit et détermine des comportements, puisqu'elle définit à la fois la nature des stimuli qui nous entourent et nous provoquent, et la représentation sociale est une modalité de connaissance particulière ayant pour fonction l'élaboration des comportements et la communication entre individus » (Moscovici, 1961, p. 26). Une représentation sociale est un mode de connaissance construit collectivement, destinée à organiser les conduites et orienter les communications à propos d'un objet (Moscovici, 1961). Elles régulent les rapports sociaux en déterminant les rapports d'un groupe social à l'objet de représentation et ceux des groupes sociaux entre eux.

Les représentations sociales sont donc un ensemble d'éléments d'information organisé à propos d'un objet, partagé par un groupe, permettant de déterminer des conduites vis à vis de cet objet. Elles sont un mode spécifique de connaissance. Elles sont organisées et structurées, se communiquent et assurent des fonctions particulières.

1. Un mode spécifique de connaissance

Une représentation sociale est le résultat de la réalité d'un objet, de la subjectivité de l'individu qui la véhicule et du système social dans lequel le sujet et l'objet s'inscrivent (Abric, 1987). Les représentations sociales sont un mode spécifique de connaissance. La connaissance d'un tel objet est naïve et se donne comme évidente pour les individus. Nécessaires et vitales pour les individus et les groupes, elles sont des reconstructions du réel, qui repèrent, catégorisent et s'imposent en théorie de l'environnement pour les groupes sociaux. Elles permettent de reconnaître et d'interpréter l'environnement social.

Une connaissance naïve.

La représentation sociale est une connaissance naïve d'un objet (Moliner, 1996). Elle est un type de pensée naïve. Cette connaissance spontanée fondée sur la tradition et le consensus prend la place du réel et la valeur d'une réalité objective. Cette pensée apparaît évidente pour les individus.

Cette connaissance procède de modes de raisonnement spécifiques (Moscovici, 1961). Cette pensée naturelle prend quatre caractéristiques principales. Tout d'abord, le formalisme spontané correspond à des formules pré-construites. Ces formules ont vocation, par réduction et simplification, à l'économie de communication. Elles fonctionnent en schéma et facilitent la compréhension commune, consensuelle. Le dualisme causal correspond à une interprétation causale d'une simultanéité d'apparition d'événements. Ces événements vont être associés dans un ensemble, avec une cohérence là où cette simultanéité peut être simplement fortuite. Le *prima de la conclusion* est un raisonnement dont le point de départ est la conclusion à partir de laquelle le discours se construit. Le discours devient une affirmation et le raisonnement devient une argumentation. Enfin, l'analogie établie des liens de proche en proche, généralise, regroupe des univers différents.

Cette pensée naïve donne aux représentations par son évidence consensuelle leur stabilité et leur place dans l'univers social. Elle fabrique les représentations et en fournit une compréhension.

La réalité reconstituée.

La représentation sociale est une reproduction du réel. Le processus de reproduction n'est pas neutre, il s'agit d'une reconstitution (Moliner, 1996). Certains éléments du réel social sont omis et d'autres rajoutés en fonction des attentes et de l'intérêt propre. Cet écart avec le réel ne peut être trop important si la représentation veut garder son efficacité. Sous cet angle, deux types d'adéquation sont possibles. Soit les éléments du réel sont réinterprétés pour apparaître conformes à la représentation de ce réel, soit ils serviront à établir une nouvelle représentation. Les représentations ayant un caractère vital pour les individus et les groupes sociaux, le premier type d'adéquation sera privilégié dans la plupart des cas. Ainsi des éléments de la réalité sociale seront perçus tels que les individus les pensent et non tels qu'ils sont effectivement.

Cette reconstitution de la réalité pourra ainsi laisser la place à des incongruités. La polyphasie cognitive (Moscovici, 1961) rend compte de la possibilité de la coexistence de modalités de connaissance différentes. Selon les situations, les individus peuvent faire appel à certaines modalités de connaissance d'un objet. Ces éléments de connaissances peuvent être antagonistes.

Reconnaître et interpréter l'environnement social.

La représentation sociale constitue une théorie de l'environnement social pour les individus (Moliner, 1996). Elle permet l'interprétation, l'explication et la prédiction de la complexité de l'environnement. Reconnaître c'est repérer des objets sociaux. Interpréter c'est les catégoriser. En tant que reconnaissance et interprétation, les représentations sociales catégorisent. La catégorisation est une composante des représentations sociales et un outil de la représentation (Abric, 1987). La représentation fonctionne également comme un système de catégories. L'activation d'une représentation dépend d'une activité de catégorisation (Abric, 1971) et détermine la mise en œuvre de comportements.

Le processus de catégorisation a pour effet de générer deux effets spécifiques, l'assimilation et le contraste (Tajfel et Wilkes, 1963). L'effet d'assimilation consiste en une maximisation des similitudes entre les objets d'une même catégorie. L'effet de contraste consiste en une maximisation des différences entre les objets de catégories différentes. Ces deux effets se retrouvent dans le fonctionnement des représentations sociales

2. Organisation et structure

Les représentations sociales ont une organisation interne structurant entre eux les éléments qui les composent. Une représentation est composée de cognitions relatives à un objet. Ces cognitions sont élémentaires et s'organisent en structures complexes (Flament, 1994a).

Éléments d'information.

Les cognitions constitutives du champ d'une représentation sont des éléments d'information à propos d'un objet. Ces éléments d'information peuvent être compris comme des états (Milland, 2001). Ces états vont rendre compte des thématiques en jeu au sein de la représentation. Ces états peuvent être communs à différentes représentations d'un même objet pour des groupes différents bien évidemment mais peuvent être communs à différents objets de représentations. Ils peuvent prendre différentes valeurs. Ainsi le thème de l'argent fait habituellement partie des champs de représentation de l'objet travail ainsi que de celui du chômage, mais sa valeur en sera différente. Une valeur plutôt positive pour le travail, « une rémunération » et une valeur plutôt négative pour le chômage, « des problèmes financiers ».

Organisation.

Les éléments d'information relatifs à une représentation ne sont jamais tous dissociés et indépendants les uns des autres. Plusieurs de ces éléments vont entretenir des liens entre eux. Les éléments vont avoir une place plus ou moins importante au sein du champ représentationnel. Ils vont s'organiser dans le champ représentationnel et caractériser l'objet. Ainsi le thème de l'argent peut entretenir des liens avec celui du temps libre dans le champ de la représentation du travail de jeunes adultes (Flament, 1996). Le thème de l'argent occupe une place très importante dans ce champ représentationnel, bien plus important que celui du temps libre, des loisirs. Le travail est perçu comme un moyen d'avoir de l'argent permettant de financer le temps libre.

Structure.

L'approche structurale (Abric, 1976, 1987, 1994a) envisage les représentations sociales comme des structures sociocognitives régies selon deux instances qualitativement différentes et

complémentaires : le système central et le système périphérique. Les cognitions composant une représentation n'ont pas les mêmes fonctions et ne sont pas utilisées de la même manière selon qu'elles appartiennent à l'un ou l'autre de ces systèmes.

Le système central est constitué de cognitions non-négociables, et le système périphérique, de cognitions opérationnelles et conditionnelles (Abric, 1994a ; Moliner, 2001). Dans cette optique, la représentation est composée d'un ensemble d'informations, de croyances et d'attitudes organisé autour d'un noyau. Cette approche permet de comprendre que les éléments d'une représentation ont non seulement une valeur quantitative mais également une valeur qualitative. Certains éléments auront plus de poids que d'autre au sein d'une représentation, mais également une qualité différente.

Le système central - le noyau - a une fonction organisatrice. Le noyau se compose de plusieurs éléments qui organisent les relations de l'ensemble des éléments de la représentation. C'est cette partie qui est proprement partagée et commune à l'ensemble d'un groupe. Ce noyau est stable et évolue très lentement, ce qui assure une certaine homogénéité du groupe vis à vis de l'objet social. Le système périphérique est organisé par le noyau et les éléments qui le composent ont un double caractère prescriptif et conditionnel (Flament, 1994a). Il permet une adaptation aux situations et des individualisations. C'est pourquoi, une même représentation pourra conduire à des comportements et des conduites différents. Ce système périphérique permet une adaptation de la représentation aux aléas de la vie quotidienne, aux différentes expériences du groupe social. Il permet d'absorber les variations individuelles tout en laissant le noyau intact.

3. *Expression des représentations sociales*

Pour certains objets particuliers de représentation, les conditions de leur expression peuvent faire varier dans une plus ou moins grande mesure la place attribuée à différents éléments constituant ces représentations. Ces objets particuliers sont des objets dits « sensibles ». Le champ de leur représentation va intégrer des cognitions qui auront la spécificité de pouvoir mettre en cause les normes sociales ou les valeurs morales valorisées par le groupe d'appartenance des sujets. Les objets de représentations « sensibles » déjà étudiés ont pu être l'islam, les musulmans, l'insécurité, le nucléaire. Dans ce cas, le champ de ces représentations peut comporter une « zone

muette » ou « zone masquée » (Abric, 2003b ; Flament, Guimelli & Abric, 2006). Cette « zone muette » pouvant être « des sous-ensembles de cognitions ou de croyances qui ne seront pas exprimés spontanément par les sujets dans les conditions normales de production des réponses, la plupart du temps en raison des pressions sociales, d'ordre normatif, qui s'exercent sur les individus » (Guimelli, 2007, p. 2). Dans ce cas, les sujets peuvent « masquer » certains éléments de la représentation contenus dans la « zone muette » ou alors « démasquer » certains de ces éléments en fonction de la situation dans laquelle ils se trouvent.

Les conditions auxquelles sont confrontés les sujets et qui permettent de masquer ou démasquer cette « zone muette » vont dépendre de la perception de l'enjeu de la situation par un sujet au moment de l'expression de la représentation. Différentes conditions d'expression des représentations sociales peuvent mettre à jour ces stratégies. Le type de consigne peut être une de ces conditions. Dans le cas d'une consigne « normale », on demande au sujet de donner son opinion sur un objet de représentation et lors d'une consigne de « substitution », il est demandé au sujet de répondre comme pourrait le faire généralement les personnes du groupe d'appartenance. La consigne de « substitution » désimplifierait les sujets et leurs permettraient de modifier leur stratégie de réponse en démasquant les zones muettes, en exprimant des cognitions contre-normatives. La représentation que les enquêtés peuvent avoir de l'enquêteur peut également contribuer au masquage ou démasquage de zones muettes. Un enquêteur visiblement d'origine maghrébine peut contribuer à masquer une zone muette de la représentation de l'islam, alors qu'un enquêteur visiblement d'origine européenne peut contribuer quant à lui à démasquer des éléments négatifs possiblement liés à cette représentation. Les émotions pourraient également constituer une condition d'expression de ces zones muettes (Guimelli, 2007). L'induction d'émotions positives conduirait au démasquage par un effet de relâchement cognitif et l'induction d'émotions négatives conduirait au masquage par un effet de resserrement cognitif. Les effets combinés de la consigne et de l'induction émotionnelle montrent le *prima* de l'effet de la consigne sur l'induction.

4. Fonctions

Les représentations sociales ont une utilité propre et répondent à quatre fonctions essentielles (Abric, 1994a). Elle ont des fonctions de savoir, d'orientations, identitaires et justificatrices.

Fonctions de savoir.

Les représentations sociales permettent de comprendre et d'expliquer la réalité en offrant un cadre d'intégration aux événements en adéquation au fonctionnement cognitif et aux valeurs du groupe. Elles permettent d'acquérir des connaissances nouvelles, de les intégrer dans un cadre existant, assimilable et compréhensible. Elles facilitent les communications sociales.

Fonctions identitaires.

Les représentations définissent l'identité et contiennent les spécificités du groupe. Elles ont la fonction de situer les individus et les groupes dans le champ social. Elles contribuent à l'élaboration et au maintien de l'identité sociale, une identité positive et gratifiante de son groupe d'appartenance. C'est une sauvegarde de l'identité du groupe. Les représentations sont cohésives en tant qu'elles s'inscrivent dans un système de valeurs et de normes socialement déterminées. La représentation contribue au processus de socialisation et va servir de cadre de référence au contrôle social exercé par le groupe.

Fonctions d'orientation.

Les représentations guident les comportements et les pratiques sociales de manière générale. Elles interviennent directement dans la « définition des finalités de la situation » déterminant le type de relation ou la démarche cognitive à utiliser (Abric, 1994a, p. 17). Elles produisent également un « système d'anticipation et d'attentes » (Ibidem) en sélectionnant et en filtrant les informations. La représentation, en servant de guide, préexiste aux situations et détermine leurs lectures en adaptant la réalité. Elles sont également prescriptives de comportements et de pratiques par leur définition du licite, tolérable et acceptable dans un contexte social donné. Elles fournissent des règles à suivre et auxquelles il faut se conformer.

Fonctions justificatrices.

Les représentations sociales permettent de justifier les comportements et positions adoptés dans le système des relations inter-groupes. En plus de servir d'orientation des comportements, elles contribuent à justifier après coup les conduites mises en place dans une situation.

b. Formation des représentations sociales

Pour remplir les différentes fonctions que nous venons de voir, les représentations sociales ne peuvent se former dans n'importe quelles conditions et selon n'importe quels procédés. Elles se forment par le moyen de processus socio-cognitifs spécifiques. Elles sont dynamiques et leurs contenus sont en évolution.

1. Conditions d'émergence

L'apparition des représentations sociales s'inscrit dans un ensemble de conditions nécessaires. Dans une situation sociale, les informations à disposition concernant un même objet peuvent être parcellaires et incomplètes. Les individus peuvent entretenir une relation spécifique avec cet objet et auront à se positionner vis à vis de lui. Dans un tel cas, trois conditions d'émergence d'une représentation sociale sont présentes. La dispersion de l'information (objet mal défini), la focalisation (intérêt spécifique pour l'objet) et la pression à l'inférence (prise de position vis à vis de l'objet) constituent trois conditions d'une situation sociale de communication nécessaires à l'apparition des processus d'émergence de représentations (Moscovici, 1961).

Ces trois conditions ne peuvent expliquer qu'en partie l'émergence d'une représentation sociale dans une situation donnée. Selon Moliner (1996), il existe cinq conditions nécessaires à l'apparition des représentations qu'un groupe donné a élaborées à propos d'un objet donné, à savoir la présence d'un objet, d'un groupe, d'un enjeu, d'une dynamique sociale et l'absence d'orthodoxie.

L'objet.

« Il n'y a pas de représentation sans objet » (Jodelet, 1989, p. 37). Toute représentation est représentation de quelque chose. De plus, les objets de représentation ont la caractéristique régulière d'être polymorphes et d'avoir valeur d'enjeu (Moliner, 1996, p. 36). Polymorphe parce que regroupant une classe d'objets : le travail n'a pas la même organisation selon des groupes

différents. Valeur d'enjeu parce que le groupe a intérêt à avoir une certaine maîtrise notionnelle ou pratique de l'objet.

Le groupe.

Les représentations sociales sont toujours des représentations « collectivement produites et engendrées » (Moscovici, 1961). Le processus représentationnel suppose « des échanges réguliers entre des individus partageant des préoccupations et des pratiques semblables vis à vis d'un objet social donné » (Moliner, 1996, p. 37). L'appartenance au groupe se fonde sur un intérêt commun, une interdépendance facilitatrice dans la poursuite d'un but (Poitou, 1978). Ce groupe doit être entendu comme intégrant la position qu'il adopte par rapport à l'objet. L'objet de représentation doit s'inscrire dans l'histoire du groupe, avec une configuration soit structurelle (le groupe est construit par l'objet), soit conjoncturelle (le groupe est confronté à l'objet nouveau et problématique).

Les enjeux.

Les enjeux que représente l'objet pour le groupe sont de deux types : l'identité et la cohésion sociale (Moliner, 1996). L'identité psychosociale, comme résultante d'un ensemble de composantes psychologiques et sociologiques, prend tout son sens dans une configuration structurelle du groupe. L'enjeu d'identité va motiver le processus représentationnel. L'enjeu de maintien de la cohésion sociale va se rencontrer avec l'apparition d'un objet nouveau, comme dans la configuration conjoncturelle d'un groupe. L'identité et la cohésion sociale constituent l'enjeu de maintien du groupe social, par l'élaboration d'une vision commune d'un objet.

La dynamique sociale.

La représentation sociale s'inscrit dans une dynamique sociale. Le processus représentationnel d'un objet par un groupe prend son sens dans le rapport qu'entretient ce groupe avec d'autres groupes, l'autrui social. La représentation sociale est la représentation de quelque chose produit par quelqu'un par rapport à quelqu'un d'autre.

L'orthodoxie.

Selon Moliner (1996, p. 46), « la présence et l'action efficace de système de contrôle et de régulation dans une situation sociale, faisant de cette situation un système orthodoxe, empêchent... l'apparition du processus représentationnel en favorisant l'émergence de l'élaboration idéologique ou scientifique ». Pour qu'il y ait processus représentationnel, il ne doit pas y avoir de système orthodoxe (spécialisation de l'autorité) organisé par rapport à l'objet en question.

2. Processus : objectivation et ancrage

Les représentations sociales vont reposer sur des processus d'attribution causale, de catégorisation, d'inférence ou d'assignation (Moliner, 2001). Les processus d'attribution et d'assignation apportent des explications, des valeurs ; la catégorisation organise et structure les informations et l'inférence permet des mécanismes de déduction de conclusion. Mais l'élaboration d'une représentation sociale repose de plus sur deux processus socio-cognitifs propres et majeurs, l'ancrage et l'objectivation (Moscovici, 1961). Ces processus vont traduire la marque d'un groupe social donné dans son environnement.

L'objectivation.

L'objectivation est le processus permettant aux individus de donner aux croyances, opinions ou perceptions particulières d'un objet un statut d'informations et de connaissances objectives. C'est le processus qui fait perdre la valeur de concept à la construction intellectuelle des informations relatives à un objet social donné en lui donnant la valeur du réel.

L'objectivation permet d'opérer une réduction entre la connaissance d'un objet et la perception de celui-ci. Les connaissances élaborées de l'objet vont être rapprochées des perceptions que le groupe peut avoir de l'objet en question. Ce rapprochement est une manière d'imager la connaissance de l'objet, de la concrétiser, donc de matérialiser cet objet. En effet, il s'agit pour les individus de donner un statut particulier à des opinions, des croyances. Ce statut particulier prendra la forme d'un savoir objectif pour le groupe social.

L'ancrage.

L'ancrage est le processus par lequel les individus vont faire usage d'un cadre de référence existant pour approcher un nouvel objet. L'ancrage permet d'inscrire une représentation en élaboration dans l'ensemble des connaissances et valeurs déjà existantes.

Les individus d'un groupe social vont faire le choix d'un cadre de référence commun, quelque chose de déjà existant, de connu, pour appréhender un nouvel objet social. Ce cadre de référence puisé dans un ensemble de connaissances, de valeurs, d'attitudes préexistant va servir à y inscrire ce nouvel objet. L'ancrage consiste à concevoir le nouveau à partir du déjà existant. Il facilite l'intégration du nouveau en le ramenant à du connu et oriente l'utilité sociale de la représentation. Les inférences qui seront produites par un groupe donné à partir d'une représentation sociale ne seront pas les mêmes selon le choix du cadre de référence.

Ces deux processus vont permettre aux objets de représentation d'être intégrés à l'univers du groupe social, d'obtenir le statut de l'évidence et d'en permettre la mise en image. L'objet devient palpable et est intégré au paysage des connaissances du groupe social.

3. *Dynamique des représentations sociales*

Les représentations sont des structures dynamiques, elles naissent, se transforment et peuvent disparaître selon l'environnement social (Moliner, Rateau & Cohen-Scali, 2002). Il est possible de distinguer trois périodes dans l'histoire des représentations sociales. La phase d'émergence, précède l'apparition des savoirs stables et consensuels attachés à l'objet. Celle de stabilité est constituée d'éléments stables, consensuels et inter-reliés. Enfin la troisième phase, celle de transformation, où des éléments anciens cohabitent avec des éléments nouveaux, parfois contradictoires et antagonistes. Cette dynamique représentationnelle est déterminée par un ensemble de facteurs. Les conduites individuelles et collectives en font partie. Ces conduites sont liées aux représentations sociales (Abric, 1976). Les représentations sociales contribuent, certes, à orienter les comportements des individus. Elles servent de guide aux actions. Mais les liens entre représentations sociales et conduites peuvent être envisagés selon une autre relation : les conduites modifient les représentations sociales.

Ces conduites peuvent être envisagées comme des pratiques sociales, au sens de « systèmes complexes d'actions socialement investis et soumis à des enjeux socialement et historiquement déterminés » (Abric, 1994b, p. 7) et des communications. Bien que les communications peuvent être comprises comme des actes et en cela comme des pratiques sociales, nous les distinguerons pour les besoins de notre présentation.

Évolution des représentations sociales.

L'évolution des représentations sociales est liée aux pratiques sociales et aux communications (Bonardi & Roussiau, 1999). Ce sont les deux pistes principales de recherche pour étudier la manière dont les représentations sociales peuvent évoluer. Le rôle de la communication est étudié sous l'angle des discours idéologiques, des influences minoritaire et majoritaire ou encore des messages persuasifs et le rôle des comportements sous celui des pratiques sociales, des actes engageants en s'appuyant sur les théories de l'engagement, par exemple. Nous reviendrons par la suite sur le rôle de la communication sur les représentations sociales.

Pratiques sociales et transformation des représentations.

Les pratiques sociales sont en lien direct avec les représentations et leur élaboration. Si la représentation oriente les pratiques en fonction de la valeur et du sens attribués aux comportements, ces comportements eux-mêmes vont orienter les représentations, en constituant pour la représentation un élément d'information (Codol, 1972). Les pratiques sont l'ensemble des exercices, applications et exécutions d'un acte (Milland, 2001) et sont comprises au sens « d'actions représentationnelles » (Moscovici, 1989). Ces actions vont déterminer le contenu d'une représentation sociale.

Les transformations induites par les pratiques sociales peuvent être de trois types : brutales, résistantes ou progressives (Bonardi & Roussiau, 1999). La transformation brutale correspond à un changement massif et immédiat lorsque les pratiques sont en contradiction directe avec le noyau. La transformation résistante correspond à une gestion des contradictions avec les pratiques par le système périphérique. Ces contradictions peuvent à terme influencer le noyau.

La transformation progressive correspond à des pratiques anciennes mais rares qui ne contredisent pas directement la représentation. La situation introduisant les pratiques sociales doit être irréversible ou évaluée comme telle pour qu'il y ait une modification de la représentation sociale. Si ce n'est pas le cas, les modifications ne peuvent intervenir que dans la périphérie de la représentation.

c. La communication dans la formation et la transmission des représentations sociales

La représentation sociale est le moyen par lequel un groupe social organise et partage ses connaissances relatives à un objet. Supposer l'existence d'une représentation c'est poser l'existence d'un groupe social, « un ensemble d'individus communiquant entre eux régulièrement et situés en position d'interactions avec l'objet de représentation » (Moliner, 1996, pp. 37-38), dont la maîtrise constitue un enjeu identitaire ou cohésif pour ce groupe.

Les communications participent au processus de formation et à la transmission des représentations sociales. Elles peuvent prendre différentes formes et avoir des impacts différents selon les conditions sociales. Tout en participant à la formation et à la transmission des représentations sociales, elles vont permettre aux représentations de jouer leur rôle de régulateur des rapports sociaux.

1. *Rôle de la communication*

Les processus d'ancrage et d'objectivation, de catégorisation, d'attribution causale rendent compte du fonctionnement des représentations sociales. Ils rendent compte de la manière dont l'information peut être traitée et mémorisée. Mais, ils ne suffisent pas à expliquer comment les représentations sont partagées, comment cette connaissance commune est échangée, comment elle peut être collectivement construite. Les représentations se fondent sur des processus de communication sociale (Moscovici, 1961). La communication joue un rôle fondamental dans les échanges et les interactions sociales. Elle contribue à donner un statut consensuel à

l'environnement. Elle est directement concernée par les processus d'influence et d'appartenance sociale. Ces processus participent à la formation des normes et valeurs sociales. La communication participe au niveau de l'élaboration des représentations. Elle intervient au niveau des opinions, attitudes, stéréotypes ou des jugements contenus dans la représentation.

Processus représentationnels et systèmes de communication.

La dispersion, la focalisation et la pression à l'inférence participent des processus représentationnels et sont liés aux communications. Dans l'environnement, les groupes sociaux sont sujets à la dispersion et au décalage des informations relatives aux différents objets. Ces informations sont différemment accessibles selon les groupes. Ceux-ci vont se focaliser sur certains aspects selon des particularités liées au contexte (intérêts, enjeux). La pression à l'inférence, posée par la nécessité d'agir, consiste à prendre position ou à chercher l'adhésion d'autrui.

Trois systèmes de communications influencent ces phénomènes : la diffusion, la propagation et la propagande (Moscovici, 1961). Dans le système de la diffusion, l'information est donnée pour objective sous la forme d'une neutralité idéologique. Ce type de communication a pour objectif de répandre de l'information au plus grand nombre. La diffusion pourra fournir des éléments au processus d'objectivation. La propagation, quant à elle, fournit une position idéologique et informe ceux qui partagent cette position. Elle fait expressément référence aux normes et valeurs partagées par le groupe. Elle rappelle l'ancrage de référence commun. La propagande contribue d'une part à renforcer la cohésion et l'identité du groupe social et d'autre part, à légitimer l'action du groupe dans son environnement social. Elle pourra opérer dans les processus d'identification sociale, de catégorisation sociale ou encore d'attribution causale. La communication intervient donc au niveau des processus d'objectivation et d'ancrage. Elle permet l'interdépendance entre l'activité cognitive individuelle et le contexte social, elle oriente l'inscription sociale de l'objet dans le déjà connu, elle balise le terrain d'ancrage et alimente l'objectivation.

Les communications collectives.

Les informations sociales sont mises en commun par un processus global de communication collective prenant différentes formes dont les principales sont : les communications interpersonnelles, les débats publics ou la presse (Moliner, 2001).

Les communications interpersonnelles sont les échanges qui ont lieu entre des individus socialement proches, la famille, les voisins, les amis ou collègues de travail. Ces échanges sont essentiellement verbaux et informels, actuels. Ce type d'échanges favorise la rumeur et l'approximation, la déformation de sens et l'interprétation. Il a vocation à rechercher le consensuel, l'accord et l'approbation du groupe. Il permet de préserver le lien social. La communication interpersonnelle est le lieu « de validation des inférences, des catégorisations, des attributions » (Moliner, 2001, p. 22), elle concrétise le sens commun.

Les débats publics sont plutôt des échanges avec une assistance déjà constituée et non directement participante. Ces débats ont vocation à l'exposition publique d'opinions, ils n'ont pas le statut du consensuel mais plutôt de l'idéologique. Il s'agit d'affirmer des positions en se différenciant des autres débatteurs. Cette forme de communication est très formalisée (temps de parole, présentation, organisation du discours et des arguments, structure des échanges). Ces débats vont contribuer à différencier et cristalliser les positions.

La presse, forme de communication de masse, s'adresse à un grand nombre d'individus. La mise en commun du savoir s'effectue massivement et dans un temps commun. Elle est souvent à l'origine de l'intérêt pour un objet particulier. L'information donnée par la presse acquiert le statut du vrai pour son audience. C'est une règle tacite et fondamentale qui unit la source à son audience, l'information diffusée prend le caractère du vrai.

L'influence sociale sur les représentations sociales.

Plusieurs travaux ont permis de valider l'impact de la communication sur les représentations sociales et de mieux comprendre la manière dont elle peut agir dans les processus de formation ou de transmission des représentations sociales. Ces travaux confirment le rôle de la communication dans les processus représentationnels et de sa capacité à induire des changements dans les représentations (Bonardi & Roussiau, 1999 ; Mugny, Moliner et Flament, 1997 ; Mugny, Souchet, Quiamzade & Codaccioni, 2009). Les travaux portant sur l'impact de la communication sont loin d'en fournir une compréhension complète. D'ores et déjà, ils ont permis de montrer que le statut numérique de la source de communication, l'évaluation du niveau d'expertise de la source ou la relation entretenue avec elle sont autant de facteurs contribuant à l'impact de la communication sur les processus représentationnels.

Un groupe majoritaire induit d'avantage de conformité que le minoritaire pour ce qui est d'une

influence manifeste (immédiate, superficielle, une forme de conformisme manifeste) (Aïssani, 1991). Les individus s'identifieraient au groupe majoritaire par le biais d'un processus de comparaison sociale (Bonardi & Roussiau, 1999). A l'inverse, une source minoritaire permettrait plus facilement une influence latente (profonde), mais cette influence serait indirecte et différée. L'opinion minoritaire serait dans un premier temps rejetée puis acceptée dans un second temps. Mais, il semble qu'il faille que la source de communication soit évaluée comme experte pour qu'elle contribue à créer des changements dans le champ de la représentation, y compris dans le noyau (Mugny & al., 1997 ; Mugny, Tafani, Falomir & Layat, 2000). Les individus adopteraient une attitude plus favorable vis à vis des communications émanant d'experts. Une source évaluée comme hautement compétente ou de haute crédibilité peut entraîner un accord manifeste, les enjeux identitaires vont déterminer les modifications des représentations sociales. Une source de haute compétence peut modifier une représentation si elle ne menace pas l'identité du sujet. Ces travaux confirment le rôle effectif des communications dans les processus d'élaboration des représentations sociales.

2. Régulateur des rapports sociaux

La représentation sociale s'inscrit dans une dynamique sociale. Une représentation sociale est une représentation d'un objet par un groupe social et elle est en rapport avec d'autres groupes (Moliner, 1996). La représentation prendra une place au cœur de l'interaction sociale. Elle détermine des prises de positions sociales. La représentation sociale est un régulateur des rapports sociaux dans un double mouvement d'homogénéisation et de différenciation renforçant chez les individus le sentiment d'appartenance à un groupe social. La représentation homogénéise le groupe social et le différencie des autres. En cela, la représentation sociale est un processus de catégorisation (Moliner, 1996).

Rapports du groupe à l'objet.

Les représentations sociales régulent les relations du groupe à l'objet de représentation. Le processus d'ancrage inscrit l'objet de représentation dans l'univers social déjà connu du groupe. Ce processus produira deux conséquences. Tout d'abord, l'objet est investi de significations

spécifiques de par son rapport aux catégories vis à vis desquelles il est positionné par les individus. Puis, l'objet sera doté d'une instrumentalité particulière (Moliner, 1996). En tant que connaissance, l'objet devient un outil pour analyser et comprendre le champ social dans lequel il se situe.

Rapports au groupe et aux groupes.

Les représentations sociales vont déterminer les interactions sociales. L'objet de représentation étant ancré dans un univers social plus global, il prend une signification particulière dans l'ensemble d'un champ social déterminé par la particularité du groupe. L'objet est ancré différemment selon l'univers social d'inscription. La représentation permet d'homogénéiser le groupe social et de le spécifier par rapport aux autres groupes. Ces deux mouvements d'homogénéisation et de différenciation vont renforcer l'appartenance au groupe social. La représentation détermine et organise les interactions sociales dans le groupe et entre les groupes.

d. Les représentations sociales du travail et du chômage

Comme nous avons pu l'écrire plus haut, nous nous intéresserons aux représentations du travail et du chômage chez de jeunes adultes en insertion professionnelle. Ces deux objets de représentations s'inscrivent tout à fait dans les éléments théoriques que nous venons de fournir. Le travail est un objet très ancien de représentation. Le chômage est un objet beaucoup plus récent lié au travail. En effet, le développement de ces deux objets de représentations apparaît lié (Milland, 2001, 2002 ; Flament, 2003). Le chômage est souvent envisagé en référence au travail (Flament, 2003). De jeunes adultes en insertion professionnelle sont des personnes sorties du système scolaire qui déclarent rechercher une activité professionnelle. Ce sont des chômeurs qui auront quelques expériences limitées avec le travail. Le chômeur, selon le bureau international du travail (BIT), est une personne en âge de travailler, de plus de 15 ans, sans emploi, disponible pour prendre un emploi et qui en recherche. Un chômeur n'est pas forcément inscrit à Pôle-emploi. Ces jeunes adultes vont être amenés à avoir des échanges à propos de ces deux objets avec leurs pairs, avec différents acteurs de l'insertion, des conseillers en insertion sociale et professionnelle, des employeurs ou encore des formateurs. Ils auront donc un enjeu particulier à

élaborer des représentations du travail et du chômage, deux objets auxquels ils sont confrontés. Les représentations du travail et du chômage ont fait l'objet d'un grand nombre de recherches. Sans pouvoir être exhaustifs, nous pouvons dégager quelques points généraux de consensus dans les résultats obtenus. Nous tenterons d'en proposer une synthèse et de fournir quelques exemples.

1. Le travail

Le travail est un objet de représentation sociale ancien, il a subi les effets du temps et des bouleversements socio-historiques : évolution du taux de chômage, modification de la durée du temps de travail, développement de l'emploi précaire (temps partiel, contrat de courte durée, intérim). Pour certains le travail serait une valeur en voie de disparition (Méda, 1995). Tout au moins, la valeur serait en modification, passant d'une valeur sociale, avec la notion d'intégration sociale, à une valeur plus individuelle, avec celle de l'épanouissement personnel (Marquez & Friemel, 2005).

Relations avec d'autres représentations sociales.

La représentation du travail entretient différentes relations avec d'autres représentations, comme celle de l'emploi et celle du chômage. Elle entretiendrait un lien d'emboîtement avec celle de l'emploi et la représentation du chômage serait étayée sur les mêmes thèmes que celle du travail.

La représentation de l'emploi serait emboîtée dans celle du travail et dépendrait de cette dernière (Marquez & Friemel, 2005). Pour des étudiants en psychologie ou des étudiants suivant un enseignement à distance, ces deux représentations ne sont pas réciproques. Le thème de l'argent est un élément majeur dans les deux représentations. Le thème du travail fait partie de la représentation de l'emploi, mais à l'inverse celui de l'emploi ne fait pas partie de la représentation du travail.

La représentation du chômage, plus récente que celle du travail, serait étayée par des thèmes communs à la représentation du travail (Milland, 2001). Pour les deux objets de représentation, le champ comprendrait plusieurs états communs comme ceux de l'argent, de l'insertion sociale, du bien-être, du temps libre ou encore de l'épanouissement personnel.

Thèmes principaux.

Les représentations du travail bien que différenciées selon les groupes sociaux, semblent s'organiser de manière générale autour de thématiques économiques (l'argent, le salaire, la rémunération, les finances) au premier plan et en second plan autour de thématiques liées à l'épanouissement personnel (le bien-être, le plaisir).

Les thèmes de la rémunération et du plaisir apparaissent importants dans la représentation sociale du travail, mais seul le thème de la rémunération est nécessaire dans cette représentation chez des cadres diplômés (Flament, 1994b, 1994c). Le plaisir n'est pas nécessaire, mais est très souhaitable. Cette configuration a pu se retrouver chez de jeunes diplômés au chômage (Milland, 2001). Le noyau de leur représentation contient en plus du thème de l'argent ceux de l'avenir, de l'investissement personnel et du dynamisme. Les items de l'insertion sociale, de la confiance et du bien-être occupent une place importante, mais non nécessaire. En revanche les étudiants présentaient une représentation sensiblement différente, partageant seulement l'item de l'investissement personnel avec les jeunes diplômés au chômage. Seuls ce thème et celui de l'estime personnelle sont centraux dans leur représentation, même si les thèmes de l'argent et de l'insertion sociale occupent une place importante. Les thématiques les plus importantes au sein de la représentation du travail sont celles de l'argent, de l'avenir, de l'investissement personnel, des contacts, du dynamisme, de l'insertion sociale et de l'autonomie aussi bien pour les jeunes diplômés au chômage que pour les étudiants (Milland, 2001). Les trois thématiques de l'argent, de l'insertion sociale et du plaisir occupent des places importantes au sein de la représentation du travail dans la plupart des populations. Néanmoins, la thématique de l'insertion sociale semblerait perdre de son poids auprès de populations jeunes non-diplômées.

Modifications de la représentations sociales.

La représentation du travail apparaît en transformation (Vidaller, 2007). Les éléments centraux de la représentation du travail chez des étudiants variaient entre 2002 et 2004. En 2002, le travail était utile socialement et permettait les relations sociales. En 2003, il permet simplement l'intégration sociale et en 2004, il n'était plus qu'une nécessité. La représentation du travail de ces étudiants s'était modifiée au cours des trois années en perdant de sa valeur sociale, passant d'une valeur d'identité sociale pour ne plus devenir qu'une nécessité. Ces modifications

confirment, au sein de la représentation, la perte de la référence dans le travail à l'identité sociale. Ces modifications semblent correspondre à des transformations observées dans d'autres conditions. L'âge et la qualification permettent de comprendre le sens de ces transformations. La représentation du travail varie selon l'âge ou la qualification. Les 50 à 60 ans, interrogés en 1995, voyaient dans le travail un facteur d'identité sociale avec les notions d'utilité, de valorisation et d'intégration sociale, alors que les 25 à 30 ans, de cette époque, y voyaient des contraintes et un moyen de financer ses loisirs (Flament, 2003). De plus, les jeunes diplômés étaient attachés à ces valeurs anciennes du travail, à l'inverse des jeunes non-diplômés. Le travail était perçu comme une valeur d'intégration sociale pour les personnes les plus âgées et les jeunes diplômés. La qualification a un effet important sur le contenu de la représentation du travail (Flament, 2003). Les qualifiés insistent sur des aspects personnels pour qualifier le travail : accomplissement personnel, nécessité d'adaptation. Les non-qualifiés en parlent en terme de besoin : financer ses loisirs, le travail doit plaire, besoin de travail, instabilité de l'emploi. Les deux items, l'accomplissement personnel et le travail doit plaire, renvoient à la notion de développement personnel, de plaisir. Cette notion du plaisir est fréquente dans la représentation du travail (Flament, 1994b).

2. Le chômage

Le chômage est un objet de représentation beaucoup plus récent que celui du travail. Et l'augmentation du chômage (au sens du BIT) dans les années 75 a suscité de nombreuses recherches sur cet objet. Le chômage y est envisagé en référence au travail, de manière négative et privative. Le chômage est perçu comme une absence de travail, une absence d'identité sociale (Flament, 2003). Ce chômage est l'absence de travail et le travail a longtemps été une source d'identité sociale. Cette conception pose alors la question de l'identité dans le chômage : n'y a-t-il pas une « absence d'identité sociale chez les jeunes chômeurs » (ibidem, p. 119). L'augmentation importante des chômeurs conduirait à la modification de la valeur travail.

Relations à la représentation du travail.

La représentation sociale du chômage semble s'étayer, en partie, sur celle du travail. Les rapports

entre ces deux objets peuvent se situer dans les thématiques qui les composent en assurant un rôle d'étayage (Milland, 2002). Ces thèmes vont déterminer la construction des discours et leurs structurations à l'égard du travail ou du chômage. Ainsi, certaines modifications au sein d'une représentation peuvent être interprétées comme des changements qualitatifs de certains de ces états. Ces changements peuvent être une modification des significations des éléments de la représentation s'appuyant sur les propriétés des états. La thématique de l'argent présente au sein des champs des représentations du travail et du chômage, prendra une signification particulière et différente en fonction de l'objet. Dans le cas de la représentation du chômage, elle prendra une signification négative, renvoyant à des « problèmes financiers ».

Thèmes principaux.

Les représentations du chômage semblent s'articuler autour de trois dimensions organisatrices : économique, sociale et individuelle (Marquez & Friemel, 2005). La dimension économique présente dans le noyau de la représentation renvoie aux problèmes financiers. Les problèmes financiers entraînant d'une part des problèmes sociaux, une exclusion sociale et la marginalisation et d'autre part des problèmes individuels, la perte de confiance en soi, le mal-être et le manque de qualification.

Une représentation du chômage centrée sur les problèmes financiers a pu se retrouver auprès de populations de jeunes adultes et d'adultes travailleurs, étudiants ou chômeurs au début des années 90. Le noyau de cette représentation pouvait contenir, aussi bien chez les chômeurs que les non-chômeurs, les thématiques des problèmes financiers, des inquiétudes face à l'avenir et des conséquences pour le moral (Moussouda, 1993). Ces populations se différenciaient sur d'autres items. Les chômeurs voyant, en plus, comme centrale dans le chômage une situation catastrophique. Les non-chômeurs, quant à eux, y voyaient nécessairement associées, une privation matérielle, une perte de confiance en soi, une marginalisation (mise à l'écart) et une frustration. De manière générale, ces thématiques peuvent se regrouper sous deux catégories : les problèmes (Inquiétude pour l'avenir et problèmes financiers) et un drame (Privation matérielle, conséquence pour le moral, frustration, marginalisation et perte de confiance en soi). Le noyau central de la représentation sociale du chômage selon les non-chômeurs comporte ainsi les items « Problèmes » et « Drame », alors que le noyau central de la représentation selon les chômeurs comporte uniquement les items « Problèmes » (Flament, 1994c). Les chômeurs, confrontés directement à cette absence de travail, voient bien dans leur situation des problèmes relatif à

l'argent et à l'avenir, mais n'y voient pas une situation dramatique.

Le chômage peut être perçu différemment selon l'âge ou la qualification. Les 50-60 ans (en 1995), voyaient dans le chômage un facteur d'exclusion sociale, alors que les jeunes voyaient dans le chômage du temps pour soi (Flament, 2003). Les qualifiés voyaient majoritairement dans le chômage cette vision négative : négatif pour la vie privée, absence de reconnaissance sociale, problèmes financiers ou le sentiment d'être inutile, alors que les non-qualifiés y voyaient des notions sensiblement différentes : le travail au noir, l'absence de diplômes, le cumul de divers revenus ou encore le fait de ne rien faire. Les jeunes chômeurs non-qualifiés pouvaient évoquer le fait d'avoir ou de trouver un emploi, mais jamais celui d'en chercher un. Il existerait un « vide social » pour les jeunes non-diplômés (ibidem, p. 125), qui pourraient trouver une forme de sociabilité autrement que par le travail. Cette notion de vide social peut être mise en perspective avec la perte d'importance de la notion d'intégration sociale au sein de la représentation du travail à l'avantage d'une notion plus individuelle de plaisir. L'intégration sociale n'étant plus l'apanage du travail, le chômage ne serait plus une source d'exclusion sociale.

Les thèmes centraux de la représentation du chômage chez de jeunes chômeurs diplômés ont pu être l'insertion sociale, l'investissement personnelle, l'avenir et le bien-être (Milland, 2001). Dans le même temps, les étudiants avaient une représentation du chômage quelque peu différente. Leur représentation ne contenait qu'un item central, le stress. L'item de l'argent tient malgré cela une place importante. Les thématiques les plus importantes au sein de la représentation du chômage sont celles de l'insertion sociale, du moral, de l'argent de l'investissement personnel, de l'avenir, de l'estime personnelle, du stress et de la formation, aussi bien pour les jeunes diplômés au chômage que les étudiants (Milland, 2001).

Les trois thématiques de l'argent, de l'insertion sociale et du bien-être sont des items qui occupent des places importantes au sein de la représentation du chômage dans la plupart des populations. Néanmoins, la thématique de l'insertion sociale semblerait, comme pour l'objet travail et en rapport avec lui, perdre de son poids auprès de populations de jeunes non-diplômés. La représentation du chômage semble évoluer dans le temps, passant d'une vision strictement et exclusivement négative en référence à l'absence de travail à quelque chose qui selon les populations peut être plus ou moins négatif. Le chômage pouvant représenter par exemple du temps pour soi.

II. Les émotions

« Si nous essayons de nous représenter une émotion très forte, puis que nous nous efforçons de faire disparaître de notre conscience toutes les impressions correspondant à sa traduction corporelle, nous constatons qu'il ne reste rien, aucun matériel mental à partir duquel on peut se représenter l'émotion en question, et qu'à la place on ne perçoit, de façon intellectuelle, qu'un état neutre et froid... Quelle sensation de peur resterait-il, si l'on ne pouvait ressentir ni les battements accélérés du cœur, ni le souffle court, ni les lèvres tremblantes, ni les membres faibles, ni le mal de ventre ? Il m'est impossible de l'imaginer. Pouvons-nous nous représenter la colère, sans bouillonnement dans la poitrine, rougissement du visage, sans dilatation des narines, sans crispation des mâchoires, sans esquisse de vifs mouvements, et à leur place des muscles flasques, une respiration calme et un visage placide ? » (William James cité dans Damasio, 1994, pp. 181-182). William James, bien en avance sur son temps de ce point de vue, met en avant un élément fondamental dans la compréhension des phénomènes émotionnels. L'émotion se rapporte nécessairement au corps.

Les émotions sont des phénomènes complexes, qui suivent des processus biologiques et cognitifs. Elles sont en parties sociales et ont des fonctions propres. Elles sont en relation avec les cognitions. Elles sont liées aux stratégies d'adaptation et sont en rapport avec les représentations sociales. Comme émotion, la peur a un fonctionnement particulier et des effets spécifiques.

a. Présentation

Émotions primaires, secondaires, d'arrière-plan et états affectifs.

Il existe un grand nombre de définitions différentes du mot « émotion ». Bien qu'il existe peu de points communs entre elles, une définition opératoire permet de retenir la définition suivante « les émotions sont le résultat de l'interaction de facteurs subjectifs et objectifs, réalisés par des systèmes neuronaux ou endocriniens, qui peuvent a) induire des expériences telles que des sentiments d'éveil, de plaisir ou de déplaisir ; b) générer des processus cognitifs tels que des réorientations pertinentes sur le plan perceptif, des évaluations, des étiquetages ; c) activer des

ajustements physiologiques globaux ; d) induire des comportements qui sont, le plus souvent, expressifs, dirigés vers un but et adaptatifs. » (Kleinginna & Kleinginna (1981) cité dans Belzung, 2007, p. 15). Cette définition permet de retenir trois composantes fondamentales des émotions : la composante comportementale, la composante physiologique et la composante cognitive/subjective.

Les émotions de base ou émotions primaires seraient présentes dans toutes les cultures et sont associées à une base biologique (Belzung, 2007 ; Rimé, 1997) : la joie, la peur, la colère, la tristesse, la surprise ou le mépris. Ces émotions peuvent également correspondre à des émotions discrètes, parce qu'il est possible de les différencier très clairement. Les émotions secondaires correspondent à des émotions spécifiques à certaines cultures : euphorie, anxiété, jalousie... Elles seraient plutôt la combinaison d'émotions de base avec d'autres facteurs. Ces émotions secondaires renvoient à l'idée d'émotions réflexives, complexes qui seraient dépendantes des cognitions (Izard, Ackerman & Schultz, 1999 ; Niedenthal, Krauth-Gruber & Ric, 2008). Ces émotions demanderaient la mise en place d'activités cognitives importantes. Les émotions dites d'arrière-plan concerneraient des états de longue durée comme le bien-être, la dépression, l'apathie qui peuvent moduler les émotions primaires et secondaires. Ces émotions d'arrière-plan correspondraient à des états affectifs s'inscrivant dans la durée. Les émotions peuvent être envisagées comme des réactions à des objets ou des événements déclencheurs spécifiques. L'état affectif ou les humeurs sont les conséquences à long terme de ces objets ou événements. La plupart des recherches s'intéressant à l'impact des émotions sur les cognitions, étudie les effets des états affectifs. Les états affectifs recouvrent plusieurs aspects pouvant se différencier par leur durée des émotions (Rimé, 1997). Les émotions peuvent durer de quelques secondes à plusieurs minutes. Les changements physiologiques et faciaux qu'elles suscitent, s'installent dans un délai bref et s'éteignent rapidement. Les humeurs peuvent s'étendre sur une période allant de quelques minutes à plusieurs semaines. Les troubles anxieux et la dépression peuvent être considérés de ce point de vue comme des troubles de l'humeur pouvant s'étendre sur des périodes plus ou moins longues allant même jusqu'à plusieurs années. Le tempérament est un caractère affectif très stable pouvant durer plusieurs années. Il accompagne l'individu au long de son existence. Il est composé de deux axes, le névroticisme et l'extraversion. Le névroticisme correspond à une disposition à faire l'expérience d'affects négatifs, alors que l'extraversion correspond à une disposition à éprouver des affects positifs.

Les émotions, processus biologique et cognitif.

L'émotion n'est pas seulement un processus biologique, une simple réaction physiologique correspondant à la rencontre d'un organisme et d'une situation. Les processus cognitifs prennent une place importante dans l'élaboration de l'état émotionnel. Les émotions prennent en compte différentes composantes des épisodes émotionnels : circonstances, événements, lieux, acteurs, réponses faciales, réponses physiologiques, comportements, manifestations phénoménales (Rimé, 1997). La prise en compte de ces composantes va constituer un schème d'activation de l'émotion. Lorsqu'un élément du schème est présent c'est le schème complet qui pourra être activé. Ces schèmes se constituent au fur et à mesure des expériences émotionnelles. Ces schèmes cognitifs associatifs peuvent expliquer la présence de certaines émotions non justifiées par la situation. Certaines manifestations de phobies en sont des exemples typiques. L'émotion devient une association entre des opérations perceptivo-cognitives de la situation et les schèmes cognitifs associatifs.

Cette association permet de rendre compte du caractère en partie contrôlable des émotions et de leurs caractères modulables. Un stimulus et une émotion peuvent devenir associés ou se dissocier. Une même émotion peut susciter des réactions comportementales différentes en fonction des situations. L'activation de la peur peut conduire à des comportements de fuite ou d'immobilisation. Les théories de l'évaluation cognitive (Lerner & Keltner, 2001) relient les émotions à des processus cognitifs d'évaluation. L'émotion ne serait pas directement suscitée par une situation, mais serait modulée par une évaluation de la capacité à faire face, de la signification et de l'attribution causale. Cette théorie s'appuie notamment sur le fait qu'à situation identique des individus peuvent ressentir des émotions différentes. Dans cette perspective, c'est la cognition qui permettrait la différenciation des émotions. La signification émotionnelle d'un événement ou d'une situation serait étroitement liée aux buts recherchés, aux capacités de l'individu.

Plusieurs auteurs, comme Russell (1980) par exemple, se sont appuyés sur un modèle à deux dimensions pour appréhender les émotions. Les émotions pourraient se représenter sur un axe bipolaire. Le premier axe, la valeur, oppose l'agréable et le désagréable. Le deuxième axe, l'activation, oppose une faible à une forte intensité. Ce modèle pose la question de l'évaluation

des émotions. En effet, ce modèle dépend d'évaluations des émotions auto-rapportées. Cette méthode oblige les sujets à conscientiser leurs émotions ou vécus émotionnels et à les doter d'une étiquette verbale, ce qui crée une altération de ce vécu.

L'évaluation des émotions a fait l'objet de plusieurs réflexions. Même si les individus déprimés possèdent les caractéristiques biologiques et cognitives de la tristesse, ils possèdent bien d'autres caractéristiques. Ainsi le comportement observé chez des personnes déprimées ne peut pas être attribué qu'à la seule présence de la tristesse. Dans cette optique différents outils de mesure de l'état affectif général positif et négatif ont été mis au point. La BMIS (Brief Mood Introspection Scale de Mayer et Gaschke (1988)) et la PANAS (Positive Affect and Negative Affect Scale de Watson, Clark et Tellegen (1988)) permettent de mesurer ces états généraux. La MAAC-R de Zuckerman et Lubin (1985) permet en plus de calculer des scores d'anxiété et de dépression.

De manière générale, l'émotion est caractérisée par la présence d'aspects physiologiques, expressifs, comportementaux et subjectifs (Belzung, 2007). Les aspects physiologiques peuvent renvoyer à des modifications du rythme cardiaque, de la pression artérielle, de la température corporelle, de la dilatation des pupilles, de l'activité respiratoire. Les aspects expressifs peuvent renvoyer à des modifications faciales et vocales spécifiques. Les aspects comportementaux peuvent renvoyer à des systèmes défensifs avec la fuite, l'évitement ou la contre attaque ou dans le cas du système d'attachement avec les pleurs, les sourires ou les comportements d'approche. Les aspects subjectifs renvoient à un sentiment subjectif associé aux trois autres aspects. Le phénomène émotionnel est la conjonction et la mise en œuvre de ces différents aspects.

1. Fonctions des émotions

Les émotions ont une fonction adaptative fondamentale à la survie. La peur permet d'éviter le danger et le plaisir, de renforcer un comportement. Les modifications physiologiques permettent un apport énergétique favorisant la mise en place de comportements rapides. Les modifications expressives permettent de signaler à l'entourage l'état affectif du moment. Les modifications comportementales peuvent permettre de renforcer l'attachement par des comportements de détresse, d'assurer la survie par la fuite, pour éviter un danger, ou l'immobilité, pour laisser le

danger s'éloigner. Les modifications subjectives et cognitives facilitent le stockage en mémoire et permettent des réponses plus variées et plus adaptées (Belzung, 2007).

Les émotions permettent d'ajuster nos comportements aux situations problèmes que nous rencontrons. Le test du « jeu du poker » en permet une illustration. Ce test est soumis à deux groupes (Bechara, Damasio, Damasio & Anderson, 1994). Le premier composé de sujets « normaux » et le second de sujets incapables de ressentir les émotions. Lorsque ces derniers sont confrontés à des images effrayantes, ils sont tout à fait en mesure de décrire et de comprendre ce qu'ils voient, mais ne ressentent pas d'émotions. Le test du « jeu du poker » est un jeu d'argent fictif où la consigne est de perdre le moins d'argent possible. Les joueurs reçoivent une somme d'argent et sont placés devant quatre paquets de cartes, A, B, C, D. Ils doivent retourner une à une ces cartes qui peuvent leur rapporter un gain ou générer une perte. Les cartes des paquets A et B rapportent deux fois plus que celles des paquets C et D. Les cartes des paquets A et B sont assorties de réclamations à payer de grosses sommes (jusqu'à 12 fois la somme d'une carte de gain A ou B), alors que les cartes des paquets C et D ne sont assorties de réclamations à payer que de faibles sommes (moins de 2 fois la somme d'une carte C ou D de gain). Le jeu prend fin au bout de 100 cartes retournées, mais les sujets ne le savent pas. Dans la durée et contrairement aux paquets C et D qui permettent de gagner, les cartes des paquets A et B conduisent à perdre. Les sujets « normaux » se comportent toujours de la même manière, ils retournent des cartes de tous les paquets, puis plutôt celles des paquets A ou B jusqu'à ce que surviennent les cartes de réclamation à payer. Alors ils changent de stratégie pour ne plus retourner que des cartes des paquets C et D. Pour le second groupe de sujets le fonctionnement diffère. Ils vont tester les quatre paquets, puis préfèrent les cartes des paquets A et B mais ne changent pas de stratégies quand arrivent les réclamations à payer et finissent par faire faillite très rapidement. Après le test, ils sont tout à fait en mesure de dire où se trouvent les « bonnes cartes », mais sont incapables de prendre une décision adaptée. Ressentir les émotions est nécessaire dans les processus de prise de décision. Les seules connaissances rationnelles d'un objet ne suffisent pas à la prise de décision, à la mise en place de conduites adaptatives. Confronté à une situation, le sujet ressent dans le corps une émotion agréable ou désagréable, l'émotion est associée à une réaction corporelle qui permet de réagir. L'évaluation de la situation ne suffit pas pour agir, il faut la présence des émotions.

2. Émotions sociales

Les émotions ont une dimension sociale. Le sens et le vécu de l'émotion sont dépendants de l'entourage social (Schachter, 1964). L'entourage permet d'interpréter l'état physiologique ressenti par le sujet dans une situation donnée. Cette interprétation permet de donner une valeur affective au ressenti, positive, neutre ou négative. Ainsi les échanges sociaux vont tenir une place importante dans le vécu et le contrôle des émotions. Les émotions ont un caractère social. Elles sont en partie déterminées socialement et font l'objet de nombreux échanges.

Le savoir émotionnel est une connaissance spécifique qui se crée dynamiquement par la mise en mémoire d'un ensemble d'éléments présents lors de la confrontation avec des situations émotionnelles. Ce processus crée une banque de données sur les situations émotionnelles rencontrées et mémorise les associations entre les situations, les émotions ressenties, les réponses mises en œuvre. Les interactions sociales, la culture ou la communication sociale vont venir alimenter ce savoir (Rimé, 1997). Ce processus prend une place de médiateur dans le vécu émotionnel et contribue tout au long de la vie à la détermination de la réponse émotionnelle. Ce savoir émotionnel comprend un « savoir explicite – conscient et verbalisable – partagé par les individus » (Rimé, 1997, p. 117). Il comprend par ailleurs une part de savoir implicite et non verbalisable.

La communication sociale va être le lieu d'un partage des émotions. La plupart des situations émotionnelles vécues font l'objet d'un partage social (Rimé, Philippot, Boca & Mesquita, 1992). Ce partage social consiste en l'évocation des situations émotionnelles. Les individus parlent autour d'eux des expériences émotionnelles qu'ils ont vécues, souvent au cours de la même journée, de manière répétitive, auprès de plusieurs personnes. L'entourage le plus proche est, dans la plupart des cas, privilégié. Parce qu'écouter le récit d'une expérience émotionnelle peut provoquer des émotions, ce partage social ne concerne pas seulement les expériences vécues, mais aussi les expériences émotionnelles vécues par autrui. Ce partage secondaire (Christophe & Rimé, 1997) aboutit à une très large propagation de l'émotion dans le groupe social. L'émotion peut être une motivation aux échanges au sein du groupe social.

Le réévoquer des expériences émotionnelles contribue à garder effectives les émotions, à les

alimenter (Rimé, 2005). Réévoquer une émotion permet d'une certaine manière de la revivre. Les expériences désagréables seront dès lors sujettes à un processus d'approche-évitement. Partager avec d'autres personnes des événements traumatiques vécus permet de réduire les problèmes de santé, ce qui peut expliquer pourquoi les émotions pénibles font l'objet d'un partage social. Certaines situations émotionnelles seront sujettes à de l'inhibition, de la dissimulation ou du contrôle. Il peut s'agir de situations où l'évènement, cause d'une émotion de honte ou de culpabilité, est attribué à soi-même. Dans ce type de situation le partage social peut ne pas avoir lieu ou plus difficilement. La « réévocation de l'émotion provoque dans l'immédiat un état qui peut être péniblement ressenti par le sujet, mais elle le place, à long terme, à l'abri des conséquences négatives potentielles d'une expérience émotionnelle non partagée » (Rimé, 1989, p. 284).

Ce partage social des émotions est omniprésent dans l'univers social. Il a lieu en permanence et concerne l'ensemble des situations émotionnelles, autant dire la grande majorité des situations sociales. Il aura plusieurs conséquences (Guimelli & Rimé, 2009) : au niveau social, il conduit à un resserrement des liens affectifs entre les personnes concernées par ce partage, au niveau cognitif, il répond à un besoin de compréhension et d'assimilation d'informations concernant l'environnement et conduit à développer et diffuser des éléments de savoir. Les émotions contribuent ainsi à « augmenter, à adapter, à transformer et à réparer les modèles des individus, leurs théories, et leurs représentations d'eux-mêmes et du monde » (Guimelli & Rimé, 2009, p. 173).

b. Émotions et cognitions sociales

Pour l'individu, l'environnement est un ensemble d'informations tellement dense et foisonnant, diffusé rapidement et en continu qu'il lui est impossible de tout traiter. Il est obligé de dresser des priorités aux informations qu'il rencontre. Certaines seront prioritairement traitées et d'autres négligées. Le résultat de ce travail de construction, par les individus, va tenir lieu de leur réalité sociale. Cette réalité est composée des objets divers et des relations qu'ils entretiennent entre eux. Ces objets peuvent être les situations, les personnes, les groupes, les organisations. La cognition

sociale peut s'entendre, dans un sens large, comme « le processus par lequel un individu construit et entretient une connaissance de cette réalité et, ce faisant, la produit ou la reproduit socialement » (Beauvois & Deschamps, 1990). La réduction induite par ce travail de construction va nécessiter un traitement prioritaire de certaines informations. Ainsi, dans certains cas ou certaines situations, les stimuli à caractère émotionnel peuvent être traités en priorité. Cette attention priorisée concerne notamment les situations pouvant entraîner des conséquences négatives demandant des réponses rapides et efficaces. Les patients souffrant de troubles anxieux ont tendance à traiter de manière prioritaire les informations menaçantes (Belzung, 2007). Les émotions vont entretenir des relations avec les cognitions et les stratégies d'adaptation à l'environnement.

1. *Émotions et processus cognitifs*

Les émotions ont des effets sur les cognitions, elles influencent la manière de penser. Elles influencent à la fois ce que les individus pensent – les cognitions et les pensées – et la manière dont les individus pensent – le traitement de l'information. Pour rendre compte des liens entre état affectif et processus cognitifs, le modèle informationnel des affects (Schwarz & Clore, 1983) suggère que lorsqu'un objet est fréquemment associé à un stimulus ayant une charge affective, cet objet gagne cette signification affective. L'état affectif permettrait d'informer l'organisme de l'état de l'environnement. Par ailleurs, si les individus ont conscience que l'état affectif est induit par un évènement extérieur qui est sans rapport avec l'objet à évaluer, l'influence de cet état devrait être minoré, voire inexistant.

Le modèle en réseaux associatifs de l'émotion envisage dans un réseau les émotions comme des noeuds informationnels spécifiques (Bower, 1981, 1991). Ce modèle permet d'observer des effets de congruence affective. Dans ce cadre, l'état affectif facilite le traitement perceptif des informations liées à cet état (Niedenthal, Halberstadt, & Setterlund, 1997), mais il n'influence pas le traitement des informations de même valence liées à un autre état. La congruence affective correspond à un meilleur rappel lorsque l'état affectif est de même valence que l'information (Niedenthal et al., 2008). L'état affectif favorise le rappel d'évènements antérieurs de même

valence et en permet le rappel d'un plus grand nombre. Cette congruence affective est liée à la manière dont l'information est encodée, interprétée et rappelée. Elle s'observe au niveau du traitement de l'information, des processus de jugement ou encore au niveau du rappel en mémoire. Les effets de congruence affective sont plus marqués et sont retrouvés plus facilement avec la joie qu'avec la tristesse. La joie facilite le rappel d'évènements joyeux et réduit celui d'évènements tristes, alors que la tristesse réduit le rappel d'évènements joyeux mais ne facilite pas, ou très peu, le rappel d'évènements tristes (Niedenthal et al., 2008).

Ces variations pourraient s'expliquer par un processus de régulation de l'humeur (Niedenthal et al., 2008) ayant pour objectif d'amener les individus à retrouver un état émotionnel agréable ou de les maintenir dans un état agréable. « Lorsqu'ils sont tristes, les gens tentent d'améliorer leur humeur en rappelant des pensées et des souvenirs plaisants » (Niedenthal et al., 2008, p. 217). Le rappel non congruant pourrait être une stratégie de régulation de l'humeur, pour retrouver un état affectif soit agréable, soit neutre. Le processus de régulation de l'humeur peut également avoir pour fonction de faciliter les interactions sociales. Les individus répresseurs, définis comme « des individus qui possèdent une forte tendance à essayer d'empêcher les pensées liées à des expériences ou des informations menaçantes d'atteindre la conscience » (Niedenthal et al., 2008, p. 217), rappellent rapidement des souvenirs joyeux après un évènement déplaisant, plus rapidement qu'à la suite d'évènements neutres (Boden & Baumeister, 1997).

Le modèle d'infusion de l'affect proposé par Forgas (1995) permet d'intégrer les effets du modèle informationnel des affects et de celui des réseaux associatifs en une seule théorie. Selon ce modèle, le type de traitement de l'information mis en place pour faire face à une situation permettrait de rendre compte des différents effets des émotions sur les processus cognitifs. Un traitement approfondi de l'information correspondrait aux effets décrits par le modèle en réseaux associatifs. Un traitement plus superficiel de l'information correspondrait aux effets décrits par le modèle informationnel. Ce modèle est souvent présenté comme intéressant pour son caractère intégratif et dommageable pour la grande difficulté à être validé empiriquement.

Les émotions peuvent être considérées en fonction du contexte de survenu lorsqu'il s'agit d'étudier leurs effets sur les processus cognitifs (Perrott et Bodenhausen, 2002). Pour les caractériser Bodenhausen, Mussweiler, Gabriel et Moreno (2001) proposent de distinguer les

« affects incidents » des « affects intégrants ». Les affects incidents sont des affects générés par des événements indépendants du contexte social dans lequel ils se produisent. Dans la plupart des cas, les études s'inscrivant dans le cadre des trois modèles que nous venons d'évoquer s'apparentent à ce type d'affect, les émotions ressenties ne sont pas directement en lien avec la situation sociale courante. Les affects intégrants – ou constituants – sont des affects générés par le contexte social lui-même. Les émotions pourraient avoir des effets différents sur les processus cognitifs selon qu'elles sont indépendantes ou non de la situation. Néanmoins, un ensemble d'impacts des émotions sur les cognitions peut être dégagé.

i Émotions et cognitions

Les émotions ont des influences sur les pensées. Elles favorisent l'accès en mémoire de souvenirs congruents. Elles peuvent influencer également la récupération d'informations en mémoire. De plus, elles influencent les jugements, les estimations de probabilité ou encore les prises de décision comme nous l'avons déjà mentionné.

Mémoire.

L'état émotionnel favorise l'accès et la remémoration des souvenirs congruents à l'émotion. La récupération de l'information est meilleure lorsque l'état affectif de rappel correspond à l'état affectif d'encodage. L'information peut même être neutre, l'important dans cet effet est l'état affectif (Niedenthal et al., 2008). Les individus dépressifs manifestent d'importants effets de congruence affective, en ayant un accès privilégié aux souvenirs à caractère négatif (Leyens & Bauvois, 1997 ; Rimé, 1997). Le rappel dépendant de l'humeur est nuancé par la nature de l'information à retenir. La dépendance à l'humeur serait plus forte si l'information à retenir est directement produite par l'individu et non, seulement fournie, par l'expérimentateur. Cette nuance s'explique par la multitude d'indices liés au contexte d'encodage (le lieu, les personnes, l'expérimentateur...). La production d'information par l'individu minimiserait les possibilités d'association avec des contextes externes. De plus, la nature du rappel modulerait cet effet de dépendance à l'humeur. L'effet serait plus facilement observable avec des tâches de rappel libre qu'avec des tâches de rappel indicé ou de reconnaissance (Eich & Metcalfe, 1989). Toutefois, cet

effet de mémoire dépendant de l'humeur correspond plus à un rappel dépendant de l'humeur.

Évaluation et prise de décision.

L'exemple du « jeu du poker » montre très bien la relation fondamentale entre la prise de décision et les émotions. L'état affectif influence le jugement (Halberstadt, Niedenthal & Kushner, 1995). La congruence affective des jugements peut s'expliquer par l'impact de l'humeur sur la manière dont l'information est encodée et interprétée. L'estimation de probabilités dépend également de l'état affectif. La colère et la joie sont associées à des estimations de prévisibilité et de possibilité de contrôle des événements futurs et la peur est associée à des estimations d'imprévisibilité et d'impossibilité de contrôle des événements futurs. Les individus en colère ou joyeux minimisent les risques, alors que la peur induit des jugements plus pessimistes (Lerner & Keltner, 2001).

Les émotions sont étroitement associées dans les mécanismes de prise de décision (Belzung, 2007). Connaître ou reconnaître les informations de l'environnement ne suffit pas à expliquer les prises de décision. L'association entre cette connaissance et les émotions permet de prendre des décisions adaptées. La configuration émotionnelle ressentie dans le corps permet à l'individu d'évaluer la situation et les événements auxquels il est confronté. Cette configuration émotionnelle est un apprentissage associatif entre des situations agréables ou désagréables et l'émotion survenue dans le corps.

ii Émotions et traitement de l'information

Les émotions influencent la structure du traitement cognitif. L'idée selon laquelle l'état affectif pourrait être relié à la structure de la pensée a été suggérée par des recherches montrant que selon leur état affectif, les individus n'ont pas la même efficacité dans des tâches de catégorisation (Isen & Means, 1983). La peur conduit à un traitement superficiel de l'information sociale (Baron, Inman, Kao & Logan, 1992 ; Baron, Logan, Lilly, Inman & Brennam, 1994). Fiedler (1988) propose un modèle des effets de l'humeur sur le traitement cognitif de l'information. Selon ce modèle, les modifications de l'humeur susciteraient des variations du traitement cognitif sur la dimension de « relâchement - resserrement » (loosening - tightening). Le

relâchement serait le propre des états positifs ; il se caractérise par une approche globale, intuitive, créative, ouverte, superficielle. Avec cette approche, les individus traitent l'information de manière plus heuristique, devinent les solutions plutôt qu'ils ne les déduisent. Par contre, le resserrement serait caractéristique des états négatifs, avec une démarche cognitive marquée par l'approche analytique, systématique, et l'effort. Les deux démarches se distingueraient en matière d'attribution causale. Avec l'augmentation de l'humeur joyeuse l'individu serait moins préoccupé par la recherche d'attribution causale. En revanche, avec un état affectif négatif, la recherche des causes serait une nécessité pour la réduction de cet état. L'individu s'engagerait donc plus rapidement dans une analyse des situations afin de trouver les causes de son état. L'état affectif peut modifier la manière de traiter l'information. Il peut modifier l'attention et la perception et joue également un rôle sur la réaction à la persuasion et sur la stéréotypisation.

L'induction d'humeur joyeuse ou négative permet de visualiser ces différences de traitement (Rimé, 1997). Les émotions et l'humeur peuvent modifier les performances cognitives, le niveau d'impulsivité, la vitesse de prise de décision, la vitesse d'exécution de tâche simple et la propension à la prise de risque. De plus, les émotions peuvent modifier l'approche intellectuelle. Les individus joyeux ont une approche plus englobante et superficielle. Les émotions affectent, également, la motivation. Les individus joyeux se donnent des objectifs plus ambitieux et persévèrent plus. Enfin, les émotions peuvent modifier la créativité. L'humeur joyeuse accroît la créativité.

Perception et attention.

Une des fonctions de l'émotion consiste à orienter l'attention vers certains éléments spécifiques de l'environnement. L'anxiété crée un filtre de l'information qui permet une augmentation de l'attention. Les éléments à caractère émotionnel sont perçus plus rapidement que les neutres (Belzung, 2007). L'augmentation de l'anxiété conduit à traiter prioritairement les informations perçues comme menaçantes.

L'état émotionnel rendrait certaines informations plus saillantes, qui seraient considérées avec plus d'attention et susciteraient une plus grande élaboration. L'état émotionnel servirait d'indice de rappel des informations, créant un accès privilégié et une récupération congruente à cet état. En l'absence d'induction d'état émotionnel, l'individu serait amené à considérer l'ensemble des informations à disposition (Blanc, 2006). Les émotions ont un impact sur les processus

attentionnels. L'émotion provoque une focalisation sur l'objet de l'émotion. Cette focalisation est à la base de la rumination mentale, un ressassement consécutif à une expérience émotionnelle (Rimé et al., 1992). Par ailleurs, la peur et l'anxiété conduisent à une réduction du champ attentionnel et l'orientent vers les éléments environnementaux affectivement congruents (Rimé, 1997). L'état émotionnel négatif intense réduirait l'empan du champ attentionnel, ce qui provoquerait une centralisation accrue de l'attention (Christianson & Loftus, 1991). Cette centralisation se fixerait sur des éléments centraux de l'évènement déclencheur de l'émotion au détriment d'éléments périphériques.

Plusieurs biais existent dans les capacités attentionnelles et interprétatives : le biais attentionnel - focalisation sur les éléments externes potentiellement menaçants -, le biais contre-attentionnel - évitement des informations potentiellement menaçantes -, celui interprétatif - évaluation des informations ambiguës de façon menaçante - et le biais contre-interprétatif - évaluation des informations ambiguës de façon non menaçante. Les sujets anxieux présentent les biais attentionnel et interprétatif, alors que les sujets répressifs présentent les biais contre-attentionnel et contre-interprétatif (Belzung, 2007).

Persuasion et stéréotypisation.

L'état affectif influence la réaction à des messages persuasifs (Mackie & Worth, 1989). En plaçant les individus dans un état de joie ou un état neutre, les personnes joyeuses sont moins influencées par la force des arguments et plus par le degré d'expertise de la source que ne peuvent l'être les personnes « neutres ». Cette influence correspond à l'effet de l'émotion au moment de l'encodage de l'information et non à celui du jugement (Bless, Bohner, Schwarz & Strack, 1990).

L'état affectif influence l'utilisation des stéréotypes dans le jugement social (Bodenhausen, Kramer, & Süsser, 1994). Les individus joyeux utilisent plus les stéréotypes pour émettre un jugement que les individus dans un état émotionnel neutre. La tristesse en réduit l'utilisation. La joie réduit la perception des différences intragroupe stéréotypé par exemple (Stroessner & Macki, 1992 dans Niedenthal et al., 2008).

2. Stratégies d'adaptation

Non loin du modèle de l'évaluation cognitive, les modèles transactionnels du stress cherchent à prendre en compte le poids de différents facteurs pouvant influencer entre une situation stressante et la réponse physiologique (Graziani & Swendsen, 2004). L'intervention de ces facteurs entre une situation et une réaction va définir la transaction stressante. Ces facteurs peuvent être des processus cognitifs, émotionnels et comportementaux. Confronté à une situation stressante, l'individu va opérer un traitement cognitif de la perception qu'il a de la situation (le stress perçu), s'en suivra une analyse de sa capacité à y faire face (contrôle perçu) et la mise en place des stratégies de coping (analyse des ressources). Dans cette optique, le stress est considéré comme un processus. Les relations sujet - environnement sont alors envisagées d'un point de vue dynamique et dans un échange permanent. De plus, cette échange induit des interactions réciproques, chacun peut agir sur l'autre.

Le coping désigne « les stratégies adaptatives, les efforts cognitifs et comportementaux du sujet pour aménager (réduire, minimiser, contrôler, dominer ou tolérer) la demande (interne ou externe) provoquée par son interaction avec l'environnement, évaluée par le sujet comme dépassant ses limites » (Lazarus & Folkman (1984) cité dans Graziani & Swenden, 2004, p. 48). Les stratégies de coping peuvent se regrouper en deux catégories, soit centrées sur le problème (aménager le problème à la source du stress) soit sur les émotions (réguler les émotions pénibles). Le coping centré sur le problème permet de modifier l'interaction sujet - environnement. Celui centré sur l'émotion permet de modifier l'attention et la signification de l'interaction sujet – environnement. L'objectif principal de ces stratégies d'adaptation est la régulation de la détresse, des émotions pénibles. Le coping est un processus lié au contexte qui se focalise sur la pensée et les réponses qu'il apporte sont des efforts avec ou sans succès vis à vis d'une situation initiale particulière.

Les sujets anxieux utilisent plus facilement un coping centré sur l'émotion pour faire face aux situations stressantes et amplifient la menace perçue (Billing & Moos, 1981 ; Graziani & Swenden, 2004). Les personnes souffrant d'anxiété ou de dépression ont plus de difficultés à mettre en place des stratégies d'adaptation que les personnes sans trouble face à des événements stressants répétitifs et prolongés. Les personnes anxieuses auraient tendance à observer et gérer leurs réactions émotionnelles et psychologiques et se focaliseraient moins sur le problème, la source du stress. Face à une situation stressante dont seule la modification de situation peut

réduire le caractère stressant, la focalisation sur les émotions peut produire un maintien et un accroissement des émotions pénibles. Le coping joue un rôle dans le maintien des troubles anxieux, dépressifs et phobiques. Il joue également un rôle dans l'étiologie de l'anxiété et de la dépression et dans le renforcement des troubles phobiques et l'acquisition des peurs (Graziani & Swenden, 2004).

c. Émotions et représentations sociales

Même si les travaux portant sur les liens entre les émotions et les représentations sociales ont tardé à apparaître, c'est dès le développement de la théorie des représentations sociales, que Moscovici (1961) insistait sur les liens entre l'affectivité et la pensée sociale. Les premiers travaux abordant cette problématique se sont intéressés à la présence d'éléments à caractère affectif au sein des représentations sociales. Giraud-Héraud (1998) distingue la présence de cognitions « chaudes » (affectivement chargées) et « froides » (sans charges affectives) lorsqu'elle étudie les représentations de la foule chez des membres des compagnies républicaines de sécurité.

Toujours à la recherche de ces éléments, Campos et Rouquette (2000) utilisent un matériel spécifique pour mettre en évidence ce qu'ils nomment une dimension affective des représentations sociales. Certains objets sociaux donneraient lieu à l'élaboration de nœuds affectifs communs à un grand nombre d'individus, des « nexus ». Ces nexus s'exprimeraient par le biais d'un signifiant commun, une image, un emblème ou une étiquette verbale. Cette dimension affective est envisagée comme relativement indépendante dans l'ensemble de la représentation. Les éléments affectifs seraient regroupés entre eux et ne seraient reliés à l'ensemble de la représentation que par un petit nombre d'éléments. Ces derniers auraient la caractéristique d'être polysémiques et de jouer « un rôle articulatoire entre la dimension descriptive et la dimension affective de la représentation » (Campos & Rouquette, 2000, p. 440). Cette conception envisage une distinction qualitative entre différents éléments d'une représentation, avec une opposition entre des éléments descriptifs et d'autres affectifs. Ces éléments ne pourraient entretenir de rapports entre eux que par le biais d'éléments particuliers. Ces éléments particuliers devraient être polysémiques pour pouvoir assurer un lien entre les éléments appartenant à des dimensions différentes. Cette conception envisagerait une

différenciation structurelle entre le descriptif et l'affectif. Elle suppose que des éléments à caractère affectif existent, qu'ils peuvent être mis à jour par l'utilisation d'outils spécifiques.

Dans la suite de cette approche, c'est à l'aide d'inducteurs verbaux que Deschamps et Guimelli (2002) recueillent des associations verbales. Ces inducteurs sont choisis en fonction de leur importance dans le champ de la représentation sociale de l'insécurité. Plusieurs de ces associations verbales exprimées par les sujets font référence à des émotions spécifiques comme la peur, le colère ou encore la panique. La peur apparaît parmi les réponses dominantes et saillantes dans le champ représentationnel. Ces associations peuvent s'expliquer selon Guimelli et Rimé (2009) par un effet de congruence affective (Bower, 1981).

A l'instar de Campos et Rouquette, pour évoquer les liens entre les émotions et la représentation de l'insécurité, Deschamps et Guimelli (2002) parlent d'une composante émotionnelle. Lorsque Delouée (2005) s'intéresse à des cognitions polarisées au sein de la représentation sociale du nucléaire, il introduit également la notion de composante affective. Ces conceptions s'attachent à repérer des traces d'un contenu émotionnel intégré dans les représentations sociales par le biais de l'utilisation d'un lexique exprimant des aspects affectifs. Comme nous le savons, le fait que des mots puissent avoir une valence émotionnelle n'est pas surprenant. Si le langage est un vecteur majeur d'expression des représentations sociales, il apparaît tout à fait logique d'observer que l'expression d'éléments de représentations puisse être accompagnée de l'expression d'un lexique émotionnel. La plupart des travaux portant sur les liens entre émotions et représentations sociales se sont concentrés sur les capacités des représentations à intégrer des éléments émotionnels immanents à l'environnement et aux communications.

1. *Rôle des émotions dans l'élaboration des représentations sociales*

Dans la suite de cette recherche d'éléments à caractère affectif au sein des représentations sociales, Guimelli et Rimé (2009) se sont intéressés au rôle des émotions dans l'élaboration des représentations sociales. Ces auteurs font appel au phénomène de partage social des émotions pour comprendre ce rôle. Ce partage social des émotions conduit les individus à partager les expériences émotionnelles qu'ils ont vécues, ce qui a pour effet d'induire des émotions chez

l'auditeur et de réactiver les émotions ressenties chez la source. Ce partage conduisant à une large diffusion des émotions et des nouveaux éléments de savoir, contribue à ramener le nouveau, l'étrange dans le giron du connu, du familier. En présence de processus représentationnels, ce partage aura vocation à diffuser les informations relatives à une situation, un événement, à les intégrer dans l'univers social, à accroître et développer un savoir relatif à un objet. Ces informations, événements et émotions, seront intégrées à l'objet afin de préserver son caractère consensuel et en retour de préserver l'identité de groupe. Les émotions peuvent être envisagées comme une motivation aux échanges.

2. Représentations sociales et état affectif

La mise en parallèle de représentations sociales et de l'état affectif a été exploré via la représentation de la vie quotidienne d'adolescents italiens (Emiliani, Melotti & Palareti, 2007). Cette recherche tentait de mettre en relation la représentation sociale de la vie quotidienne et l'état de bien-être ou de malaise. Trois profils de bien-être ou de malaise ont pu être décrits à la suite d'une tâche d'association libre aux mots « vie quotidienne » : les concrets, les réalistes et les pessimistes. Le premier profil, les concrets, correspond aux adolescents qui décrivent leur vie quotidienne à l'aide de lieux et d'activités en utilisant des termes renvoyant à des aspects pratiques de la vie quotidienne. Ce premier profil est celui qui a le lexique le plus restreint, les deux autres ayant une plus grande richesse lexicale. Ces deux autres profils s'opposent au premier, parce qu'ils utilisent les émotions pour décrire leur vie quotidienne. Les réalistes utilisent des termes qui se réfèrent aux affects, aussi bien positifs que négatifs, agréables que répétitifs, pour décrire la vie quotidienne. Les pessimistes utilisent des termes plutôt négatifs pour décrire la qualité de leurs expériences quotidiennes. Là encore, il est question d'associer des éléments d'une représentation sociale et des mots relatifs aux émotions.

3. Émotions et expression des représentations sociales.

Comme nous avons pu déjà le préciser, la recherche des liens entre les émotions et les représentations sociales a pu s'intéresser à la place des émotions dans l'expression de la zone

muette de représentations dites « sensibles ». C'est à dire des « objets qui intègrent dans leur champ représentationnel des cognitions et des croyances qui sont susceptibles de mettre en cause les valeurs morales ou les normes sociales valorisées par le groupe d'appartenance du sujet » (Guimelli & Rimé, 2009, p175). Les émotions auraient des effets importants sur l'expression de sous-ensembles de cognitions ou de croyances. Les émotions positives conduiraient à un relâchement dans le traitement cognitif et favoriserait l'expression de la zone muette d'une représentation sociale « sensible ». A l'inverse les émotions négatives conduiraient à un resserrement cognitif et défavoriseraient l'expression de cette zone muette. L'induction de la joie ou de la tristesse a pu conduire respectivement au démasquage et au masquage de la zone muette de la représentation sociale de la communauté musulmane que peuvent avoir des étudiants (Guimelli, 2007).

d. La peur

Madame S, décrite par Damasio (1999), est une jeune femme dont les capacités d'apprentissage de faits nouveaux sont tout à fait correctes, notamment pour reconnaître les gens. Seul un aspect particulier de ses capacités d'apprentissage était défectueux, celui du conditionnement de stimuli désagréables. Ses comportements sociaux étaient quant à eux très particuliers. Madame S abordait les gens et les situations avec une attitude majoritairement positive. « S n'était pas seulement agréable et joyeuse, elle semblait avide d'entrer en contact avec la plupart de ceux qui liaient conversation avec elle » (idem, p.88). Son comportement social n'était pas perçu comme standard. Elle allait volontiers à la rencontre des gens et n'éprouvait aucune réticence à l'idée de toucher ou de serrer les gens dans ses bras, les émotions positives dominaient sa vie. Les émotions négatives comme la peur ou la colère avaient disparu du vocabulaire affectif de S. Il faut dire que Madame S était atteinte de la maladie d'Urbach-Wiethe, maladie qui lui rendait l'utilisation de la zone cérébrale amygdalienne impossible. Madame S ne connaissait et ne reconnaissait pas la peur, ce qui la rendait incapable d'effectuer des jugements sociaux corrects.

La peur est étroitement liée à l'activité de l'amygdale¹. La présence et la modification de l'intensité de la peur modifie les jugements et comportements sociaux. La réduction de la peur permet de favoriser et d'augmenter les rapports sociaux. La peur joue un rôle dans la régulation

1 L'amygdale est un ensemble de noyaux localisé dans les lobes temporaux.

des rapports sociaux. La typologie des communications affectives est liée aux émotions.

La peur est une émotion primaire. Elle est « déclenchée par la mise en présence du sujet avec une menace pour son homéostasie » (Belzung, 2007, p. 174). Elle est caractérisée par des modifications physiologiques, accélération du rythme cardiaque, augmentation de la pression artérielle, modifications de la résistance cutanée, des réactions cérébrales, dont l'activation de l'amygdale (liée à l'apprentissage de la peur et à sa reconnaissance) et du cortex préfrontal (lié à l'analyse fine des situations et à leur contrôle), et des réactions comportementales, la fuite ou l'immobilisation (Belzung, 2007). La peur peut être spontanée ou conditionnée et a toujours un objet déterminé. La peur est toujours la peur de quelque chose. Ce qui la différencie de l'anxiété. L'anxiété est une disposition à l'inquiétude, elle correspond à une peur anticipée. Elle renvoie à un danger potentiel, alors que la peur renvoie à un danger réel. L'anxiété peut être chronique ou récurrente, alors que la peur est une émotion ponctuelle, même si elle peut être répétée.

Étudier la peur, en tant qu'émotion, fait appel à diverses disciplines, des neurosciences aux sciences sociales. La peur est souvent associée à des situations de menaces directes pour l'intégrité physique (agressions, violences physiques) ou psychologique (phobies, prises de risque) ou indirectes (appréhension de situations potentielles). La peur n'échappe pas au partage social des émotions. Plusieurs phénomènes peuvent venir manipuler sa manifestation sociale sous une forme d'inquiétudes sociales. Le développement de ces inquiétudes peut se faire par « la sélection et l'omission d'informations, la fabrication de données, la distorsion des statistiques, la transformation d'actes particuliers en tendances généralisées, la déformation du sens des mots, l'inversion des relations entre cause et effet, la simplification de situations complexes, la stigmatisation des minorités » (Jodelet, 2011). Autant de phénomènes qui n'apparaissent pas très étrangers à un certain nombre de processus et mécanismes présents dans la dynamique représentationnelle.

1. *Biologie de la peur*

Du point de vue neurologique, l'activation de la peur implique un réseau cérébral déterminé. Ce réseau comprend l'amygdale, l'hippocampe, le cortex cingulaire, l'insulae et le cortex préfrontal.

L'amygdale tient un rôle pivot dans ce réseau (Belzung, 2007). Chaque émotion est directement liée à une unité cérébrale fonctionnelle spécifique et différente (Lotstra, 2002). L'amygdale joue un rôle majeur dans le circuit de la peur. Il existe deux circuits principaux de la peur : un circuit court passant du thalamus à l'amygdale et un circuit long où le cortex s'interpose entre le thalamus et l'amygdale (LeDoux, 1998). Le cortex permettra une analyse fine de la situation, modulant ainsi l'action de l'amygdale (renforcer, freiner...). Le circuit court permet d'assurer des réactions de survie tandis que le circuit long assure une analyse fine et précise.

La structure cérébrale de l'amygdale est impliquée dans l'apprentissage de la peur, dans la peur conditionnée et également dans la reconnaissance de l'expression de la peur. En revanche, le sentiment ou l'anticipation de la peur n'implique pas cette zone. Ressentir l'angoisse avec la composante viscérale n'implique pas non plus l'amygdale (Belzung, 2007). La perception de la peur chez autrui est liée à l'activation de l'amygdale gauche (Morris, Frith, Perrett, Rowland, Young, Calder & Dolan, 1996). L'activation de l'amygdale est corrélée de manière linéaire avec l'intensité de l'expression de la peur. Confrontée à des visages neutres l'amygdale n'est pas sollicitée et son activité s'intensifie avec l'augmentation de l'expression faciale de la peur. Cette activation de l'amygdale est typique de l'émotion de la peur. Aucune des autres expressions faciales d'émotions primaires ne suscitent son activation.

La réponse de l'amygdale est modulée par le cortex préfrontal droit. Ce cortex est impliqué dans les activités d'évaluation cognitive de certains stimuli. L'intensité de la réponse de l'amygdale est modulée par le cortex préfrontal. La perception d'images ou de visages effrayants suscite une augmentation de l'activité de l'amygdale, alors qu'à l'évaluation de cette perception (verbaliser ce qui est vu) correspond une diminution de l'activité de l'amygdale et une augmentation de l'activité du cortex préfrontal (Hariri, Bookheimer & Mazziotta, 2000). Le cortex préfrontal fait partie d'un système permettant de contrôler les réponses émotionnelles.

Les réponses électrodermales de la peur sont associées à l'activation de l'amygdale (Belzung, 2007). Le rôle de l'amygdale est limité à la reconnaissance et à l'induction de l'émotion de la peur. Le sentiment de la peur ne nécessite pas l'activation de l'amygdale. Cette distinction apparaît importante et signifie qu'il y a une différence entre l'activation de la peur et le ressenti de l'émotion. Ressentir la peur n'implique pas l'ensemble des processus liés à l'émotion proprement dite. L'activation de l'émotion de la peur, qu'elle soit perçue ou non, est liée à l'activité de l'amygdale.

2. Peur, évitements et comportements sociaux

Les sujets amygdalo-lésés ne connaissent et ne reconnaissent pas la peur, ils n'éprouvent pas cette émotion (Adolphs & Damasio, 1998). Ils sont alors dans l'incapacité de réaliser des jugements sociaux adéquats. « Immergés dans un monde sûr, sortis tout droit d'un conte de fées, ces individus sont incapables de se protéger contre les risques sociaux simples et moins simples » (Damasio, 1999, p. 91). En l'absence d'activité de l'amygdale, les sujets présentent des comportements sociaux spécifiques. Ils sont très avenants, adoptent une attitude extrêmement positive face aux situations et plus spécifiquement dans les situations relationnelles. Ils vont très volontiers à la rencontre des autres et acceptent facilement les contacts sociaux (Damasio, 1999). Les sujets qui ne sont pas soumis à la peur sont dans l'incapacité de réaliser des jugements sociaux adéquats, ils ne limitent pas les échanges sociaux. Le niveau de peur régule la capacité à évaluer des situations sociales et module les interactions sociales (Belzung, 2007).

La peur induit des évitements cognitifs, comportementaux et situationnels (André, 2006 ; Belzung, 2007). Au niveau cognitif, elle conduit à une focalisation de l'attention sur les éléments de l'environnement liés à l'émotion, une mobilisation de l'attention sur des éléments à caractère affectif ou sur des pensées rassurantes, irréalistes et distrayantes, à des évitements des pensées suscitant des émotions pénibles et à une surévaluation du danger. L'état affectif facilite le traitement perceptif des informations liées à cet état (Niedenthal et al., 1997).

Au niveau comportemental et situationnel, la peur conduit à des évitements directs ou subtils des situations sociales relationnelles associées à un risque potentiel (le sujet se confronte à la situation déclenchant la peur, mais écourte la situation). Elle conduit aussi à une réduction des échanges et des comportements liés à l'ouverture sociale (aller vers les autres, ouvrir une conversation, prendre la parole devant d'autres personnes, donner son avis).

Selon les théories de l'évaluation cognitive, la peur, qui est associée à des évaluations d'imprévisibilité et d'absence de contrôle des événements futurs, devrait entraîner des jugements pessimistes (Lerner & Keltner, 2001). La peur conduirait à un traitement superficiel de l'information sociale. A contrario, la tristesse (comme la joie) serait associée à des évaluations de prévisibilité et de possibilité de contrôler les événements futurs. L'état affectif constituerait ainsi une modalité spécifique du fonctionnement du cerveau (Oatley & Jenkins, 1996).

3. *Peur et fonctionnements anxieux et dépressifs*

Certains fonctionnements psychiques sont associés à une augmentation de l'activation d'états émotionnels négatifs. Les fonctionnements anxieux et dépressifs sont caractérisés par la présence récurrente d'une émotion : la peur. Alors que la peur est simplement activée chez les sujets exposés à des visages menaçants (Morris et al., 1996 ; Morris, Friston, Büchel, Young, Calder & Dolan, 1998), l'activation de cette émotion est exagérée lorsque les personnes souffrent d'anxiété généralisée (Thomas et coll., 2001), de dépression (Drevets, 1999), de phobie sociale (Birbaumer et al., 1998) et d'attaque de panique (Belzung, 2007). L'agoraphobie est une des principales complications de l'attaque de panique. (Marks, 1970 ; Mary-Rabine & Mollard, 2006) C'est une association entre une peur et un évitement de lieux publics, d'espaces clos ou de grands espaces. L'anxiété généralisée est une peur exagérée de plusieurs situations, la phobie sociale est une peur exagérée de se faire humilier ou d'être soumis au regard critique d'autrui. La dépression est caractérisée par une humeur triste et une perte d'intérêt, de plaisir. L'augmentation du niveau de ces pathologies entraîne des niveaux de peur élevés et une grande fréquence du vécu de la peur.

Fonctionnements psychologiques et groupe social.

Nous devons préciser que, d'un point de vue épidémiologique, ces fonctionnements psychologiques se retrouvent dans l'ensemble de la population, aucune catégorie sociale et professionnelle n'est épargnée (Fontaine & Fontaine, 2006 ; Rouillon, 2008). Plusieurs travaux portant sur les liens entre les situations de précarité et le mauvais état de santé (Joubert, Chauvin & Facy, 2001 ; La Rosa, 1998) montrent par exemple que les populations précaires concentrent des problèmes de santé observés en population générale, mais ne rencontrent pas de problèmes de santé spécifique. Pour ce qui est des fonctionnements psychologiques, il en va de même. La prévalence est plus grande en population précaire, mais les troubles sont les mêmes que dans la population générale.

L'anxiété généralisée.

L'anxiété généralisée est « une anxiété excessive qui dure plus de quelques jours » (Graziani &

Swendsen, 2004, p. 67). L'anxiété et les inquiétudes sont disproportionnées en rapport à la probabilité de survenue d'une situation pénible. Le caractère négatif, de gravité et de pénibilité, y est exagéré. L'anxiété génère de fortes tensions et les sujets ont souvent la sensation désagréable que quelque chose de catastrophique va survenir. L'anxiété généralisée est souvent associée à des difficultés de concentration, de l'irritabilité ou encore des sensations importantes de fatigue. L'anxiété généralisée est associée à des inquiétudes excessives. Les inquiétudes sont des enchaînements de pensées chargées d'émotions négatives et difficiles à contrôler (Gosselin, 2006). Ces enchaînements de pensées peuvent porter sur des problèmes actuels ou des problèmes qui ne se posent pas actuellement. Ils constituent des peurs de ce qui pourrait survenir et les inquiétudes sont l'imagination ou la verbalisation négative de leurs conséquences.

La dépression.

La dépression est caractérisée par au moins une tristesse importante, ou alors, une perte d'intérêts ou la difficulté à éprouver du plaisir, soit par les deux. Elle peut être associée à des modifications de poids, du sommeil, de la psychomotricité (ralentissement ou agitation) et peut présenter de la fatigue, une perte d'énergie, un ralentissement cognitif et des idées noires ou suicidaires (Cottraux, 2001). La dépression induit d'importantes modifications de l'humeur et des ruminations. Au regard des autres pathologies anxieuses, la dépression tient une place particulière notamment parce qu'elle peut se caractériser en partie par l'essor de deux émotions différentes : la peur et la tristesse. La dépression pouvant être qualifiée comme un trouble de l'humeur.

La phobie sociale.

La phobie sociale est « une peur irrationnelle, persistante et intense d'une ou plusieurs situations sociales ou bien de performances dans lesquelles le sujet est en contact avec des gens non familiers ou exposé à l'éventuelle observation attentive d'autrui » (Graziani & Swendsen, 2004, p. 60). Elle peut se manifester de différentes manières : peur de boire, manger, trembler, rougir, écrire lors de situations sociales. La phobie sociale peut être généralisée, peur de toutes communications ou de relations sociales, ou spécifique, peur d'une à deux situations sociales. Les évitements comportementaux sont très présents dans la phobie sociale.

L'agoraphobie.

L'agoraphobie se développe dans la plupart des cas suite à une ou plusieurs attaques de panique. Elle consiste en d'importants évitements des situations associées à ces attaques de panique. L'agoraphobie est « une anxiété provoquée par le fait de se retrouver dans des endroits ou des situations d'où il pourrait être difficile ou gênant de s'échapper ou dans lesquels le sujet pourrait ne pas trouver de secours en cas d'attaque de panique inattendue » (Graziani, 2003, p. 52). Les deux principales caractéristiques de l'agoraphobie sont la peur et les évitements de grands espaces publics et de la foule. L'agoraphobie est une anticipation catastrophique de certaines situations – notamment sociales – et une peur d'avoir peur. Cette peur de la peur conduit à la mise en place d'évitements. Les pensées catastrophiques sont contextuelles et souvent associées à certaines caractéristiques : anxiété de séparation, difficulté d'expliquer ses propres pensées, des niveaux élevés d'anxiété sociale, dépendance relationnelle, insatisfaction sociale. Les personnes souffrant de troubles anxieux (anxiété généralisée, phobie sociale ou agoraphobie) mettent en place de fréquents évitements comportementaux, situationnels ou cognitifs (André, 2006; Belzung, 2007). Ces évitements conduisent à des réductions importantes des échanges, des communications et des situations sociales.

Les conduites d'évitements, de fuites, de désengagement dans les phobies et l'anxiété comprennent un grand nombre de stratégies d'adaptation par la réduction des tensions : prise de boisson, de nourriture, de médicaments, de tranquillisants ou la consommation de tabac, déni, pensées irréalistes, distraction (Billing & Moos, 1981; Graziani & Swenden, 2004). Dans les attaques de paniques se sont les recherches de sécurité qui vont primer avant même la recherche des causes et l'interrogation des pensées catastrophiques. Ces stratégies contribueraient au maintien des attaques de panique. Les stratégies d'évitements n'empêchent pas de surévaluer le danger. La peur n'est pas augmentée directement par les évitements, mais par la surévaluation du danger et une surestimation de la peur. L'anticipation de la peur provoquée par une interaction stressante potentielle et l'exagération de l'évaluation de cette interaction vont conduire à des comportements d'évitements.

Les troubles anxieux, phobiques et dépressifs sont liés à une modification de l'activation de la peur. Avec l'augmentation du niveau de ce type de fonctionnement psychologique, le niveau de peur deviendra plus intense et plus fréquent. Autrement dit, à situations sociales identiques des personnes présentant des niveaux importants de ce type de fonctionnement psychologique seront

plus souvent confrontées à la peur et le seront de manière plus intense. La régularité et le nombre des communications et des pratiques sociales au sein d'un même groupe peuvent varier selon le fonctionnement psychologique des individus.

III. Problématique et hypothèse générale

Une situation pour différents vécus émotionnels.

Les représentations sociales sont une interprétation du réel, des événements qui surviennent, des situations auxquelles les individus sont confrontés. Elles consistent en une sélection d'informations dispersées, en une focalisation sur certains aspects en rapport aux enjeux et intérêts en œuvre. Elles reposent sur des processus cognitifs et des ensembles de cognitions. Les représentations sont liées aux pratiques sociales et aux communications. Les pratiques sociales et les communications des sujets vont contribuer à la formation et à la transmission des représentations sociales. A leur tour les représentations vont déterminer les pratiques et les communications. Mais, à l'intérieur même d'un groupe social, toutes les situations ne sont pas pareillement vécues et les expériences émotionnelles ne suscitent pas toujours les mêmes émotions. Une situation, un événement, un discours ou une lecture ne sont pas des données objectives, encore moins du point de vue du vécu émotionnel. Au sein d'un même groupe social, à situation identique le vécu émotionnel peut varier en intensité et en qualité d'un individu à l'autre. Quelqu'un peut ressentir de la colère là où un autre ressent de la peur ou ressentir une légère crainte contre une terreur massive et envahissante. Il est des personnes qui vont ressentir régulièrement et de manière intense de la peur. Cette peur aura une influence importante sur les situations auxquelles ils vont accepter de se confronter, sur les interactions qu'ils vont mettre en place, sur les communications qu'ils peuvent avoir ou encore sur la manière dont ils vont sélectionner et traiter les informations en jeu.

Différents impacts des émotions sur les représentations sociales.

Dans ce cadre et en prenant en compte ce que nous savons des processus de formation et de transmission des représentations sociales, il apparaît tout à fait légitime de s'attendre à ce qu'au sein d'un même groupe social, des individus ayant des états émotionnels contrastés, aient des

représentations sociales différentes d'un même objet. S'il s'avère que des états émotionnels contrastés au sein d'un même groupe conduisent à des représentations sociales différentes, alors il faudra s'attacher à comprendre la manière dont cet impact fonctionne. Nous partirons des principes suivants : la peur réduit les pratiques sociales et les communications ; elle oriente la perception et l'interprétation des informations ; elle oriente également l'attention portée aux éléments d'information liés à l'environnement ; elle accroît les processus d'attribution. Ces principes posent légitimement plusieurs interrogations. Tout d'abord, comment la sélection des éléments d'information relative aux représentations sociales est impactée par l'état émotionnel ? Cette question interroge entre autre l'organisation des éléments d'information dans le champ représentationnel et la concurrence des éléments entre eux. Partant de là, quel est la « profondeur » de cet impact ? Il s'agit de pouvoir distinguer le rôle de l'état émotionnel dans les processus de formation et de transmission des représentations sociales d'un rôle dans les processus liés à l'expression des représentations. Est ce que cet impact agit sur la structuration des représentations sociales ? Il s'agit, alors, de comprendre l'impact de l'émotion sur la structuration des représentations. Il est question de vérifier si un tel effet ne touche que des éléments périphériques ou alors des éléments centraux, bien plus fondamentaux pour la structure d'une représentation.

Problèmes et questionnement.

A travers la question générale de savoir si les émotions sont en mesure de modifier les représentations, cette problématique pose en somme trois interrogations majeures. Comment l'émotion contribue à sélectionner les éléments d'information organisant les représentations sociales ? Cette contribution est-elle suffisamment importante pour que la modification soit profonde, fondamentale pour la représentation ou alors n'est elle que simplement superficielle et liée au contexte d'expression de cette représentation ? Et si cette contribution est effectivement profonde, l'est-elle suffisamment pour que la structure des représentations en soit affectée ?

Élaboration du questionnement.

Plusieurs manières de répondre à ces questions pourraient être mises en place. Nous avons fait le choix suivant. Dans un premier temps, il s'agit de mettre en évidence l'existence d'un impact de la peur sur les représentations. Pour ce faire, il s'agira de comparer, à l'aide d'un questionnaire de

caractérisation, l'organisation des éléments d'information constituant les représentations du travail et du chômage d'un groupe social séparé en sous-groupes en fonction de leur niveau émotionnel négatif stable. Cette procédure permettrait de comprendre comment, lorsque des éléments d'information sont mis en concurrence, l'organisation des représentations est impactée par la peur.

Le deuxième temps consistera à étudier la profondeur de cet impact. Pour ce faire, il s'agira de comparer les effets que produit la peur « naturelle » sur le contenu d'une représentation, celle du chômage, avec les effets que peut produire une peur conditionnelle, induite, sur cette même représentation. Cette procédure permettant de comparer quatre groupes entre eux, deux groupes de peur « naturelle », élevée vs faible et deux groupes de peur induite, élevée vs faible également. Ainsi nous pourrions vérifier si un état émotionnel stable « naturel » induit bien un effet profond sur le contenu de la représentation contrairement à l'induction qui devrait ne produire que des modifications superficielles. En plus d'étudier l'impact de l'état émotionnel stable sur le contenu de la représentation, il s'agit également d'étudier cet impact sur le processus représentationnel lui-même.

Le dernier temps de l'expérimentation devra déterminer si cet impact est à même de modifier la structure d'une représentation. Il s'agira de comparer, à l'aide d'un questionnaire de mise en cause, la structuration d'une représentation, celle de l'objet travail en fonction de l'état émotionnel « naturel », faible vs élevée, des membres d'un même groupe. Cette procédure permettrait de vérifier que les modifications liées à l'émotion sont suffisamment profondes pour créer des différences dans le noyau.

Hypothèse générale.

D'après ce qui vient d'être dit, l'hypothèse générale qui sous-tend nos travaux est donc que la peur, en tant qu'état émotionnel stable, a un impact sur les pratiques, les processus cognitifs et les communications impliqués dans l'élaboration des représentations sociales, que cet impact en orientant la sélection des informations touche l'organisation des éléments d'une représentation, qu'il n'est pas simplement lié à l'expression des représentations et que cet impact est suffisamment important et profond pour s'observer aux niveaux de la structuration des représentations.

B. Expérimentations

I. Distinction des niveaux de peur naturelle

Dénommer l'état émotionnel.

Nous nous intéresserons à la peur en tant qu'émotion primaire et qu'elle peut être vécue différemment, en intensité et en fréquence, selon les individus d'un même groupe. Ces vécus de peur peuvent être considérés comme des états émotionnels négatifs stables, respectivement faibles et élevés. Par la suite, nous pourrions parler d'états émotionnels négatifs stables ou de peur naturelle pour désigner ces vécus. Nous garderons en mémoire qu'un état émotionnel négatif ne renvoie pas nécessairement à de la peur. Il pourrait renvoyer à d'autres émotions comme la tristesse, la haine ou la colère. Nous garderons cette appellation pour rappeler que les états émotionnels peuvent poser des difficultés à être discriminés précisément et que ce que nous mesurerons pourrait renvoyer à un état émotionnel plus étendu que seulement la peur.

Rechercher la peur naturelle.

A partir de ce que nous savons des fonctionnements psychologiques anxieux, dépressifs et phobiques, nous rechercherons la peur vécue de manière régulière et fréquente à travers une dimension sous-jacente à ces fonctionnements. Une telle dimension semble dès lors écarter la possibilité de renvoyer à des émotions secondaires telles que la colère ou la haine. Aucun des quatre fonctionnements psychologiques ne semble être lié expressément à ces deux types d'émotions. Il restera à distinguer la tristesse, qui peut être liée aux niveaux de dépression. Dans les expérimentations qui suivent la procédure permettant de distinguer ce que nous appellerons les différents niveaux de peur naturelle est identique.

Mesurer la peur.

Ces différents fonctionnements psychologiques seront mesurés à l'aide de deux questionnaires. Il

s'agira pour le premier de l'échelle d'anxiété et de dépression, la HAD (Zigmond & Snaith, 1983) et pour le second du questionnaire de peurs (Marks & Mathews, 1979), avec seulement les questions relatives à l'agoraphobie et la phobie sociale. Pour ces deux questionnaires, plus les scores aux échelles augmentent et plus le niveau du fonctionnement psychologique évalué est élevé.

L'échelle d'anxiété et de dépression HAD (Hospital Anxiety and Depression scale) est un auto-questionnaire bref, standardisé et validé dans sa version française (Lépine, Godchou, Brun & Lemperiere, 1985) de 14 items (7 pour l'anxiété, 7 pour la dépression). Ce questionnaire permet d'évaluer les dimensions d'anxiété et de dépression dans les populations non-psychiatriques (Lépine, 1993). Cette échelle présente l'avantage de s'orienter sur l'évaluation d'états émotionnels pour mesurer les dimensions d'anxiété et de dépression. Les scores vont de 0 à 21. Cette échelle est présentée en annexe (cf. Échelle HAD p. 138). Les items pairs sont relatifs à l'évaluation de la dimension de dépression.

L'échelle des peurs est une échelle de phobie (Cottraux, Bouvard, & Messy, 1987). Seules les évaluations de l'agoraphobie et de la phobie sociale ont été retenues. Les évaluations d'agoraphobie et de phobie sociale ont été validées (Bouvard & Cottraux, 2005). Ces échelles différencient les sujets agoraphobes d'autres sujets anxieux. L'échelle est brève (10 items, 5 pour chaque dimension), auto-administrée et contrôlée sur des populations non-psychiatriques (Mizes & Crawford, 1986). Les scores vont de 0 à 40. Cette échelle est présentée en annexe (cf. Questionnaire des peurs adapté p. 140). Les items 2, 3, 5, 8 et 10 sont relatifs à l'évaluation de la dimension d'agoraphobie.

Extraire un niveau de peur naturelle.

Pour repérer les niveaux de peur naturelle des sujets à partir de ces deux questionnaires, plusieurs méthodes s'offraient à nous. Nous pouvions, par exemple, utiliser le niveau le plus élevé parmi les quatre fonctionnements évalués partant du principe que ce niveau le plus élevé aurait pu rendre compte d'un niveau maximum de peur naturelle ressenti pour chaque sujet. L'inconvénient majeur de cette méthode semble résider pour nous dans la difficulté qu'elle comporte à rendre compte de l'intensité et de la fréquence de la peur ressentie. Autrement, sélectionner le score obtenu à une seule de ces quatre évaluations ne permet pas de faire la distinction entre les effets liés à un niveau de peur naturelle et ceux liés au fonctionnement lui-

même. Nous n'aurions pas la garantie qu'à un niveau élevé d'anxiété puisse correspondre un niveau élevé d'agoraphobie du point de vue du vécu de la peur et de ses retentissements cognitifs ou comportementaux. Nous aurions pu également sommer les niveaux des quatre fonctionnements pour produire un score de peur. Mais dans ce cas, il nous semblait que cette méthode ne rendait aucunement compte de la différence entre un sujet présentant quatre niveaux moyens et celui présentant un niveau très élevé à seulement un des quatre niveaux évalués mais qui aurait pu obtenir le même score. D'autres possibilités étaient envisageables. S'intéressant à une dimension sous-jacente à ces quatre types de fonctionnements nous avons fait le choix de rechercher cette dimension directement au travers des réponses des sujets à l'ensemble des items relatifs à ces deux questionnaires.

Une analyse en composante principale à partir des réponses des sujets à l'ensemble des items des deux échelles nous permettra de rechercher les facteurs sous-jacents et à travers ceux-ci de rechercher, ce que nous pourrions appeler, une « composante de peur ». Parmi les 24 items composant les deux échelles, deux sont particulièrement intéressants dans la recherche d'une telle composante. Les items 3 et 9 de la HAD : « j'ai une sensation de peur comme si quelque chose d'horrible allait arriver » et « j'éprouve des sensations de peurs et j'ai l'estomac noué ». Ces deux items font expressément référence à l'émotion recherchée. De plus, un troisième item suscite un intérêt spécifique, toujours dans la HAD, l'item 13 : « J'éprouve des sensations soudaines de panique ». Sans faire directement référence à la peur, cet item fait directement appel aux sensations de panique qui, elles, sont directement liées à cette émotion (Belzung, 2007). Cette méthode permet de faire la distinction entre des items renvoyant à la peur et d'autres qui pourraient renvoyer plus spécifiquement à la tristesse. Une telle composante aura vocation à rendre compte de la présence de la peur naturelle. Les scores factoriels obtenus sur ce facteur de peur serviront à rendre compte du niveau de peur naturelle de chaque sujet. Un des risques liés à cette méthode tient dans le fait qu'une analyse en composante principale pourrait extraire simplement les quatre dimensions psychologiques évaluées, et que la composante de peur ne renvoie qu'à un des quatre fonctionnements psychologiques.

II. Première étude : Le rôle de la peur dans l'organisation de la représentation sociale du travail de jeunes adultes en recherche d'emploi

Cette étude s'intéresse aux liens entre les états émotionnels négatifs stables et la sélection des éléments d'information relative aux objets de représentations à travers leur organisation. Partant de ce que nous savons de l'organisation des représentations sociales, à savoir notamment, que les thématiques présentes dans le champ des représentations sociales sont liées et organisées entre elles et qu'elles interagissent pour donner un caractère propre à la représentation, nous nous intéresserons à l'organisation des éléments d'information constitutifs des représentations du travail et du chômage. Nous chercherons à mettre à jour l'existence de liens entre les états émotionnels négatifs, comme la peur, et la manière dont les thématiques peuvent interagir entre elles. Pour cela nous chercherons à mettre en concurrence les éléments d'information, sous la forme d'items, pour chacune des représentations afin de dégager la spécificité organisationnelle selon l'état émotionnel. Pour nous, l'intérêt de cette mise en concurrence, réside dans l'obligation pour les individus de sélectionner des items au détriment d'autres.

a. Méthodologie

D'après ce que nous venons de dire, il apparaît que notre problématique nécessite la prise en compte d'une variable indépendante et d'une variable dépendante. La variable indépendante correspond à l'intensité de la peur et comprend quatre niveaux (de peur très faible à très élevée). La variable dépendante correspond à l'importance des items des représentations sociales. Les sujets ont été sollicités pour répondre, individuellement, à deux échelles et deux questionnaires de caractérisation. Les échelles sont pour la première d'anxiété et de dépression (la HAD (Zigmond & Snaith, 1983)) et pour la deuxième des peurs (le questionnaire de peurs (Marks & Mathews, 1979)). Les questionnaires de caractérisation (Flament, 1981 ; Milland, 2001) sont relatifs pour le premier à l'objet travail et pour le second à l'objet chômage.

Variable indépendante : la peur naturelle.

Comme convenu plus haut, la peur naturelle a été mesurée à l'aide des deux échelles, le HAD de Zigmond et Snaith (1983) et le questionnaire de peurs de Marks et Mathews (1979), avec seulement les questions relatives à l'agoraphobie et la phobie sociale. Nous verrons plus loin comment les réponses à ces deux échelles ont été traitées afin de diviser la population selon les modalités de notre variable indépendante.

Variables dépendantes : représentations du travail et du chômage.

Les items de ces questionnaires sont extraits des données présentées par Milland (2001) (cf. Caractérisation des objets travail et chômage. p 141). Les items retenus ici s'appuient sur les thématiques à partir desquelles Milland (2001) a pu extraire ses 15 états. Pour l'objet travail, le thème de l'argent renvoie à des expressions du type « salaire », « entretenir une famille », « financer ses projets » ou « pas d'autre moyen pour vivre » (Milland, 2001). Ces expressions permettent de déterminer l'item : le travail apporte de l'argent. Pour l'objet chômage, cette fois, le thème de l'argent (Milland, 2001) renvoie à des expressions du type « problèmes financiers », « aide sociale » ou « limité dans ses activités ». Ces expressions permettent de retenir l'item : le chômage réduit l'argent.

Le questionnaire « travail » utilisé présentait les 15 aspects du travail suivants : le travail augmente la confiance, apporte du dynamisme, favorise l'insertion sociale, apporte de l'argent, favorise les contacts (relations), favorise l'autonomie, augmente le stress, augmente l'estime personnelle, a un lien avec les activités annexes (loisirs), augmente le moral, favorise le temps (rythme), favorise l'investissement personnel, favorise l'avenir (projets), a un lien avec la formation (les études), apporte du bien-être.

Le questionnaire « chômage » utilisé présentait les 15 aspects du chômage suivants : le chômage diminue la confiance, réduit le dynamisme, défavorise l'insertion sociale, réduit l'argent, défavorise les contacts (relations), défavorise l'autonomie, augmente le stress, diminue l'estime personnelle, a un lien avec les activités annexes (loisirs), réduit le moral, défavorise le temps (rythme), défavorise l'investissement personnel, défavorise votre avenir (projets), a un lien avec la formation (les études) et diminue le bien-être.

Pour chacun des deux questionnaires, les sujets devaient ordonner les items par ordre d'importance en désignant les 5 plus importants et les 5 moins importants. Les items les plus

importants étaient cotés 1, les moins importants -1 et les items restant 0. En mettant en « concurrence » les différentes thématiques, ce type de questionnaire permet de mettre à jour la manière dont les items vont pouvoir s'organiser entre eux. Les scores d'importance des items à ces questionnaires constituent les variables dépendantes. L'ordre de présentation des questionnaires de caractérisation a été pris en compte. La moitié des sujets recevait le questionnaire de caractérisation de l'objet travail en premier et l'autre moitié celui de l'objet chômage en premier.

Population.

Les sujets ayant participé à cette expérimentation sont de jeunes adultes, non scolarisés, en recherche d'emploi et inscrits en mission locale (établissement d'aide à l'insertion professionnelle) des départements de la Marne (Vitry-le-François) et de la Haute-Marne (Saint Dizier). La population est composée de 76 personnes (dont 52 femmes) avec un âge moyen de 20 ans et 5 mois. Le niveau scolaire médian est le niveau 5 (niveau CAP, BEP) et s'étale des niveaux 6 (sans diplôme) à 3 (niveau BAC+2).

Hypothèses.

Compte tenu des éléments évoqués plus haut, nous retenons les hypothèses suivantes :

H1 : On s'attend à observer des différences dans l'organisation de la représentation sociale du travail selon le niveau de peur naturelle. Sachant que la peur contribue à orienter l'attention, notamment en direction d'éléments perçus comme liés à l'état émotionnel, on s'attend à observer une importance accrue en direction d'éléments à connotation psychologique (items liés aux effets de l'objet de représentation sur des composantes psychologiques, ici, le moral, le bien-être ou le stress par exemple) dans le champ représentationnel avec l'augmentation du niveau de peur.

H2 : On s'attend, également, à observer des différences dans l'organisation de la représentation sociale du chômage selon le niveau de peur naturelle. On s'attend à observer une importance accrue en direction d'éléments à connotation psychologique dans le champ représentationnel avec l'augmentation du niveau de peur.

b. Résultats

Niveaux de peur naturelle.

Les réponses des sujets à l'ensemble des items des deux échelles (HAD et questionnaire des peurs) ont fait l'objet d'une analyse en composantes principales (ACP) destinée à identifier une « composante de peur ». Le tableau 1 présente les principaux résultats de cette analyse. On constate que pour le questionnaire HAD, les items AD3, AD5, AD9 et AD13, qui font directement ou indirectement référence à la peur ont des corrélations fortes sur le premier facteur. Pour le questionnaire des peurs, les items P1, P2, P3 et P5 corrélaient eux aussi, quoique plus faiblement sur ce premier facteur. Les scores moyens (n=76) pour les échelles sont de 9,34 pour l'anxiété (écart-type 3,81), de 4,89 (écart-type 3,07) pour la dépression, de 10,08 (écart-type 8,64) pour l'agoraphobie et de 11,21 (écart-type 7,39) pour la phobie sociale. Ce premier facteur est corrélé aux niveaux d'anxiété (0,79 à $p < .00$), aux niveaux de dépression (0,71 à $p < .00$) ainsi qu'aux niveaux d'agoraphobie (0,27 à $p < .02$). Nous avons donc utilisé les scores factoriels des sujets à ce facteur pour diviser la population en quatre sous-groupes de « niveau de peur » (n=19 pour chaque groupe). Le groupe GP1 (obtient -1,21 de moyenne au score de facteur de peur (0,35 d'écart type)) : peur très faible, GP2 (-0,38 (0,25)) : peur faible, GP3 (0,28 (0,17)) : peur élevée et GP4 (1,31 (0,62)) : peur très élevée.

Cote des items	Items des deux échelles :	Poids Factoriels(Varimax)	
		Facteur 1	Facteur 2
AD1	Je suis tendu ou énervé	0,49	-0,09
AD2	Je prends plaisir aux mêmes choses qu'avant	0,65	0,02
AD3	J'ai une sensation de peur comme si quelque chose d'horrible allait arriver	0,52	0,30
AD4	Je ris facilement et vois le bon côté des choses	0,35	0,31
AD5	Je me fais du souci	0,68	0,11
AD6	Je suis de bonne humeur	0,38	-0,10
AD7	Je peux rester tranquillement assis à ne rien faire et me sentir décontracté	0,27	0,27
AD8	J'ai l'impression de fonctionner au ralenti	0,60	0,04
AD9	J'éprouve des sensations de peurs et j'ai l'estomac noué	0,69	-0,05
AD10	Je ne m'intéresse plus à mon apparence	0,23	0,22
AD11	J'ai la bougeotte et n'arrive pas à tenir en place	0,09	0,13
AD12	Je me réjouis d'avance à l'idée de faire certaines choses	0,60	0,03
AD13	J'éprouve des sensations soudaines de panique	0,63	0,36
AD14	Je peux prendre plaisir à un bon livre ou à une émission de radio ou de télévision	-0,05	0,33
P1	Manger et boire avec les autres	0,33	0,09
P2	Faire seul(e) des trajets en bus ou en car	0,24	0,54
P3	Se promener seul(e) dans des rues où il y a foule	0,29	0,60
P4	Etre regardé(e) ou dévisagé(e)	0,10	0,70
P5	Aller dans des magasins remplis de monde	0,48	0,22
P6	Parler à des supérieurs hiérarchiques ou à toute personne	0,04	0,48
P7	Etre critiqué(e)	-0,20	0,63
P8	Partir seul(e) loin de chez vous	0,01	0,75
P9	Parler ou agir en public	0,14	0,42
P10	Les grands espaces vides	-0,09	0,59
Variance		16%	15%
Corrélations significatives marquées à $p < .05$			

Tableau 1 : Poids factoriels des 24 items de la HAD et du questionnaire des peurs sur les deux premiers facteurs extraits de l'analyse en composantes principales après rotation.

Représentations sociales.

Nous précisons tout d'abord qu'aucune moyenne aux items des questionnaires de caractérisation des représentations du travail et du chômage ne diffère (à $p < .05$) selon le lieu (Vitry vs Saint Dizier). La moyenne des scores factoriels de chaque sujet sur le facteur de peur ne diffère pas (à $p < .05$) non plus selon le lieu.

De plus, les comparaisons de moyennes montrent qu'il n'y a pas de différence significative selon l'ordre de passation pour les réponses aux items de l'objet travail. En revanche, les comparaisons de moyennes mettent en avant que trois moyennes aux items de l'objet chômage se différencient significativement selon l'ordre de passation (les principaux résultats pour les comparaisons de moyennes de ces trois items sont présentés dans le tableau 2). Les moyennes aux items de l'insertion sociale et de l'investissement personnel sont plus basses lorsque ceux-ci ont été présentés en second et celle obtenue à l'item du bien-être est plus élevée dans ce même temps. Le niveau scolaire est lié aux réponses de trois items de la représentation du travail. Il s'agit des items Confiance ($F(4,71)=3.24$, $p<.02$), Insertion sociale ($F(4,71)=4.89$, $p<.00$) et Estime personnelle ($F(4,71)=3.24$, $p<.02$). Le niveau scolaire n'est lié à aucune réponse aux items de la représentation du chômage (à $p<.05$). La moyenne des scores factoriels sur le facteur de peur ne se différencie pas (à $p<.05$) selon le niveau scolaire. Nous verrons par la suite que les items liés à l'ordre de passation ou au niveau scolaire sont différents de ceux liés à l'état émotionnel.

Items du chômage	Moyenne (Écart-type)		dl (73)	
	Chômage Premier (N=38)	Travail Premier (N=37)	Valeur t	P
Insertion sociale	0,55 (0,72)	0,05 (0,85)	2,74	0,01
Investissement personnel	0,13 (0,70)	-0,27 (0,65)	2,56	0,01
Bien-être	-0,26 (0,79)	0,14 (0,79)	-2,18	0,03
Différences significatives marquées à $p < .05$				

Tableau 2 : Résultats des comparaisons de moyennes aux 3 items des représentations du chômage se différenciant selon l'ordre de passation.

La recherche d'un effet Guttman en ACP dans les représentations sociales (Flament & Milland, 2003) nous semble adaptée à notre problématique. Le type de méthode de traitement de données qui y est associé permet de mettre à jour, quand elle existe, une composante diagonale témoignant d'une structure unidimensionnelle. Ce type de structure nous permet de visualiser dans les données issues des questionnaires de caractérisation les éléments d'information en interaction selon notre variable indépendante. La mise à jour d'une telle structure requiert que la somme du pourcentage de variance expliquée aux deux premiers facteurs de cette ACP approche ou dépasse 90% (Flament, Guimelli & Abric, 2006). La somme de ce pourcentage pour l'ACP des scores moyens selon les groupes de facteur de peur aux items de l'objet travail rassemble

plus de 88% et celle pour l'objet chômage plus de 90%. Nous approchons bien, dans les deux cas les 90% requis. Les tableaux 3 et 4 fournissent les moyennes aux items pour chacun des deux objets de représentation, respectivement pour l'objet travail et pour l'objet chômage, selon les quatre groupes de facteur de peur (GP1 à GP4). Ils fournissent également les vecteurs des moyennes, les nouveaux scores factoriels (G1 et G2) et les nouvelles saturations (G1 et G2). Dans ces tableaux, les items sont classés selon leur score aux nouveaux scores factoriels G2 et les groupes de facteur de peur selon les nouvelles saturations G2. Ces scores et saturations G2 permettent de rendre compte de la composante diagonale. Les scores les plus importants, en valeur absolue, sur G2 témoignent des items qui évoluent le plus à travers les différents profils. Et les saturations G2 témoignent de l'enchaînement des profils selon cette évolution. Les scores factoriels sur G1 rendent compte de la composante de taille (Flament & Milland, 2003), les items les plus importants pour l'ensemble des profils. Précisons que, le classement des groupes selon les nouvelles saturations G2 ne respecte pas exactement l'ordre de progression des profils des scores de facteur de peur pour la représentation du travail. Les profils GP3 et GP4 se retrouvent inversés, le profil GP3 est en quatrième position et le profil GP4 en troisième. Malgré cela, notons que les valeurs des nouvelles saturations G2 opposent les groupes GP1 et GP2 aux groupes GP3 et GP4. Ces deux premiers groupes obtiennent des valeurs négatives, alors que ces deux derniers groupes obtiennent des valeurs positives. Cette opposition se retrouve avec les valeurs des saturations G2 pour la représentation du chômage. Le classement des profils selon les nouvelles saturations G2 respecte strictement l'ordre de progression des profils de score au facteur de peur, de GP1 à GP4 pour cette représentation.

Items/Profils	GP1	GP2	GP4	GP3	vecteur	G1	G2
Moral	-0,26	-0,05	0,32	0,42	0,11	0,35	1,77
Bien-être	-0,47	-0,32	0	0,11	-0,17	-0,4	1,4
Inser. Soc.	0,11	-0,16	0,26	0,42	0,16	0,46	1,2
Estime	-0,32	0	-0,53	0,26	-0,14	-0,4	0,74
Argent	0,58	0,63	0,58	0,74	0,63	1,69	0,53
Activités	-0,74	-0,84	-0,58	-0,58	-0,68	-1,81	0,29
Formation	-0,32	-0,16	-0,21	-0,16	-0,21	-0,56	0,13
Stress	-0,63	-0,63	-0,21	-0,63	-0,53	-1,38	0,04
Confiance	0,42	0,21	0,21	0,26	0,28	0,72	-0,19
Avenir	0,74	0,68	0,53	0,53	0,62	1,62	-0,36
Invest. Perso.	0	0,05	-0,58	-0,16	-0,17	-0,53	-0,94
Autonomie	0,16	0,63	0,21	-0,05	0,24	0,59	-0,97
Temps	-0,11	-0,42	-0,32	-0,58	-0,36	-0,98	-1,06
Dynamisme	0,32	0	0,32	-0,37	0,07	0,15	-1,24
Contacts	0,42	0,42	0	-0,05	0,2	0,46	-1,36
Saturations G1	0,89	0,91	0,86	0,84			
Saturations G2	-0,41	-0,27	0,12	0,48			

Tableau 3 : Moyennes aux items de la représentation du travail et les nouvelles saturations pour les groupes de niveau de peur.

Items/Profils	GP1	GP2	GP3	GP4	vecteur	G1	G2
Moral	0,05	0,05	0,42	0,44	0,24	0,88	-1,77
Autonomie	-0,16	-0,26	0,11	0,11	-0,05	-0,2	-1,48
Dynamisme	-0,16	0	-0,11	0,28	0	-0,03	-0,76
Confiance	-0,21	0,11	0,21	-0,11	0	0,01	-0,64
Estime	0	0,16	0,21	0,11	0,12	0,44	-0,45
Temps	-0,16	-0,53	-0,21	-0,28	-0,29	-1,09	-0,39
Stress	-0,11	-0,21	-0,16	-0,06	-0,13	-0,51	-0,21
Bien-être	-0,16	0,05	-0,26	0,11	-0,06	-0,29	0,1
Inser. Soc.	0,37	0,26	0,37	0,22	0,31	1,13	0,12
Invest. Perso.	-0,16	0,11	-0,21	0	-0,07	-0,28	0,31
Formation	-0,21	-0,37	-0,26	-0,56	-0,35	-1,29	0,52
Activités	-0,37	-0,42	-0,42	-0,67	-0,47	-1,73	0,62
Argent	0,58	0,37	0,32	0,39	0,41	1,5	0,67
Avenir	0,63	0,58	0,32	0,39	0,48	1,75	1,25
Contacts	0,16	0,16	-0,26	-0,33	-0,07	-0,27	2,11
Saturations G1	0,87	0,89	0,88	0,88			
Saturations G2	0,39	0,31	-0,33	-0,34			

Tableau 4 : Moyennes aux items de la représentation du chômage et les nouvelles saturations pour les groupes de niveau de peur.

Pour les deux représentations se sont les deux mêmes thématiques qui occupent les places extrêmes des composantes diagonales, à savoir celle du moral d'une part et celle des contacts d'autre part. Rappelons que pour la représentation du travail, ces items sont liés positivement à l'objet et négativement à l'objet dans le cas de la représentation du chômage. Les illustrations 1 et 2 présentent les trajectoires des deux principaux items de cette composante diagonale, du moral et des contacts pour les représentations du travail et du chômage selon l'enchaînement des profils de score de peur. Soulignons que l'item du moral renvoie, selon nous, à des préoccupations individuelles, psychologiques et que celui des contacts renvoie à des préoccupations sociales, relationnelles, ce qui nous paraît confirmer en partie nos hypothèses H1 et H2. Précisons de plus, que ces deux items ne sont nullement concernés par les effets d'ordre ou du niveau scolaire.

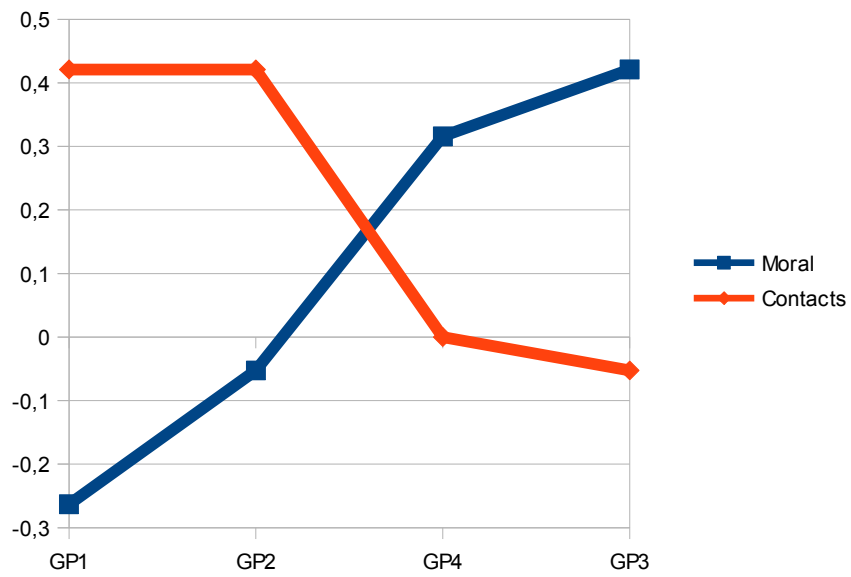


Illustration 1 : Trajectoire diagonale pour la représentation du travail des items moral et contacts à travers l'enchaînement des quatre profils de score de facteur de peur

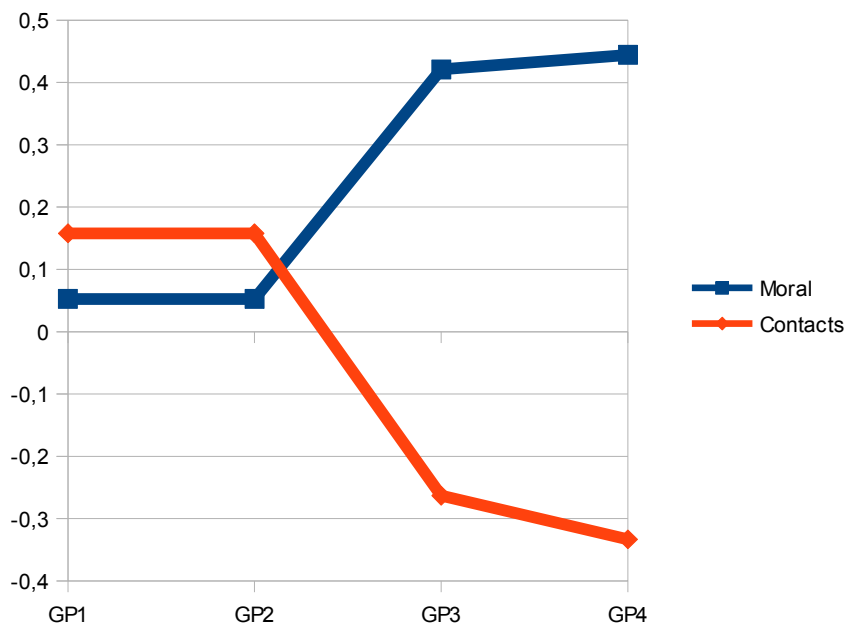


Illustration 2 : Trajectoire diagonale pour la représentation du chômage des items moral et contacts à travers l'enchaînement des quatre profils de score de facteur de peur

L'item du bien-être pour la représentation du travail et les items de l'autonomie et de l'avenir pour la représentation du chômage occupent secondairement des places importantes dans ces composantes diagonales. Même si l'enchaînement des profils selon les saturations G2 pour la représentation du travail ne respecte pas exactement l'ordre des groupes de score de facteur de peur, les variations des moyennes aux items moral, bien-être et contacts opposent au moins les deux groupes de niveaux de peur faible aux deux autres groupes. Les moyennes des items du moral et du bien-être augmentent avec l'augmentation des niveaux de peur et celle de l'item des contacts diminue dans le même temps. L'item du bien-être renvoie également, selon nous, à des préoccupations individuelles et psychologiques. Pour la représentation du chômage, les moyennes aux items de moral et de l'autonomie augmentent avec l'augmentation des niveaux de peur alors que celles des items des contacts et de l'avenir diminuent dans le même temps. Notons toutefois, que l'item de l'autonomie ne semble pas renvoyer directement à des préoccupations psychologiques, au même titre que celui de l'avenir ne semble pas renvoyer directement à des préoccupations sociales.

Par ailleurs, pour l'ensemble des groupes de facteur de peur les items de l'argent et de l'avenir obtiennent les poids les plus importants dans le champ de la représentation du travail. Les items des contacts et de la confiance arrivent au troisième rang pour le premier groupe (GP1), au quatrième rang pour le deuxième groupe (GP2), après l'item de l'autonomie, et chute au septième rang pour les deux autres groupes. En revanche, nous trouvons l'item du moral au troisième rang pour les deux groupes de peur élevée et très élevée (GP3 et GP4). Pour cette représentation, nous voyons que l'item des contacts figure parmi les plus importants avec de faibles niveaux de peur et celui du moral lorsqu'il s'agit de hauts niveaux de peur.

Concernant le champ de la représentation du chômage, les items de l'avenir, de l'argent et de l'insertion sociale figurent respectivement au premier, deuxième et troisième rang pour les deux premiers groupes de facteur de peur (GP1 et GP2). Les items de l'avenir et de l'argent sont classés conjointement au troisième rang pour le troisième groupe de facteur de peur (GP3) et deuxième rang pour le dernier groupe (GP4). C'est l'item du moral qui occupe dans ce temps le premier rang pour ces deux groupes (peur élevée et très élevée). Pour cette représentation, nous retrouvons parmi les items les plus importants ceux des contacts pour les niveaux de peur faible et du moral pour les niveaux de peur élevée.

En résumé, il apparaît que les hypothèses H1 et H2 sont partiellement vérifiées. Les sujets éprouvant des niveaux de peur faible ont tendance à accorder beaucoup d'importance au lien entre le travail et sa capacité à favoriser les contacts au détriment de celui à apporter du moral, alors que les sujets éprouvant des niveaux de peur élevée ont tendance à accorder une importance soutenue au lien entre le travail et sa capacité à apporter du moral au détriment de celui à favoriser les contacts. Cette importance accrue pour l'item des contacts au détriment de celui du moral chez les sujets éprouvant des niveaux de peur faible et inversement chez ceux éprouvant des niveaux de peur élevé se retrouve également dans le cas de la représentation du chômage.

c. Discussion

Peur et facteur de peur.

Le facteur extrait des items des échelles d'évaluation des fonctionnements anxieux, dépressifs et phobiques nous semble bien rendre compte de la présence d'un état émotionnel négatif et pourrait, comme nous le pensons, renvoyer plus spécifiquement à la peur. L'item apportant la plus grande contribution à ce facteur est d'ailleurs un des items où la sensation de peur (AD9) est expressément citée. Les deux autres items faisant directement référence à la problématique de la peur (AD3 et AD13) font partie de ceux qui apportent les plus grandes contributions au facteur. Les items du questionnaire des peurs apportent des contributions, plus faibles, à ce facteur. Ce facteur de peur ne semble pas se confondre avec une dimension de tristesse. Les items de la bonne humeur (AD6), de la positivité (AD4) et de l'intérêt pour l'apparence (AD10), qui ont des contributions modérées à ce facteur, sembleraient tout à fait appropriés pour rendre compte de la tristesse. Comme les corrélations avec les dimensions anxieuses et dépressives sont pareillement élevées, ce facteur ne nous semble pas se confondre avec, simplement, une dimension anxieuse ou une dimension dépressive. Par ailleurs, si nous voulions voir dans ce facteur le reflet de l'échelle elle-même, le questionnaire des peurs devrait, selon nous, y être moins lié.

Peur et organisation des représentations du travail et du chômage.

Nous observons bien des différences selon les profils de niveau de peur dans l'organisation des éléments d'information composant les champs représentationnels des objets travail (H1) et chômage (H2). Les thèmes du moral et des contacts semblent interagir en fonction du niveau de

peur et cela pour les deux objets de représentation. La capacité du travail à agir positivement sur le moral prend d'autant plus d'importance que le niveau de peur augmente, alors que dans le même temps, la capacité du travail à favoriser les contacts et les relations perd de son importance. Un phénomène similaire apparaît au sein du champ représentationnel de l'objet chômage. La capacité du chômage à agir négativement, cette fois, sur le moral prend, elle aussi plus d'importance au détriment de celle du chômage à défavoriser les contacts à mesure que le niveau de peur augmente. Plusieurs processus liés à l'impact des émotions sur les cognitions peuvent nous servir à comprendre cette interaction.

Traitement de l'information, coping et organisation des représentations.

Nous savons que les émotions orientent l'attention plus spécifiquement vers certains éléments de l'environnement et peuvent en modifier la perception de certains éléments de l'environnement. L'état émotionnel pourrait ainsi orienter l'attention en direction de certains éléments d'information spécifiques liés aux représentations. Il contribuerait à un phénomène de focalisation spécifique. En effet, les liens entre les représentations sociales du travail et du chômage et la peur semblent correspondre à certains effets de l'état affectif sur les processus de traitement de l'information. La peur peut induire un traitement superficiel de l'information sociale. Elle contribue également à un accroissement attentionnel en direction des informations à caractère psychologique – émotionnel. Elle augmenterait le besoin d'attribution de causes. L'impact de l'émotion sur le poids accordé à certains items dans l'organisation des représentations sociales semble opérer sur des cognitions renvoyant à des préoccupations psychologiques et individuelles (le moral) et sociales (les contacts). Lorsque les sujets doivent sélectionner des informations relatives à une représentation sociale, l'état émotionnel va contribuer à orienter cette sélection. Il l'orienterait dans le sens de préoccupations « sociales » lorsque l'état émotionnel est faiblement négatif et dans le sens de préoccupations « psychologiques » lorsque cet état est fortement négatif.

Ce type de focalisation, selon l'état affectif, dans l'organisation des représentations peut s'apparenter à certains effets liés aux stratégies de coping. Les stratégies d'adaptation aux situations stressantes peuvent se centrer principalement sur le problème ou sur les émotions. Les variations dans l'organisation des représentations sociales peuvent correspondre à une centration en direction des émotions dans le cas des niveaux élevés de peur et à une centration en direction du problème dans celui des niveaux faibles de peur. L'accroissement de l'importance des thèmes

liés au moral avec l'augmentation des niveaux de peur pourrait s'apparenter à une centration sur les émotions via les conséquences psychologiques positives du travail et négatives du chômage. Alors que l'accroissement de l'importance des thèmes liés aux contacts pourrait quant à lui s'apparenter à une centration sur le problème via des aspects liés aux causes des situations stressantes.

Dans un contexte d'insertion professionnelle, une centration sur les émotions conduirait à privilégier, dans l'organisation du champ des représentations sociales du travail ou du chômage, des éléments liés aux conséquences psychologiques : l'augmentation du moral ou du bien-être (deuxième item de la composante diagonale de l'organisation de la représentation du travail) étant lié au travail ; la baisse de moral et de l'autonomie étant liée au chômage. Cette centration pourrait être tellement importante que la baisse de moral associée avec le chômage devienne une préoccupation principale, l'item le plus important dans le champ de cette représentation. De ce point de vue, nous pouvons mieux comprendre la place de l'item de l'autonomie dans la composante diagonale. Les sujets soumis à une peur élevée pourraient accorder plus d'importance à la capacité du chômage à réduire la capacité à se débrouiller seule. Se débrouiller seul permet d'éviter d'affronter certaines situations et de ressentir des émotions désagréables. Ce fonctionnement semble bien correspondre à l'influence d'émotions négatives.

Dans ce même contexte, une centration sur les problèmes conduirait à privilégier dans l'organisation du champ de ces représentations, des éléments liés à la recherche de solutions. La réduction des contacts et des projets d'avenir (deuxième item de la composante diagonale dans l'organisation de la représentation du chômage) dans le chômage peut, d'une part contribuer à expliquer le problème et, d'autre part fournir des pistes de solutions. Les sujets soumis à une peur faible pourraient considérer que le chômage leur pose problème par la réduction des contacts et la diminution des projets qu'il occasionne. La solution aux difficultés qu'ils éprouvent pourrait alors, selon eux, se trouver dans ces éléments. Ainsi, l'augmentation des contacts liée au travail pourrait constituer une solution.

Pour conclure.

Malgré la petite taille de l'échantillon, ces résultats nous paraissent d'autant plus pertinents que ni le niveau scolaire ni le lieu de passation n'ont pu expliquer, ici, les différences observées selon l'état affectif. De même que les items qui sont apparus liés à l'ordre de passation pour la

représentation du chômage ne concernent pas les principaux items de la composante diagonale. Loin de répondre précisément à la question de la manière dont un état émotionnel négatif peut agir sur les représentations sociales, ces résultats y contribuent. Ils posent maintenant plusieurs interrogations. Est-ce que l'impact de cet état émotionnel est simplement lié à l'expression des représentations où est-il le fruit de modification dans leur élaboration ? Jusqu'à quel point ces variations pourraient atteindre cette élaboration ? Il apparaît légitime d'imaginer qu'un tel impact sur la sélection des éléments d'information constitutifs des représentations puisse agir sur leur expression mais aussi sur la sélection des informations relatives aux objets de représentation lors des processus d'élaboration.

III. Deuxième étude : Impact des états émotionnels stables ou induits sur la représentation sociale du chômage de jeunes adultes en recherche d'emploi

Maintenant que nous avons observé des différences dans l'organisation des représentations sociales en fonction d'un état émotionnel négatif, il va s'agir de déterminer si ces différences concernent simplement l'expression de la représentation ou plus profondément son élaboration. Dans le premier cas, on peut supposer que des sujets éprouvant naturellement un état émotionnel négatif ne se différencieront pas de sujets chez qui l'on aura induit expérimentalement ce même état émotionnel. Si au contraire, l'émotion a un impact sur l'élaboration des représentations sociales, alors des sujets éprouvant naturellement un état émotionnel négatif devraient se différencier de sujets chez qui l'on a induit ce même état émotionnel.

a. Méthodologie

Sur la base de ce qui précède, il apparaît que notre problématique nécessite la prise en compte de deux variables indépendantes. La première correspond à l'origine de la peur ressentie et comprend deux modalités (peur « naturelle » vs peur « induite »). La seconde correspond à l'intensité de l'émotion et comprend elle aussi deux modalités (peur faible vs peur élevée). Les sujets ont été sollicités pour répondre individuellement.

Peur naturelle.

Comme précédemment, la peur naturelle a été mesurée à l'aide des deux échelles. Il s'agit de l'échelle d'anxiété et de dépression (le HAD de Zigmond et Snaith (1983)) et du questionnaire de peurs de Marks et Mathews (1979), avec seulement les questions relatives à l'agoraphobie et la phobie sociale. Nous verrons plus loin comment les réponses à ces questionnaires ont été traitées afin de diviser la population selon les deux modalités de notre seconde variable indépendante (peur faible vs peur élevée).

Peur induite.

L'induction émotionnelle consiste à susciter une émotion à l'aide d'une procédure ou d'un matériel spécifique. L'induction peut reposer sur l'exposition des individus à un matériel connoté émotionnellement. Ce matériel peut être une courte séquence vidéo (Blanc, 2006, Niedenthal et al., 1997). En l'absence d'état émotionnel spécifique, l'individu serait amené à considérer l'ensemble des informations à disposition. L'état émotionnel rendrait certaines informations plus saillantes qui seraient considérées avec plus d'attention. Cet état servirait d'indice de rappel en mémoire des informations, créant un accès privilégié et une récupération congruente à cet état. S'agissant d'états émotionnels négatifs, l'expression de la représentation sociale pourrait servir à réguler l'humeur.

Les sujets placés en condition d'induction émotionnelle devaient visionner une courte séquence vidéo. Dans un cas, il s'agissait d'un extrait d'une interview d'un habitant de l'île d'Yeu (peur induite faible). Dans l'autre cas, les sujets devaient visionner un extrait du film « Paranormal Activity » (peur induite élevée). Les sujets devaient, après le visionnage de la séquence, évaluer la fréquence et l'intensité de peur ressentie à l'aide d'une échelle en 6 points de 0 (aucune peur) à 5 (peur importante et/ou fréquente).

Variables dépendantes.

Qu'ils aient été placés en condition de mesure de peur naturelle ou d'induction émotionnelle, tous les sujets devaient finalement répondre à un questionnaire concernant leur représentation du

chômage (Milland, 2001). Ce questionnaire (cf. : Questionnaire standard de la représentation du chômage. p.143) comprend quinze items: la confiance, le dynamisme, l'insertion sociale, l'argent, les contacts (relations), l'autonomie, le stress, l'estime personnelle, les activités annexes (loisirs), le moral, le temps (rythme), l'investissement personnel, l'avenir (projets), la formation (études) et le bien-être. Les sujets devaient indiquer sur une échelle en 8 points le lien qu'ils entrevoyaient entre le chômage et chaque item : depuis la réponse « réduit beaucoup » (codée -4) jusqu'à la réponse « augmente beaucoup » (codée +4). Les moyennes aux items de ce questionnaire constituent nos variables dépendantes.

Variable contrôlée.

L'ordre de passation des questionnaires et des échelles a été pris en compte. Soit les sujets devaient répondre aux deux échelles en premier soit au questionnaire de la représentation sociale en premier. Pour la condition d'induction, les sujets devaient soit répondre aux échelles, puis regarder la séquence vidéo pour répondre au questionnaire sur la représentation et évaluer la fréquence et l'intensité de l'émotion ressentie, soit regarder la séquence vidéo, répondre au questionnaire sur la représentation, évaluer la fréquence et l'intensité de l'émotion ressentie et terminer par répondre aux deux échelles.

Population.

Les sujets ayant participé à cette expérimentation sont de jeunes adultes, non scolarisés, en recherche d'emploi et inscrits en mission locale (établissement d'aide à l'insertion professionnelle) des départements de la Marne et de la Haute-Marne. La population est composée de 173 personnes (dont 76 femmes) avec un âge moyen de 20 ans et 9 mois.

Hypothèses.

Compte tenu des éléments évoqués plus haut, deux hypothèses ont été émises :

H1 : On s'attend à observer des différences au sein de la représentation sociale du chômage selon le niveau de peur naturelle ressentie. On s'attend notamment à observer une représentation du chômage plus négative chez les sujets témoignant d'un niveau de peur naturelle élevée.

H2 : On s'attend à ce que le niveau de peur induite n'ait qu'un très faible impact sur la représentation sociale du chômage. On ne devrait donc pas observer de différences entre les réponses produites par les sujets placés en condition d'induction de peur faible et celles produites par les sujets placés en condition d'induction de peur élevée.

La combinaison de nos deux hypothèses aboutit finalement à une hypothèse d'interaction entre la source de la peur ressentie (naturelle vs induite) et son intensité.

b. Résultats

115 sujets ont suivi la procédure d'induction, 59 pour l'induction neutre et 56 pour l'induction de peur, (peur induite, PI) et 58 sujets ont répondu aux mêmes questionnaires (HAD, questionnaire de peurs et représentation du chômage) sans procédure d'induction (peur naturelle, PN).

Peur Naturelle Faible vs Peur Naturelle Élevée.

La peur naturelle a été mesurée auprès de l'ensemble des sujets. Les réponses aux deux questionnaires ont fait l'objet d'une analyse en composantes principales destinée à identifier une « composante de peur ». Le tableau 5 présente les principaux résultats de cette analyse. On constate que pour le questionnaire HAD, les items AD3, AD9 et AD13, qui font directement ou indirectement référence à la peur ont des corrélations fortes sur le premier facteur. Pour le questionnaire des peurs, les items P1, P4 et P9 corrélaient eux aussi, quoique plus faiblement sur ce premier facteur. Nous avons donc utilisé les scores factoriels des sujets à ce premier facteur pour diviser la population en deux sous-groupes. Le tableau 6 présente les moyennes et écart-types des scores aux quatre sous-échelles selon les sous-groupes. Pour ces quatre sous-échelles, il n'y a que pour les scores d'agoraphobie que les sous-groupes ne se différencient pas. Pour le groupe de peur naturelle (PN), le premier sous-groupe (N=31), qui rassemble les sujets ayant un score négatif au facteur, obtient une moyenne de -0,76 (pour un écart-type de 0,50) et le second sous-groupe (N=27), qui rassemble les autres sujets, obtient une moyenne de 0,88 (pour un écart-type de 0,82). Le premier sous-groupe correspond au niveau de peur naturelle élevée et le second

au niveau de peur naturelle faible.

Cote des items	Items des deux échelles :	Poids Factoriels(Varimax)	
		Facteur 1	Facteur 2
AD1	Je suis tendu ou énervé	0,53	0,05
AD2	Je prends plaisir aux mêmes choses qu'avant	0,46	0,11
AD3	J'ai une sensation de peur comme si quelque chose d'horrible allait arriver	0,7	-0,02
AD4	Je ris facilement et vois le bon côté des choses	0,45	0,08
AD5	Je me fais du souci	0,7	0,07
AD6	Je suis de bonne humeur	0,56	0,11
AD7	Je peux rester tranquillement assis à ne rien faire et me sentir décontracté	0,33	-0,2
AD8	J'ai l'impression de fonctionner au ralenti	0,56	0,15
AD9	J'éprouve des sensations de peurs et j'ai l'estomac noué	0,57	0,31
AD10	Je ne m'intéresse plus à mon apparence	0,48	0,2
AD11	J'ai la bougeotte et n'arrive pas à tenir en place	0,32	-0,26
AD12	Je me réjouis d'avance à l'idée de faire certaines choses	0,42	-0,11
AD13	J'éprouve des sensations soudaines de panique	0,72	0,19
AD14	Je peux prendre plaisir à un bon livre ou à une émission de radio ou de télévision	0,01	-0,07
P1	Manger et boire avec les autres	0,23	0,49
P2	Faire seul(e) des trajets en bus ou en car	-0,05	0,5
P3	Se promener seul(e) dans des rues où il y a foule	0,1	0,66
P4	Être regardé(e) ou dévisagé(e)	0,33	0,54
P5	Aller dans des magasins remplis de monde	0,1	0,58
P6	Parler à des supérieurs hiérarchiques ou à toute personne	0,11	0,62
P7	Être critiqué(e)	0,11	0,5
P8	Partir seul(e) loin de chez vous	-0,01	0,58
P9	Parler ou agir en public	0,15	0,57
P10	Les grands espaces vides	0,08	0,48
Variance		17%	14%
Corrélations significatives marquées à $p < .05$			

Tableau 5 : Poids factoriels des 24 items des deux échelles sur les deux premiers facteurs après rotation de l'analyse en composantes principales

	Peur Naturelle		dl (171)	
	Faible	Élevée	Valeur t	p
Anxiété	6,56 (2,56)	12,18 (2,97)	-13,35	0,00
Dépression	4,10 (2,65)	7,14 (3,06)	-6,99	0,00
Agoraphobie	7,94 (7,22)	8,69 (7,72)	-0,65	0,51
Phobie sociale	8,73 (7,09)	13,04 (8,45)	-3,65	0,00
Différences significatives marquées à p < .05				

Tableau 6 : Moyennes, écart-types et comparaison (t) des scores aux quatre échelles selon le niveau de peur naturelle (faible vs élevée) pour l'ensemble de la population

Peur Induite Faible vs Peur Induite Élevée.

115 sujets ont été placés en condition d'induction, 59 pour l'induction de peur faible et 56 pour l'induction de peur élevée. Après visionnage de la séquence, on constate des différences significatives entre les deux sous-groupes pour ce qui concerne l'évaluation de la fréquence et de l'intensité de la peur ressentie (cf. tableau 7).

	Peur induite		dl (112)	
	Faible	Elevée	Valeur t	p
Fréquence de peur	0,97 (1,32)	2,07 (1,71)	-3,88	0,00
Intensité de peur	1,05 (1,50)	2,22 (1,93)	-3,2	0,00
Différences significatives marquées à p < .05				

Tableau 7 : Moyennes, écart-types et comparaison (t) des fréquences et intensités de peur déclarée selon le contenu de la vidéo (Peur induite Faible vs Elevée).

Représentation sociale du chômage.

Les réponses de tous les sujets au questionnaire de représentation ont fait l'objet d'une analyse en composantes principales dont les résultats sont présentés dans le tableau 8. Ce traitement met en évidence l'existence de trois facteurs qui, réunis, rendent compte d'un peu plus de 65% de la variance totale. Les items qui corrént le plus au premier facteur (dynamisme, insertion, autonomie, avenir, contacts et confiance) renvoient, selon nous, au thème de l'insertion sociale. Les items corrélés au second facteur évoquent les conséquences psychologiques du chômage (stress, moral, bien être et estime) reliées à des aspects matériels (argent). Enfin, le troisième facteur regroupe des items reliés, selon nous, à la question de l'insertion professionnelle (temps, investissement personnel, activité et formation). En résumé, il semble que la représentation du

chômage s'organise selon trois dimensions : la question de l'insertion sociale, celle des conséquences psychologiques et celle de l'insertion professionnelle.

Items de la représentation	Facteur 1	Facteur 2	Facteur 3
Confiance	0,57	0,31	0,1
Dynamisme	0,79	0,09	0,06
Insertion sociale	0,79	0,14	0,15
Argent	0,55	0,44	0,05
Les contacts (relatons)	0,58	0,2	0,38
Autonomie	0,63	0,08	0,1
Stress	0,04	-0,74	0,21
Estime personnelle	0,35	0,45	0,33
Activités annexes	-0,03	0,31	0,6
Moral	0,24	0,71	0,36
Le temps (rythme)	0,09	0,13	0,8
Investissement personnel	0,43	0,01	0,64
Avenir (projets)	0,58	0,34	0,34
Formation (études)	0,47	0,12	0,38
Bien-être	0,28	0,72	0,33
Variance	24%	16%	15%

Tableau 8 : Principaux résultats de l'ACP (après rotation) sur les réponses au questionnaire de représentation du chômage pour l'ensemble des sujets.

Les scores factoriels pour ces trois dimensions ont chacun fait l'objet d'une analyse de variance selon le plan Source 2 x Intensité 2. Pour ce qui concerne les dimensions Sociale et Professionnelle, les analyses de variance ne mettent en évidence aucun effet simple de la source de peur ressentie, ni de son intensité. Elles ne montrent aucune interaction entre la source de peur ressentie et son intensité.

Pour la dimension Psychologique du chômage, l'analyse de variance ne met en évidence aucun effet simple. Mais elle révèle une interaction entre la source de peur et son intensité ($F(1-169)=6,07, p<.01$). On constate que les sujets éprouvant une peur naturelle élevée ont, sur cette dimension, un score moyen nettement plus négatif que ceux éprouvant une peur naturelle faible ($-0,22$ vs $0,42, F(1-169)=5,98, p<.02$). En revanche, il n'y a pas de différence entre les scores

des sujets placés en condition de peur induite faible et ceux placés en condition de peur induite élevée. Par ailleurs, les sujets éprouvant une peur naturelle faible ont, sur cette dimension, un score moyen plus positif que ceux du groupe d'induction de peur faible (0,42 vs -0,13, $F(1, 169)=6,40, p<,01$).

Dans le même temps, pour ce qui concerne le groupe d'induction faible, les sujets éprouvant une peur naturelle élevée (N=25) se différencient, sur cette dimension, de ceux éprouvant une peur naturelle faible (N=33) ($F(1-167)=10,78, p<,00$). Les sujets éprouvant une peur naturelle élevée ont un score moyen plus négatif que ceux éprouvant une peur naturelle faible (-0,61 vs 0,21). Nous pouvons faire ce même constat pour ce qui concerne le groupe d'induction de peur élevée, les sujets éprouvant une peur naturelle élevée (N=22) ont un score moyen significativement plus négatif, sur cette dimension ($F(1-167)=4,70, p<,03$) que ceux éprouvant une peur naturelle faible (N=34) (-0,33 vs 0,24).

Pour compléter ces résultats, précisons que nous ne retrouvons aucun effet selon l'ordre de passation des questionnaires (représentation du chômage) et des échelles (HAD et questionnaire des peurs) et cela quelles que soient les conditions de passation (induction de peur faible, de peur élevée ou peur naturelle). Il n'y a pas d'effet significatif ($p<,05$) d'ordre ni pour les scores moyens de la composante de peur, ni pour les scores moyens aux trois dimensions de la représentation.

En résumé, il apparaît que nos hypothèses H1 et H2 et l'interaction qui en résulte ne se trouvent correctement vérifiées que pour la dimension psychologique du chômage. Par rapport aux sujets éprouvant une peur naturelle faible, ceux éprouvant une peur naturelle élevée ont davantage tendance à penser que le chômage a une action négative sur les items composant cette dimension. En revanche, on ne retrouve pas cette différence entre les réponses des sujets placés en condition de peur induite faible et ceux placés en condition de peur induite élevée.

c. Discussion

Peur naturelle et facteur de peur.

Comme précédemment, le facteur extrait des items des échelles d'évaluation des fonctionnements anxieux, dépressifs et phobiques semble effectivement rendre compte de la présence d'un état émotionnel négatif et, comme nous le pensons, pourrait renvoyer plus spécifiquement à la peur. Nous retrouvons parmi les items y apportant de fortes contributions, ceux faisant référence à la peur (AD3, AD9 et AD13) et la question de se faire du souci (AD5). Des items susceptibles de renvoyer à une émotion telle que la tristesse (comme AD2, AD4 ou AD12) sont certes liés à ce facteur, mais le sont dans une bien moindre mesure. Plusieurs items du questionnaire des peurs sont, la encore, liés à ce facteur.

Peur naturelle, peur induite et représentation du chômage.

La représentation du chômage apparaît s'organiser autour de trois dimensions : la question de l'insertion sociale, celle des conséquences psychologiques reliées à des aspects financiers et celle de l'insertion professionnelle. Ces dimensions peuvent correspondre à ce que nous pouvions savoir de cette représentation et de son organisation au travers de différents travaux abordés plus haut.

Les résultats présentés ici vont, selon nous, dans le sens des hypothèses que nous avons formulées. Sur les trois dimensions repérées au sein de la représentation du chômage, la peur naturelle induit des effets importants sur l'une d'elles, la dimension psychologique. Ces effets vont dans le sens d'une congruence affective. La dimension devient plus négative avec l'augmentation du niveau de peur naturelle. Ce résultat nous semble pertinent dans la mesure où cette dimension apparaît appropriée pour subir de tels effets. Cette dimension rassemble des thématiques se rapportant à des informations centrées sur l'individu et les questions du retentissement psychologique du chômage (moral, bien-être, stress...); elle renverrait aux conséquences psychologiques et matérielles qui y sont liées. Il y a congruence entre l'état émotionnel négatif stable et la dimension psychologique de la représentation.

Cette congruence n'est pas le fait de la présence de l'émotion lors de l'expression de la représentation. Les sujets ne répondent pas différemment, sur cette dimension, lorsqu'ils sont

soumis à une peur induite faible ou une peur induite élevée. L'état émotionnel lors de l'expression de la représentation ne permet pas d'expliquer les réponses des sujets sur cette dimension. Nous pouvons admettre que cette congruence affective est liée au processus d'élaboration de la représentation. L'état émotionnel négatif stable cause des effets importants lors des processus d'élaboration de la représentation.

L'état émotionnel négatif induirait des modifications dans les comportements, les communications ou les processus cognitifs de traitement de l'information. Cet état induirait une focalisation spécifique en direction des éléments d'information liés aux représentations. Nous pouvons supposer que ces variations induites par le niveau émotionnel négatif conduisent à modifier les processus d'élaboration de la représentation. Pour ce que nous pouvons en constater, elles ont pu modifier le contenu de la dimension psychologique de la représentation du chômage.

Pour conclure.

L'état émotionnel négatif stable participerait aux processus d'élaboration des représentations. Il aurait conduit à élaborer une dimension psychologique du chômage congruente avec lui. Nous devons, toutefois, regarder avec prudence les résultats obtenus. Les effets que nous tentons d'observer semblent ne pas être aussi simples. Les sujets soumis à une peur naturelle faible semblent avoir fourni des réponses extrêmement positives sur cette dimension. Ces réponses étaient bien plus positives que celles du groupe d'induction de peur faible. Nous pouvons nous demander s'il ne pourrait s'agir d'une particularité liée à de faible niveau de peur naturelle.

IV. Troisième étude : Impacts différenciés en fonction du niveau de l'état émotionnel stable négatif selon les conditions d'expression de la représentation sociale du chômage de jeunes adultes en recherche d'emploi

D'après ce que nous venons de voir, nous pouvons dire qu'un état émotionnel négatif stable produit un effet profond dans l'élaboration de la représentation sociale du chômage. Cet effet est remarquable au niveau de la dimension psychologique de la représentation. Nous avons pu montrer que cet effet conduit à une congruence affective, c'est à dire que l'état émotionnel négatif

stable conduit à une dimension psychologique plus négative. En revanche, il apparaissait que les réponses des sujets présentant un niveau de peur naturelle faible pourraient revêtir un caractère particulier au regard de ceux du groupe de peur induite faible. La dimension psychologique prenait une valeur particulièrement positive pour les premiers. Nous pourrions nous demander si des niveaux de peur naturelle faible, non seulement contribuent à un phénomène de congruence affective, mais aussi à une « sensibilité » à l'état induit lors de l'expression de la représentation sociale. Pour expérimenter cette hypothèse, nous tâcherons de comparer l'expression de la représentation du chômage selon trois conditions d'induction émotionnelle différentes : une induction neutre, une de peur et une troisième de joie en fonction du niveau émotionnel stable négatif.

a. Méthodologie

Nous prendrons en compte deux variables indépendantes. La première correspond aux conditions d'expression des représentations. Elle comprend trois modalités : l'induction neutre, l'induction de peur, l'induction de joie. La deuxième variable indépendante correspond à l'intensité de la peur naturelle et comprend deux modalités (peur faible vs peur élevée). Les sujets ont été sollicités pour répondre en individuel.

Peur naturelle.

Comme précédemment, la peur naturelle a été mesurée à l'aide de deux échelles. L'échelle d'anxiété et de dépression (le HAD de Zigmond et Snaith (1983)) et le questionnaire des peurs de Marks et Mathews (1979), avec seulement les questions relatives à l'agoraphobie et la phobie sociale. Nous verrons plus loin comment les réponses à ces questionnaires ont été traitées afin de diviser la population selon les deux modalités de notre seconde variable indépendante (peur faible vs peur élevée).

L'induction émotionnelle.

Comme précédemment, l'induction émotionnelle consistait à susciter une émotion à l'aide d'une courte séquence vidéo (Blanc, 2006, Niedenthal et al., 1997). Dans un cas, il s'agissait d'un

extrait d'une interview d'un habitant de l'île d'Yeu (induction neutre (il s'agit du groupe d'induction de peur faible de notre deuxième étude)). Dans un autre cas, les sujets devaient visionner un extrait du film « Paranormal Activity » (induction de peur (il s'agit du groupe d'induction de peur induite élevée de notre deuxième étude)). Dans un troisième cas, les sujets devaient visionner un extrait du dessin animé « L'âge de glace » (induction de joie). Les sujets devaient, après le visionnage de la séquence, évaluer la fréquence et l'intensité de peur ressentie à l'aide d'une échelle en 6 points de 0 (aucune peur) à 5 (peur importante et/ou fréquente).

Variables dépendantes.

Les sujets des trois conditions devaient finalement répondre à un questionnaire concernant leur représentation du chômage (Milland, 2001). Ce questionnaire est le même que précédemment et comprend donc quinze items: la confiance, le dynamisme, l'insertion sociale, l'argent, les contacts (relations), l'autonomie, le stress, l'estime personnelle, les activités annexes (loisirs), le moral, le temps (rythme), l'investissement personnel, l'avenir (projets), la formation (études) et le bien-être. Les sujets devaient indiquer sur une échelle en 8 points le lien qu'ils entrevoyaient entre le chômage et chaque item : depuis la réponse « réduit beaucoup » (codée -4) jusqu'à la réponse « augmente beaucoup » (codée +4). Les moyennes aux items de ce questionnaire constituent nos variables dépendantes.

Variable contrôlée.

Comme dans la deuxième étude, l'ordre de passation des questionnaires et des échelles a été pris en compte. Soit les sujets devaient répondre aux deux échelles en premier soit au questionnaire de la représentation sociale en premier. Les sujets devaient soit répondre aux échelles, puis regarder la séquence vidéo pour répondre au questionnaire sur la représentation et évaluer la fréquence et l'intensité de l'émotion ressentie, soit regarder la séquence vidéo, répondre au questionnaire sur la représentation, évaluer la fréquence et l'intensité de l'émotion ressentie et terminer par répondre aux deux échelles.

Population.

Les sujets ayant participé à cette expérimentation sont de jeunes adultes, non scolarisés, en

recherche d'emploi et inscrits en mission locale (établissement d'aide à l'insertion professionnelle) des départements de la Marne et de la Haute-Marne. La population est composée de 167 personnes (dont 83 femmes) avec un âge moyen de 20 ans et 9 mois.

Hypothèses.

Nous émettons les hypothèses suivantes :

H1 : On s'attend à observer des différences au sein de la représentation sociale du chômage selon le niveau de peur naturelle ressentie. On s'attend notamment à observer une représentation du chômage plus négative chez les sujets témoignant d'un niveau de peur naturelle élevée en ce qui concerne la dimension psychologique.

H2 : On s'attend à ce que, pour l'ensemble de la population, les conditions d'expression de la représentation n'aient qu'un faible impact sur la représentation sociale du chômage.

H2a : on s'attend à ce que pour les sujets témoignant d'un niveau de peur naturelle élevée les conditions d'expression n'aient d'impact que modéré sur la représentation.

H2b : en revanche, on s'attend à ce que pour les sujets témoignant d'un niveau de peur naturelle faible les conditions d'expression aient un impact sur la représentation. On s'attend à observer des variations pour ce qui concerne la dimension psychologique de la représentation.

b. Résultats

167 sujets ont suivi la procédure d'induction, 59 pour l'induction neutre et 56 pour l'induction de peur, (peur induite, PI) et 52 pour l'induction de joie. Tous ont répondu aux échelles (HAD et questionnaire des peurs) et au même questionnaire de la représentation sociale Chômage.

Peur Naturelle Faible vs Peur Naturelle Élevée.

La peur naturelle a été mesurée auprès des 167 sujets. Les réponses aux deux questionnaires ont

fait l'objet d'une analyse en composantes principales destinée à identifier un « composante de peur ». Le tableau 9 présente le résultat de cette analyse. On constate que pour le questionnaire HAD, les items AD3, AD9 et AD13, qui font directement ou indirectement référence à la peur ont des corrélations fortes sur le premier facteur. Pour le questionnaire des peurs, les items P4, P6 et P9 corrélaient eux aussi, quoique plus faiblement sur ce facteur. Nous avons donc utilisé les scores factoriels des sujets à ce premier facteur pour diviser la population en deux sous-groupes. Le premier sous-groupe (N=92), qui rassemble l'ensemble des sujets ayant un score négatif au facteur, obtient une moyenne de -0,71 (pour un écart-type de 0,48) et le second sous-groupe (N=75), qui rassemble l'ensemble des autres sujets, obtient une moyenne de 0,87 (pour un écart-type de 0,75). Le premier sous-groupe correspond au niveau de peur naturelle faible et le second au niveau de peur naturelle élevée. Le tableau 10 présente les moyennes et écart-types des scores aux quatre sous-échelles selon les sous-groupes. Pour ces quatre sous-échelles, il n'y a que pour les scores d'agoraphobie que les sous-groupes ne se différencient pas.

Cote des items	Items des deux échelles :	Poids Factoriels(Varimax)	
		Facteur 1	Facteur 2
AD1	Je suis tendu ou énervé	0,57	0,02
AD2	Je prends plaisir aux mêmes choses qu'avant	0,43	0
AD3	J'ai une sensation de peur comme si quelque chose d'horrible allait arriver	0,6	0,18
AD4	Je ris facilement et vois le bon côté des choses	0,54	0,06
AD5	Je me fais du souci	0,7	0,15
AD6	Je suis de bonne humeur	0,56	0,05
AD7	Je peux rester tranquillement assis à ne rien faire et me sentir décontracté	0,5	-0,3
AD8	J'ai l'impression de fonctionner au ralenti	0,47	0,28
AD9	J'éprouve des sensations de peurs et j'ai l'estomac noué	0,59	0,34
AD10	Je ne m'intéresse plus à mon apparence	0,45	0,23
AD11	J'ai la bougeotte et n'arrive pas à tenir en place	0,3	-0,14
AD12	Je me réjouis d'avance à l'idée de faire certaines choses	0,36	-0,03
AD13	J'éprouve des sensations soudaines de panique	0,64	0,22
AD14	Je peux prendre plaisir à un bon livre ou à une émission de radio ou de télévision	0,18	-0,06
P1	Manger et boire avec les autres	0,14	0,46
P2	Faire seul(e) des trajets en bus ou en car	0	0,42
P3	Se promener seul(e) dans des rues où il y a foule	0,13	0,6
P4	Etre regardé(e) ou dévisagé(e)	0,25	0,65
P5	Aller dans des magasins remplis de monde	0,06	0,57
P6	Parler à des supérieurs hiérarchiques ou à toute personne	0,2	0,56
P7	Etre critiqué(e)	0,15	0,52
P8	Partir seul(e) loin de chez vous	-0,06	0,52
P9	Parler ou agir en public	0,35	0,52
P10	Les grands espaces vides	0,01	0,51
Variance		16%	14%
Corrélations significatives marquées à $p < .05$			

Tableau 9 : Poids factoriels des 24 items des deux échelles sur les deux premiers facteurs après rotation (varimax) de l'analyse en composantes principales.

	Peur Naturelle		dl (165)	
	Faible	Élevée	Valeur t	P
Anxiété	6,56 (2,35)	12,68 (3,08)	-14,56	0,00
Dépression	3,92 (2,36)	7,19 (3,45)	-7,25	0,00
Agoraphobie	9,39 (7,89)	9,37 (6,86)	-0,22	0,98
Phobie sociale	9,72 (7,10)	14,20 (9,10)	-3,57	0,00
Différences significatives marquées à $p < .05$				

Tableau 10 : Moyennes, écart-types et comparaison (t) des scores aux quatre échelles selon le niveau de peur naturelle (faible vs élevée).

Induction neutre, de peur vs de joie.

A partir des évaluations des fréquences et des intensités de peur et de joie ressenties après la séquence vidéo, nous avons créé un score de peur ressentie et un score de joie ressentie pendant la vidéo en multipliant la fréquence ressentie d'une émotion par son intensité ressentie. L'analyse de variance effectuée à partir de ces scores met en évidence un effet du type de vidéo aussi bien pour le score de joie ($F(2,163)=29,66$, $p<,00$) que pour le score de peur ($F(2,163)=13,52$, $p<,00$). Précisons que le score de joie du groupe d'induction de joie (11,42(8,26)) se différencie de celui du groupe d'induction de peur (3,12(7,37)) et se différencie également de celui du groupe d'induction neutre (3,47(4,27)) et que pour ce score les groupes d'induction neutre et de peur ne s'en différencient pas. Le score de peur pour le groupe d'induction de peur (7,37(8,87)) se différencie de ceux des groupes d'induction neutre (2,28(4,84)) et d'induction de joie (1,77(3,79)). Pour ce même score, les groupes d'induction de joie et neutre ne se différencient pas.

Représentation sociale du chômage.

Les réponses de l'ensemble des sujets au questionnaire de représentation ont fait l'objet d'une analyse en composantes principales dont les résultats sont présentés dans le tableau 11. Ce traitement met en évidence l'existence des trois facteurs, que nous avons repérés précédemment, et qui, réunis, rendent compte, ici, d'un peu plus de 57% de la variance totale. Le premier facteur correspond, selon nous, à la dimension psychologique, le deuxième à la dimension sociale et le troisième à la dimension de l'insertion professionnelle. Nous soulignons que, en comparaison avec l'étude précédente, pour la dimension psychologique l'item des activités apparaît plus fortement corrélé que précédemment, ce qui semble renforcer la question

du lien entre les conséquences psychologiques du chômage et les aspects matériels. Pour la dimension de l'insertion sociale, l'item du bien-être apparaît plus fortement corrélé et celui de l'autonomie moins fortement. Ce dernier apparaît très corrélé au troisième facteur, celui lié à la question de l'insertion professionnelle. Pour ce dernier facteur, l'item des activités apparaît en revanche moins corrélé.

Items de la représentation	Facteur 1	Facteur 2	Facteur 3
Confiance	0,28	0,74	0,05
Dynamisme	-0,08	0,7	0,38
Insertion sociale	0,13	0,66	0,36
Argent	0,43	0,56	0,14
Les contacts (relatons)	0,36	0,39	0,54
Autonomie	-0,14	0,38	0,68
Stress	-0,65	0	-0,01
Estime personnelle	0,46	0,52	0,04
Activités annexes	0,61	-0,03	0,29
Moral	0,69	0,4	0,16
Le temps (rythme)	0,34	-0,04	0,69
Investissement personnel	0,11	0,17	0,75
Avenir (projets)	0,36	0,42	0,57
Formation (études)	0,21	0,46	0,32
Bien-être	0,61	0,55	0,19
Variance	17%	22%	18%

Tableau 11 : Principaux résultats de l'ACP après rotation sur les réponses au questionnaire de représentation du chômage pour l'ensemble des sujets.

Les scores factoriels pour ces trois dimensions ont fait l'objet d'une analyse de variance selon le plan Conditions d'expression (3) x Intensité de peur naturelle (2). Pour ce qui concerne les dimensions sociale et insertion professionnelle, les analyses de variance ne mettent en évidence aucun effet simple ni des conditions d'expression, ni de l'intensité de peur naturelle ressentie. Elles ne mettent en évidence aucune interaction entre ces deux variables. Pour ce qui concerne la dimension psychologique du chômage, l'analyse de variance met en évidence un effet simple de l'intensité de peur naturelle ressentie ($F(1-161)=24,00, p<,00$). Les sujets éprouvant une peur naturelle élevée ont, sur cette dimension, un score moyen nettement plus négatif que ceux

éprouvant une peur naturelle faible (-0,37 vs 0,35). L'analyse des contrastes montre une différence entre les sujets éprouvant une peur naturelle élevée et ceux éprouvant une peur naturelle faible pour la condition d'induction neutre ($F(1-161)=4,79, p<,03$), pour la condition d'induction de peur ($F(1-161)=4,72, p<,03$) ainsi que pour la condition d'induction de joie ($F(1-161)=16,70, p<,00$). Pour ces sujets, les scores moyens sont dans la condition d'induction neutre de -0,44 vs 0,10, dans la condition d'induction de peur de -0,35 vs 0,21 et dans la condition d'induction de joie de -0,34 vs 0,73. L'analyse de variance ne met en évidence aucune interaction entre les conditions d'expression et l'intensité de la peur naturelle. Par ailleurs, l'analyse des contrastes ne montre aucune différence entre les scores moyens des sujets éprouvant un niveau de peur naturelle élevée aux trois conditions d'induction. En revanche, l'analyse des contrastes pour les scores moyens des sujets éprouvant un niveau de peur naturelle faible met en évidence un effet des conditions d'expression ($F(2-161)=3,38, p<,04$). Pour les sujets éprouvant un niveau de peur faible, le score moyen de la condition d'induction de joie se différencie de celui de la condition d'induction neutre ($F(1-161)=6,20, p<,01$) et se différencie également de celui de la condition d'induction de peur ($F(1-161)=4,29, p<,04$) pour la dimension psychologique. Pour ces sujets, dans la condition de joie le score moyen est nettement plus positif (0,73) que celui de la condition d'induction neutre (0,10) ou de la condition d'induction de peur (0,21). Toujours pour ces sujets, les scores moyens sur cette dimension ne se différencient pas entre la condition d'induction neutre et la condition d'induction de peur. L'illustration 3 présente l'ensemble de ces scores moyens sur cette dimension psychologique.

Pour compléter ces résultats, précisons que nous ne retrouvons aucun effet selon l'ordre de passation des questionnaires (représentation du chômage) et des échelles (HAD et questionnaire des peurs) et cela quelles que soient les conditions de passation (induction neutre, de peur ou de joie). Il n'y a pas d'effet significatif ($p<,05$) d'ordre ni pour les scores moyens de la composante de peur, ni pour les scores moyens aux trois dimensions de la représentation.

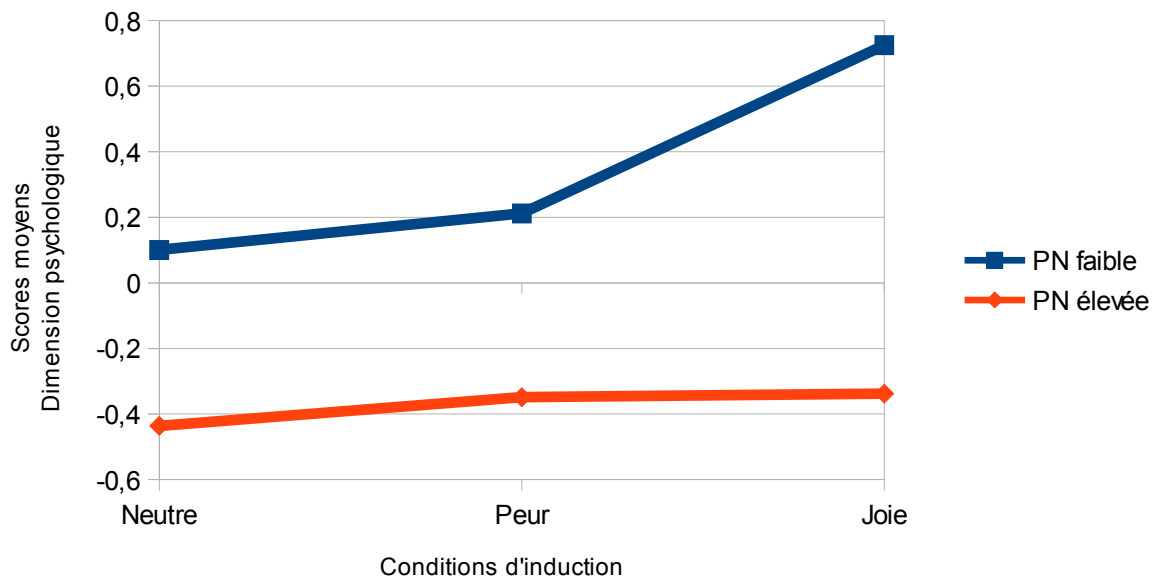


Illustration 3 : Scores moyens selon le niveau de peur naturelle et selon les trois conditions d'induction émotionnelle pour la dimension psychologique de la représentation du chômage.

En résumé, il apparaît que l'hypothèse H1 est vérifiée pour la dimension psychologique du chômage, les sujets éprouvant un niveau de peur naturelle élevée ont tendance à penser que le chômage a une action négative sur les items composant cette dimension. Cette différence est conservée pour les trois conditions d'induction émotionnelle. Les conditions d'expression de la représentation du chômage n'ont pas d'effet sur l'ensemble de la population (H2). Pour les sujets éprouvant un niveau de peur naturelle élevée, nous ne constatons aucune variation dans les scores moyens sur cette dimension selon les trois conditions (H2a). Les seules différences que nous pouvons constater sont le fait des sujets éprouvant un niveau de peur naturelle faible (H2b). Dans ce cas, le score moyen de la condition d'induction de joie est plus positif que dans les autres conditions.

c. Discussion

Peur naturelle et facteur de peur.

Comme précédemment, le facteur extrait des items des échelles d'évaluation des fonctionnements anxieux, dépressifs et phobiques semble rendre compte de la présence d'un état émotionnel négatif et pourrait renvoyer à la peur. Sans surprise, ce facteur semble très proche de celui que nous avons extrait dans l'étude précédente. Nous retrouvons parmi les items y apportant de fortes contributions, ceux faisant référence à la peur (AD3, AD9 et AD13) et la question de se faire du souci (AD5). Les items susceptibles de renvoyer à une émotion telle que la tristesse (comme AD2 ou AD12) sont liés à ce facteur, mais le sont dans une moindre mesure.

Peur naturelle, peur induite et représentation du chômage.

Nous retrouvons ici les trois dimensions de la représentation du chômage, avec la question de l'insertion sociale, celle des conséquences psychologiques reliées à des aspects matériels et celle de l'insertion professionnelle.

Les résultats présentés vont, selon nous, dans le sens des hypothèses que nous avons formulées. Tout d'abord, sur les trois dimensions repérées au sein de la représentation du chômage, la peur naturelle induit des effets importants sur l'une d'elle, la dimension psychologique. Ces effets vont dans le sens d'une congruence affective décrite plus haut. Cette dimension devient plus négative avec l'augmentation du niveau de peur naturelle. Les trois conditions d'expression ont conservé cette différence.

Pour les sujets présentant un niveau de peur élevé, cette dimension prend une valeur négative. Elle demeure pareillement négative dans les trois modalités d'expression de la représentation. Pour les sujets présentant un niveau de peur faible, cette dimension prend une valeur positive. Mais, pour ces sujets, nous observons que cette valeur positive varie selon les conditions. Dans les conditions d'induction neutre et de peur, cette dimension est légèrement positive. Dans la condition d'induction de joie, elle devient nettement plus positive. Nous pouvons donc dire que la congruence affective n'est pas le seul phénomène à l'œuvre. Nous observons un deuxième phénomène. L'état émotionnel négatif stable participe à un phénomène de stabilisation de la dimension psychologique de la représentation du chômage. Plus l'état émotionnel négatif est important et plus cette dimension apparaît stable. Les conditions émotionnelles d'expression de

cette dimension n'ont pas d'effet pour des sujets soumis à une peur naturelle élevée. La dimension est restée stable. En revanche, pour des sujets soumis à une peur naturelle faible ces conditions ont eu un effet sur l'expression de cette dimension. La dimension est apparue fluide. Nous avons donc un effet de l'état émotionnel sur le contenu de la représentation et un autre effet sur le processus représentationnel.

Ces résultats nous semblent pertinents dans la mesure où ils peuvent être rapprochés de processus présentés plus haut. En effet, les états affectifs positifs correspondraient au « relâchement » et les états affectifs négatifs au « resserrement ». Si ces mécanismes œuvrent lors de l'élaboration des représentations sociales, alors nous pouvons comprendre qu'ils permettent d'aboutir à des différences d'ordre processuel. L'état émotionnel négatif conduirait à une approche analytique, systématique et stimulerait la recherche de causes. Dans le cadre de la formation des représentations sociales, nous voyons comment ce type d'approche peut contribuer à stabiliser les éléments de savoir. Si nous admettons qu'un faible état émotionnel négatif peut se rapprocher d'un état affectif positif en terme de traitement de l'information, il pourrait conduire à une approche plus globalisante, intuitive et superficielle. Dans cette approche, les individus traitent l'information de manière plus heuristique. Ils seront plus sensibles aux discours persuasifs. Appliquée à l'élaboration des représentations sociales, cette démarche favoriserait une plus grande souplesse dans leur expression.

Cette flexibilité peut être mise en perspective avec les processus de masquage et de démasquage des représentations sociales. L'induction émotionnelle positive pourrait contribuer à démasquer la valeur de la dimension psychologique chez les sujets présentant de faibles niveaux de peur naturelle. Mais cette induction n'induirait pas d'effet chez des sujets soumis à des niveaux élevés de peur naturelle. Autrement dit, dans le cas d'une représentation comme celle du chômage de jeunes adultes en recherche d'emploi, ce serait une peur naturelle faible qui participerait à l'existence d'une zone muette. Les sujets soumis à de faibles niveaux de peur percevraient comme non normatif d'exprimer positivement la dimension psychologique du chômage. Une peur naturelle élevée, avec l'approche de « resserrement », contribuerait à cristalliser les éléments d'information.

Pour conclure.

Nous pouvons tirer plusieurs conclusions de ce que nous venons d'observer. Tout d'abord, l'état

émotionnel stable influencerait de manière congruente la représentation du chômage, au moins le contenu de sa dimension psychologique. Ensuite, cet état émotionnel agirait au niveau de la qualité des processus représentationnels, il participerait à la stabilisation de la représentation, toujours sur cette même dimension. Lorsqu'il est fortement négatif, cet état tendrait à cristalliser les éléments d'information. Lorsqu'il est faiblement négatif, il rendrait l'expression de la représentation du chômage plus fluide, du moins sur la dimension psychologique. De là, nous pouvons conclure qu'un état émotionnel négatif stable agit, de manière profonde, sur l'élaboration des représentations. Il agirait sur le contenu des représentations mais également sur les processus représentationnels.

V. Quatrième étude : Le rôle de la peur sur la structure de la représentation sociale du travail de jeunes adultes en recherche d'emploi

Notre première étude a pu montrer qu'un état émotionnel négatif impacte l'organisation des représentations du chômage et du travail en induisant une focalisation sur des éléments d'information à caractère psychologique au détriment d'éléments à caractère sociaux. Les deuxième et troisième ont pu montrer que l'impact d'un tel état, n'est pas simplement lié à l'expression de la représentation du chômage, mais est profond et comprend deux types d'effets. Premier type : il oriente le contenu de la dimension psychologique de cette représentation dans le sens d'une congruence affective entre l'état émotionnel stable et la signification de la dimension psychologique. Second type : il agit sur les processus de stabilisation des représentations en induisant une cristallisation dans le cas d'un état émotionnel stable négatif et une plus grande fluidité dans le cas inverse.

Dès lors, il nous reste à rechercher dans quelle mesure cet impact peut toucher le noyau d'une représentation. La présente étude s'intéresse au rôle que peut jouer un état émotionnel négatif stable sur la structure de la représentation du travail. Elle se place dans la perspective structuraliste des représentations sociales, la théorie du noyau. Comme deux représentations d'un même objet sont différentes si leur noyau est différent, alors nous nous attacherons à rechercher un éventuel impact profond sur la structure d'une représentation sociale. Si un état émotionnel négatif stable contribue à cristalliser une dimension d'une représentation, nous pouvons supposer

qu'un tel effet peut participer à la structuration de celle-ci.

a. Méthodologie

Les sujets ont été sollicités individuellement pour répondre à un questionnaire de mise en cause et aux deux échelles (la HAD et le questionnaire des peurs). Ce questionnaire d'identification du noyau central selon la technique de « mise en cause » (Moliner, Rateau & Cohen-Scali, 2002) était relatif à l'objet travail.

La peur naturelle.

Comme précédemment le niveau de peur naturelle a été mesurée à l'aide des deux échelles, d'anxiété-dépression et le questionnaire des peurs. Nous verrons plus loin comment les réponses à ces deux échelles ont été traitées afin de diviser la population selon les deux modalités de la variable indépendante, la peur naturelle (peur faible vs peur élevée).

La représentation sociale du travail.

La « mise en cause » s'appuie sur les propriétés des éléments centraux des représentations (Moliner, 1992, 1996). Ces éléments centraux étant nécessaires, inconditionnels à l'objet de représentation, ils ne peuvent pas ne pas appartenir à la représentation. La « mise en cause » consiste alors à demander aux sujets de dire si oui ou non tel élément peut ne pas appartenir à l'objet de représentation. Un rejet (non) pour un sujet signifie que l'item est nécessaire à l'objet de représentation. Selon la logique de la mise en cause, un item est considéré comme central lorsque son score de centralité ne diffère pas significativement de 100% selon le test de Kolmogorov-Smirnov. Ce test de comparaison de distribution calcule un indice D_{max} permettant de calculer un seuil de significativité, seuil à partir duquel il est possible de considérer que l'item est rejeté par les sujets (Kanji, 1993).

Le questionnaire de « mise en cause » mettait successivement en cause 15 aspects du travail (cf. Mise en cause du travail p. 144). Ce questionnaire reprend les 15 thématiques de la représentation du travail utilisés dans la première étude, celles présentées par Milland (2001). Pour rappel, les associations suivantes ont été retenues. Le travail augmente la confiance, apporte

du dynamisme, favorise l'insertion sociale, apporte de l'argent, favorise les contacts (relations), favorise l'autonomie, augmente le stress, augmente l'estime personnelle, a un lien avec les activités annexes (loisirs), augmente le moral, favorise le temps (rythme), favorise l'investissement personnel, favorise votre avenir (projets), a un lien avec la formation (études), apporte du bien-être.

Les sujets devaient choisir (en quatre points : oui, plutôt oui, plutôt non ou non) si l'aspect mis en cause avait un lien inconditionnel avec l'objet travail. Les scores de rejet à ce questionnaire constituent la variable dépendante.

Population.

Les sujets ayant participé à cette expérimentation sont de jeunes adultes, non scolarisés, en recherche d'emploi et inscrits en mission locale des départements de la Marne et de la Haute-Marne. La population est composée de 127 personnes (dont 80 femmes) avec un âge moyen de 20 ans et 6 mois. Le niveau scolaire médian est le niveau 5 (niveau CAP, BEP) et s'étale des niveaux 6 (sans diplôme) à 1 (niveau BAC+5). Notons que seuls deux sujets représentent les niveaux scolaires 1 et 2 (niveau BAC+3), un pour chacun.

Hypothèse.

Si les états émotionnels négatifs jouent un rôle profond sur les représentations sociales, il semble cohérent de s'attendre à observer des différences dans la structure de la représentation sociale du travail. Compte tenu de ces éléments nous postulons l'hypothèse suivante :

H1 : On s'attend à observer des différences de structuration de la représentation sociale du travail en fonction des niveaux de peur naturelle. On s'attend notamment à observer une représentation plus structurée chez les sujets ayant un niveau de peur naturelle élevée.

b. Résultats

Peur Naturelle Faible vs Peur Naturelle Élevée.

La peur naturelle a été mesurée auprès de 127 sujets. Les réponses aux deux questionnaires ont

fait l'objet d'une analyse en composantes principales destinée à identifier une « composante de peur ». Le tableau 12 présente le résultat de cette analyse. On constate que pour le questionnaire HAD, les items AD3, AD5, AD9 et AD13, qui font directement ou indirectement référence à la peur ont des corrélations fortes sur le premier facteur. Pour le questionnaire des peurs, les items P1, P4, P5, P6 et P9 corrélaient eux aussi, bien que plus faiblement sur ce premier facteur. Les items P6 et P9 corrélaient négativement sur ce facteur. Nous avons donc utilisé les scores factoriels des sujets à ce premier facteur pour diviser la population en deux sous-groupes. Le premier sous-groupe (N=70), qui rassemble l'ensemble des sujets ayant un score négatif au facteur, obtient une moyenne de -0,74 (pour un écart-type de 0,46) et le second sous-groupe (N=57), qui rassemble l'ensemble des autres sujets, obtient une moyenne de 0,91 (pour un écart-type de 0,67). Le premier sous-groupe correspond au niveau de peur naturelle faible et le second au niveau de peur naturelle élevée. Le tableau 13 présente les moyennes et écart-types des scores aux quatre sous-échelles selon les sous-groupes. Pour ces quatre sous-échelles, les scores d'anxiété et de dépression se différencient selon les sous-groupes.

Cote des items	Items des deux échelles:	Poids Factoriels(Varimax)	
		Facteur 1	Facteur 2
AD1	Je suis tendu ou énervé	0,66	0,14
AD2	Je prends plaisir aux mêmes choses qu'avant	0,47	0,01
AD3	J'ai une sensation de peur comme si quelque chose d'horrible allait arriver	0,70	0,13
AD4	Je ris facilement et vois le bon côté des choses	0,57	0,09
AD5	Je me fais du souci	0,63	0,17
AD6	Je suis de bonne humeur	0,34	0,15
AD7	Je peux rester tranquillement assis à ne rien faire et me sentir décontracté	0,49	-0,01
AD8	J'ai l'impression de fonctionner au ralenti	0,33	-0,05
AD9	J'éprouve des sensations de peurs et j'ai l'estomac noué	0,59	0,21
AD10	Je ne m'intéresse plus à mon apparence	0,20	0,07
AD11	J'ai la bougeotte et n'arrive pas à tenir en place	0,43	-0,07
AD12	Je me réjouis d'avance à l'idée de faire certaines choses	0,33	0,12
AD13	J'éprouve des sensations soudaines de panique	0,58	0,15
AD14	Je peux prendre plaisir à un bon livre ou à une émission de radio ou de télévision	0,45	0,05
P1	Manger et boire avec les autres	0,23	0,40
P2	Faire seul(e) des trajets en bus ou en car	0,12	0,46
P3	Se promener seul(e) dans des rues où il y a foule	0,10	0,64
P4	Etre regardé(e) ou dévisagé(e)	0,21	0,56
P5	Aller dans des magasins remplis de monde	0,24	0,42
P6	Parler à des supérieurs hiérarchiques ou à toute personne	-0,23	0,62
P7	Etre critiqué(e)	0,00	0,59
P8	Partir seul(e) loin de chez vous	0,04	0,53
P9	Parler ou agir en public	-0,20	0,21
P10	Les grands espaces vides	0,13	0,63
Variance		16%	12%
Corrélations significatives marquées à $p < ,05$			

Tableau 12 : Poids factoriels des items de la HAD et du questionnaire des peurs sur les deux facteurs extraits de l'analyse en composantes principales.

	Peur Naturelle		dl (125)	p
	Faible	Élevée	Valeur t	
Anxiété	7,07 (2,11)	13,3 (3,15)	-13,3	0,00
Dépression	4 (2,38)	7,58 (3,45)	-6,89	0,00
Agoraphobie	8,37 (7,73)	10,68 (8,68)	-1,59	0,12
Phobie sociale	11,46 (6,82)	11,26 (6,99)	0,16	0,87
Différences significatives marquées à p < .05				

Tableau 13 : Moyennes, écart-types et comparaison (t) des scores aux quatre échelles selon le niveau de peur naturelle (faible vs élevée).

Représentation sociale du travail.

Pour l'ensemble de la population, seul le thème de l'argent est significativement rejeté par les sujets pour l'objet travail (cf. tableau 14). Les thèmes de la confiance, du dynamisme, de l'insertion sociale, des contacts, de l'autonomie et de l'avenir apparaissent saillants (au moins 75% de rejet).

Items de la représentation	% de rejet et centralité
Confiance	75,59
Dynamisme	78,74
Insertion sociale	81,1
Argent	88,19
Contacts	75,59
Autonomie	77,95
Stress	41,73
Estime personnelle	67,72
Activités	43,31
Moral	68,5
Temps	56,69
Investissement	67,72
Avenir	83,46
Formation	55,91
Bien être	70,08
	Dmax : 87,93 (N : 127)
Le pourcentage grisé correspond à un item central.	

Tableau 14 : Centralité et pourcentage de rejet des items selon l'objet travail pour l'ensemble de la population.

Pour le groupe de peur naturelle faible seul le thème de l'argent est significativement rejeté par les sujets pour l'objet travail (cf. tableau 15). Les thèmes de l'insertion sociale, des contacts, de l'autonomie et de l'avenir apparaissent saillants (au moins 75% de rejet, seuil arbitraire que nous nous sommes fixé pour identifier des items qui peuvent paraître importants dans le champ de la représentation). Pour le groupe de peur naturelle élevée, les thèmes du dynamisme, de l'argent et de l'avenir sont significativement rejetés par les sujets (cf. tableau 15). Les thèmes de la confiance, de l'insertion sociale et des contacts apparaissent saillants (au moins 75% de rejet).

	Peur Naturelle	
	Faible	Élevée
Items de la représentation	% de rejet et centralité	
Confiance	74,29	77,19
Dynamisme	74,29	84,21
Insertion sociale	82,86	78,95
Argent	88,57	87,72
Contacts	75,71	75,44
Autonomie	81,43	73,68
Stress	40,00	43,86
Estime personnelle	70,00	64,91
Activités	40,00	47,37
Moral	70,00	66,67
Temps	52,86	61,40
Investissement	62,86	73,68
Avenir	81,43	85,96
Formation	57,14	54,39
Bien être	72,86	66,67
	Dmax : 83,74 (N : 70)	Dmax : 81,99 (N : 57)
Les pourcentages grisés correspondent aux items centraux		

Tableau 15 : Centralité et pourcentage de rejet des réponses aux items de l'objet travail selon les groupes de facteur de peur.

En résumé, nous constatons que les items centraux et leur nombre varient selon les groupes de peur naturelle. Le groupe de peur naturelle élevée présente plus d'items centraux que le groupe de peur naturelle faible (H1). Ces résultats vont, selon nous, dans le sens de notre hypothèse. Un

niveau de peur élevée conduit à produire une représentation plus structurée.

c. Discussion

Peur et facteur de peur.

Comme précédemment, le facteur extrait des items des échelles d'évaluation des fonctionnements anxieux, dépressifs et phobiques semble bien rendre compte de la présence d'un état émotionnel négatif et pourrait, selon nous, renvoyer à la peur. Nous retrouvons parmi les items y apportant de fortes contributions, ceux faisant référence à la peur (AD3, AD9 et AD13) et la question de se faire du souci (AD5). Encore une fois, les items susceptibles de renvoyer à une émotion telle que la tristesse (comme AD2 ou AD12) sont certes liés à ce facteur, mais le sont dans une moindre mesure.

Structure de la représentation du travail et peur.

Pour l'ensemble de la population, la représentation du travail apparaît structurée autour de l'apport d'argent lié au travail. Ce thème était attendu dans le noyau de cette représentation. Bien que n'appartenant pas au noyau de la représentation, plusieurs thèmes apparaissent importants. Ce sont ceux de la confiance, du dynamisme, de l'insertion sociale, des contacts, de l'autonomie et de l'avenir. Ces particularités semblent assez proches de la représentation du travail des jeunes diplômés étudiés par Milland (2001).

La structure de la représentation du travail se différencie en fonction du niveau de peur naturelle. Ces résultats vont, selon nous, dans le sens de notre hypothèse. La représentation apparaît plus structurée pour le groupe de peur naturelle élevée. Les sujets du groupe de peur naturelle faible ont une représentation dont seul l'item de l'argent apparaît central. Les sujets du groupe de peur naturelle élevée, en plus de cet item, ont deux éléments centraux supplémentaires, le dynamisme et l'avenir. Les items de l'insertion sociale et de l'autonomie apparaissent saillants pour les deux groupes de peur.

Les différences de structuration peuvent s'expliquer par l'impact de l'état émotionnel sur le type d'approche cognitive de traitement de l'information. Si un état émotionnel négatif entraîne une

approche analytique, méticuleuse pour traiter l'information, alors nous pouvons comprendre que la représentation soit plus structurée pour des sujets soumis à un niveau élevée de peur naturelle. Avec le « resserrement », les individus s'engageraient plus rapidement dans une analyse des situations et percevraient un enjeu important à intégrer les nouveaux éléments de savoir auxquels ils peuvent être confrontés. Ils pourraient être amenés à percevoir rapidement certains éléments d'information comme nécessaires à l'organisation de la représentation. Dans les processus représentationnels, la peur permettrait d'augmenter le sentiment de gêne occasionnée par l'apparition d'éléments nouveaux de savoir. Elle conduirait à renforcer le besoin d'attribution causale. Si les sujets soumis à un niveau de peur naturelle faible mettent en place une approche globale, superficielle, pour traiter l'information, alors nous pouvons comprendre que leur représentation soit moins structurée. Avec le « relâchement », l'enjeu lié à l'intégration d'éléments nouveaux de savoir serait moindre pour les individus.

En résumé.

La structuration de la représentation du travail apparaît différente en fonction du niveau de peur naturelle. Plus l'état émotionnel négatif est élevé et plus la représentation est structurée. Cet état émotionnel contribuerait à structurer la représentation. Il participerait à la détermination de la qualité des éléments d'information présents dans le champ représentationnel.

C. Discussion générale

Ces quatre études mettent en évidence l'existence de relations entre un état émotionnel négatif et l'élaboration des représentations sociales. Elles montrent la manière dont l'état émotionnel pourrait agir sur les processus d'élaboration des représentations. Cet état contribuerait à orienter l'attention en direction de certains éléments d'information au détriment d'autres. Il orienterait la valeur des informations renvoyant à des aspects psychologiques de la représentation. Il l'orienterait de telle sorte que les informations soient congruentes avec lui. Il participerait à la stabilisation des éléments d'information et à la structuration de la représentation.

L'organisation des représentations du travail et du chômage.

La première étude, portant sur les représentations du travail et du chômage de jeunes adultes en recherche d'emploi, montre l'existence de liens entre un état émotionnel négatif stable et l'organisation de plusieurs éléments d'information. Avec l'augmentation du niveau de cet état émotionnel l'item du moral prenait de l'importance au détriment de celui des contacts (les relations). La variation de ces items concernait les deux représentations. Lorsque les éléments d'information des représentations sont mis en concurrence, le niveau de l'état émotionnel négatif orienterait l'attention et la perception de ces éléments. Plus cet état est élevé, plus les éléments d'information à caractère psychologique et individuel seraient privilégiés au détriment d'éléments à caractère relationnel et social. Dans le cadre des représentations sociales, les sujets soumis à un état émotionnel négatif élevé se concentreraient sur des éléments émotionnels liés aux situations problématiques qu'ils rencontrent. Les sujets soumis à un état émotionnel négatif faible, quant à eux, se concentreraient sur des éléments liés directement aux problèmes qu'ils rencontrent.

La dimension psychologique de la représentation du chômage.

Les deuxième et troisième études, portant plus spécifiquement sur la représentation du chômage chez ce même public, montrent qu'un état émotionnel négatif stable a un impact sur la représentation. Cet impact serait important et profond, puisqu'il concerne une des trois

dimensions de la représentation. Cet impact serait différent d'un simple effet lié aux conditions d'expression de la représentation. La dimension psychologique de la représentation devient plus négative avec l'augmentation de l'état émotionnel négatif stable. Ce phénomène de congruence affective ne survenait pas avec un état émotionnel négatif induit avant l'expression de la représentation et de sa dimension psychologique. Cet impact de l'état émotionnel négatif stable sur le contenu de la dimension psychologique de la représentation s'accompagnerait d'un impact sur les processus à l'œuvre dans cette dimension. Alors que, dans le cas d'un état émotionnel négatif faible, le poids de la dimension psychologique pouvait varier selon les conditions d'expression, il ne variait pas avec celui d'un état émotionnel négatif élevé. La dimension psychologique apparaissait plus stable avec l'augmentation de l'état émotionnel négatif. Le fait que ce soit la dimension psychologique de la représentation qui soit impactée par ce type d'état émotionnel paraît, de plus, cohérent avec la focalisation sur des éléments à caractère psychologique ou individuel. Ce type d'état émotionnel influencerait les processus d'élaboration des représentations sociales.

La structuration de la représentation du travail.

La quatrième étude, portant sur la représentation du travail de ce même public, montrerait que l'état émotionnel négatif stable participe à la structuration de la représentation. La représentation serait plus structurée avec l'augmentation de l'état émotionnel négatif. Le noyau de la représentation passait d'un seul élément central dans le cas d'un état émotionnel faiblement négatif à trois éléments centraux dans celui d'un état émotionnel négatif élevé. Dans les deux cas, le thème de l'argent était concerné. Les propriétés dynamisantes du travail et sa capacité à favoriser l'avenir devenaient centrales avec un état émotionnel négatif élevé. Cet état émotionnel serait structurant pour la représentation. Ce caractère structurant semble cohérent avec celui stabilisant de la troisième étude.

Processus, cognitions et comportements.

L'état émotionnel a un impact sur un ensemble de cognitions, de comportements ou sur les processus de traitement de l'information. Parmi ces cognitions, comportements et processus de traitement de l'information beaucoup vont participer au phénomène des représentations sociales. L'orientation des communications ou leur évitement vont constituer des éléments déterminants

dans les processus représentationnels.

L'état émotionnel négatif conduit à une modification des comportements, dans le sens d'une diminution des échanges et des confrontations aux situations sociales. La minimisation de ce type d'interactions avec l'environnement modifie la manière de se confronter aux informations de l'environnement liées aux objets de représentation. Ces comportements ou leur absence constituent pour la représentation d'un objet autant d'éléments d'information. Ils vont constituer autant d'actes engageants participant à l'élaboration des représentations.

Lorsqu'ils vont être confrontés à des situations liées au chômage, les individus ressentant une peur importante pourraient orienter leur attention en direction des informations expliquant l'état émotionnel. Ils pourraient valider les informations congruentes à cet état. La réduction des comportements ou les évitements de situation pourraient être interprétés comme des éléments d'information liés à l'objet de représentation. Ils ressentiraient un besoin important d'expliquer leur état. Et, ce faisant, leur état, ils auront à l'expliquer par la connaissance des objets sociaux qui les entourent, par l'intégration des informations nouvelles présentes dans l'environnement.

L'état émotionnel négatif aurait un impact sur l'élaboration des représentations sociales. Cet impact semble complexe. Il interviendrait au niveau de la sélection des éléments d'information relatifs aux représentations sociales. Cette sélection s'apparenterait aux effets d'orientation de l'attention et de la perception décrits par Belzung (2007). Il interviendrait également au niveau du contenu des représentations sociales dans le sens d'une congruence affective décrite par Bower (1981, 1991). Cet impact sur le contenu de la représentation s'accompagnerait d'un effet sur les processus représentationnels. Cet effet sur les processus s'apparenterait au modèle du « relâchement - resserrement » proposé par Fiedler (1988). Il participerait à la stabilisation et à la structuration de la représentation.

Implication de ces résultats.

Les relations entre les processus de traitement de l'information, les cognitions, les comportements, les communications et l'état émotionnel permettraient d'influencer l'élaboration des représentations sociales. Tant le contenu que les processus à l'œuvre vont être concernés par cette influence. Lorsqu'il s'agira de rassembler un ensemble d'informations dispersées et que des prises de position vis à vis de l'objet de représentation vont être requises, nous voyons comment les différences d'état émotionnel pourraient orienter la sélection d'informations ou les positions à

prendre. Les émotions semblent avoir un rôle de médiateur entre l'environnement et les éléments d'information constituant les représentations sociales. L'illustration 4 schématise ce rôle de médiateur. L'état émotionnel négatif semble orienter les communications, les pratiques sociales en rapport avec un objet social. Il semble également orienter les processus cognitifs permettant l'élaboration d'une représentation. De ce fait, cet état émotionnel contribuerait à sélectionner et interpréter les éléments d'information à propos de l'objet social.

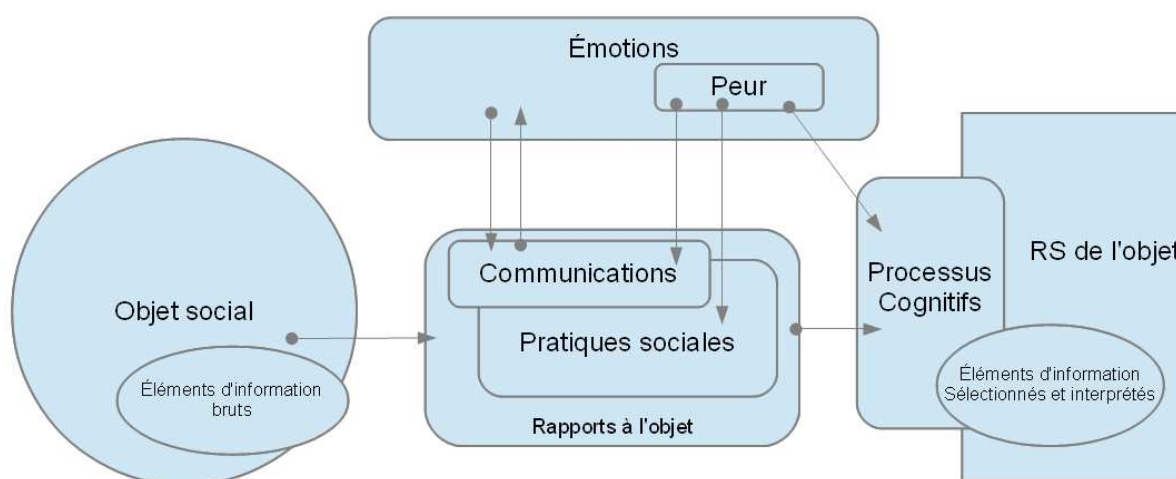


Illustration 4 : Médiation de la peur dans l'élaboration des représentations sociales

Dans de telles conditions, l'état émotionnel négatif peut participer aux processus de catégorisation ou d'attribution causale. Il peut participer à orienter les processus d'objectivation et d'ancrage dans le sens d'une congruence émotionnelle. L'état émotionnel négatif pourrait permettre au processus d'ancrage et d'objectivation d'être plus méticuleux. Par ailleurs, si l'état émotionnel est très stable dans le temps, le cadre de référence servant à approcher le nouvel objet aura pu déjà faire l'objet d'une congruence affective, favorisant de nouveau la congruence affective du nouvel objet et ainsi de suite. C'est tout le paysage représentationnel qui pourra s'en trouver imprégné.

Dans le cas des représentations sociales, l'émotion ne serait pas seulement une motivation aux échanges. En faisant l'objet d'un partage social (Rimé, Philippot, Boca & Mesquita, 1992), les émotions permettent de véhiculer massivement les expériences des individus. Ce partage social des émotions permet de rendre compte d'une motivation aux échanges et aussi de la présence de

l'affectivité dans les représentations sociales. Mais les émotions auraient un rôle dans l'ensemble des pratiques sociales et des communications mises en œuvre dans le cadre des représentations sociales. Un état émotionnel négatif contribuerait à moduler la fréquence de ces pratiques et de ces communications. Les émotions auraient un rôle également dans les processus cognitifs à l'œuvre dans l'élaboration des représentations. Un état émotionnel négatif contribuerait à moduler l'interprétation des éléments d'information. Il contribuerait également à moduler certains processus représentationnels eux-mêmes. Les émotions peuvent être envisagées de ce point de vue comme un processus contribuant à l'orientation et à la détermination des processus représentationnels. L'état émotionnel négatif participerait à part entière aux processus d'élaboration des représentations sociales en les orientant.

D. Conclusion

La peur, en tant qu'état émotionnel négatif, a servi de support à ce travail de recherche sur l'impact des émotions dans les représentations sociales. Nous avons conscience de la difficulté de faire correspondre la peur avec l'état émotionnel négatif repéré dans nos différentes études. Bien qu'il puisse apparaître difficile de confondre cet état émotionnel avec une émotion négative telle que la tristesse, il n'en reste pas moins que la question peut légitimement se poser. Les observations et conclusions que nous tirons de ces études s'appliquent à un état émotionnel négatif et trouvent plusieurs points de rattachement plus particuliers avec la peur.

Ces résultats semblent pouvoir apporter une contribution non négligeable dans plusieurs champs de la recherche sur les représentations sociales. En effet, la compréhension des processus d'élaboration, de transformation ou de disparition des représentations sociales ne semble pouvoir faire l'économie de la prise en compte du rôle des émotions. Il en va de même pour la compréhension de la structuration ou pour l'étude des zones muettes des représentations.

Différentes émotions pourraient faire l'objet de ce type de travaux. Nous pensons néanmoins que, parmi le grand nombre d'émotions, peu sont susceptibles de produire de tels résultats. La joie semble être une émotion servant plutôt à renforcer les comportements adéquats et propices aux individus. Derrière son potentiel à agir sur les représentations, les effets qu'elle pourrait induire ne nous paraissent pas strictement être du même ordre. La joie n'est pas l'exact opposé de la peur d'un point de vue biologique et neurologique. L'impact de la tristesse pourrait être étudié et différencié de celui de la peur. Le stress semble être une composante susceptible d'agir sur les représentations. Mais il s'agirait de pouvoir le distinguer de la peur. Dans ce type de recherche, il nous paraît important de distinguer l'émotion en tant que telle de la déclaration de ressenti que les individus peuvent en faire. En effet, la peur oriente les comportements sociaux. Une diminution de la peur conduit à une ouverture sociale. Il n'est pas dit que les individus soient en mesure de distinguer ce qui se passe au niveau cérébral de l'interprétation qu'ils peuvent en faire. Madame S, décrite par Damasio, était-elle en mesure, avant de mettre un nom sur ce qui lui arrivait, de dire que c'était sa capacité à éprouver la peur qui avait modifié son comportement social. Ne pouvait-elle pas confondre cette impression avec l'impression d'être joyeuse à l'idée de

rencontrer des gens nouveaux ?

Quoiqu'il en soit, il ne fait aucun doute que les émotions jouent un rôle fondamental dans l'élaboration des représentations sociales, dans les processus représentationnels et dans le contenu des représentations. Bien du chemin reste à faire.

Bibliographie

Abric, J.C. (1971). Experimental study of group creativity : Task representation, group structure, and performance. *European Journal of Social Psychology*, 1, pp. 311-326.

Abric, J.C. (1976). *Jeux, conflits et représentations sociales*. Aix en Provence : Thèse de Doctorat d'état, Université de Provence, Aix-Marseille I.

Abric, J.C. (1987). *Coopération, compétition et représentations sociales*. Fribourg : Cousset Del Val.

Abric, J.C. (1994a). Les représentations sociales : aspects théoriques. In J.C. Abric (Ed.), *Pratiques sociales et Représentations*, pp. 11-36. Paris : Presses universitaires de France.

Abric, J.C. (1994b). Pratiques sociales, représentations sociales. In J.C. Abric (Ed.), *Pratiques sociales et Représentations*, pp. 217-238. Paris : Presses universitaires de France.

Abric, J.C. (2003a). De l'importance des représentations sociales dans les problèmes de l'exclusion sociale. In J.C. Abric (Ed.), *Exclusion sociale, insertion et prévention*, pp. 13-19. Ramonville Saint-Agne : Érès.

Abric, J.C. (2003b). La recherche du noyau central et de la zone muette des représentations sociales. In J.C. Abric (Eds.), *Méthodes d'études des représentations sociales*, pp. 59-80. Ramonville Saint-Agne : Érès.

Adolphs, R., & Damasio, A.R. (1998). The human amygdala in social judgement, *Nature*, 393, pp. 470-474.

Aïssani, Y. (1991). Etude expérimentale et transformation d'une représentation sociale dans le champ politique. *Revue internationale de psychologie sociale*, 4, pp. 279-303.

André, C. (2006). La phobie sociale. In O. Fontaine & P. Fontaine (Eds.), *Guide clinique de thérapie comportementale et cognitive*, pp. 265-300. Paris : Retz.

Baron, R.S., Inman, M.L., Kao, C.F., & Logan, H. (1992). Negative emotion and superficial social processing. *Motivation and Emotion*, 16, pp. 323-346.

Baron, R.S., Logan, H., Lilly, J., Inman, M.L., & Brennam, M. (1994). Negative emotion and message processing. *Journal of Experimental Social Psychology*, 30, pp. 181-201.

Beauvois, J.L., & Deschamps, J.C. (1990). Vers la cognition sociale. In R. Ghiglione, C. Bonnet et J.F. Richard (Eds.), *Traité de psychologie cognitive*. pp. 3-112. Paris : Dunod.

Bechara, A., Damasio, A.R., Damasio H., & Anderson, S.W., (1994) Insensitivity to future consequences following damage to human prefrontal cortex. *Cognition*, 50, pp. 7-15.

Belzung, C. (2007). *Biologie des émotions*. Bruxelles : De Boeck et Larcier Université.

Billing, A.G., & Moos, R.H. (1981). The rôle of coping reponses in attenuating the impact of stressful life events, *Journal of Behavioral Medicine*, 4, pp. 157-189.

Birbaumer, N., Grodd, W., Diedrich, O., Kluse, U., Erb, M., Lotz, M., Schneider, F., Weiss, U., & Flor, H. (1998). fMRI reveals amygdala activation to human faces in social phobics, *NeuroReport*, 9, pp. 1223-1226.

Blanc, N. (2006). Émotion et compréhension de textes, in N. Blanc (Ed.), *Émotion et cognition. Quand l'émotion parle à la cognition*, pp. 123-186. Paris : In Press.

Bless, H., Bohner, G., Schwarz, N., & Strack, F. (1990). Mood and persuasion : A cognitive response analysis. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 16, pp. 331-345.

Boden, J.M., & Baumeister, R.F. (1997). Repressive coging : Distraction using pleasant thoughts and memories. *Journal of Personality and Social Psychology*, 73, pp. 45-62.

Bodenhausen, G.V., Kramer, G.P., & Süsser, K. (1994). Happiness and stereotype thinking in social judgment. *Journal of Personality and Social Psychology*, 66, pp. 621-632.

Bodenhausen, G.V., Mussweiler, T., Gabriel, S., & Moreno, K.N. (2001). Affective influences on stereotyping and intergroup relations. In J. P. Forgas (Ed.), *The handbook of affect and social cognition*. pp. 319–343. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates, Inc.

Bonardi, C., & Roussiau, N. (1999). *Les représentations sociales*. Paris : Dunod.

Bouvard, M., & Cottraux, J. (2005). *Protocoles et échelles d'évaluation en psychiatrie et en psychologie*. Paris : Masson.

Bower, G.H. (1981). Commentary on mood and memory. *Behavior Research and Therapy*, 25, pp. 443 -455.

Bower, G.H. (1991). Mood congruity in social judgments. In J.P. Forgas (Ed.), *Emotion and social judgments*, pp. 31-53. Oxford : Pergamon Press.

Campos, P., & Rouquette, M.L. (2000). La dimension affective des représentations sociales : deux recherches exploratoires, *Bulletin de psychologie*, 53 (4), pp. 435-440.

Christianson, S., & Loftus, E.F. (1991). Remembering emotional events : the fate of detailed information, *Cognition and Emotion*, 5, pp. 81-108.

Christophe, V., & Rimé, B. (1997). Exposure to the social sharing of emotion: Emotional impact, listener responses and the secondary social sharing. *European Journal of Social Psychology*, 27, pp. 37-54.

Codol, J.P. (1972). *Représentation et comportements dans les groupes restreints - pour une approche cognitive des phénomènes de groupe : contribution expérimentale*. Thèse de doctorat non publiée, Université de Provence, Aix-Marseille I.

Cottraux, J. (2001). *Les thérapies comportementales et cognitives*. 3Ème édition. Paris : Masson.

Cottraux, J., Bouvard, M., & Messy, P. (1987). Validation et analyse factorielle d'une échelle de phobies. *L'Encéphale*, 13 (1), pp. 23-29.

Damasio, A.R. (1994). *L'erreur de Descartes*. Paris : Odile Jacob.

Damasio, A. R. (1999). *Le sentiment même de soi*, Paris : Odile Jacob.

Delouée, S. (2005). *Conduites collectives et cognitions polarisées : étude expérimentale de la composante affective des représentations sociales*, thèse de doctorat en psychologie sociale, Université René Descartes, Paris 5.

Deschamps, J.C., & Guimelli, C. (2002). La composante émotionnelle des représentations sociales : émotions rapportées et tendances à l'action dans une étude comparative des représentations sociales de l'insécurité en France et en Suisse. *Nouvelle Revue de Psychologie Sociale – New review of Social Psychology*, 1, pp. 59-65.

Drevets, W.C. (1999). Prefrontal cortical-amygdalar metabolism in major depression, *Annals of the New York Academy of Sciences*, 877, pp. 614-637.

Eich, E., & Metcalfe, J. (1989). Mood dependant memory for internal versus external events. *Journal of Experimental Psychology : Learning, Memory & Cognition*, 15, pp. 443-455.

Emiliani, F., Melotti, G., & Palareti, L. (2007). Représentations sociales de la vie quotidienne et bien-être chez les adolescents italiens. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 2, pp. 27-55.

Fiedler, K. (1988). Emotionnal mood, cognitive style, and behaviour regulation. In K. Fiedler, J. Forgas (Eds.), *Affect, Cognition and social behavior*, pp. 100-119, Göttingen, Germany : Hogrefe.

Flament, C. (1981). L'analyse de similitude : une technique pour les recherches sur les représentations sociales. *Cahiers de psychologie cognitive*, 1, pp. 375-396.

Flament, C. (1994a). Aspects périphériques des représentations sociales. In C. Guimelli (Ed.), *Structures et transformations des représentations sociales*, pp. 85-118. Lausanne : Delachaux et Nieslé.

Flament, C. (1994b). Le plaisir et la rémunération dans la représentation sociale du travail. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 23, pp. 61-69.

Flament, C. (1994c). Sur les représentations du chômage. *Revue internationale de psychologie sociale*, 2, pp. 109-115.

Flament, C. (1996). Les valeurs du travail : la psychologie des représentations sociales comme observatoire d'un changement historique. In J.C. Abric (Ed.), *Exclusion sociale, insertion, Prévention*, pp. 115-126. Saint-Agne, France : Érès.

Flament, C. (2003). Les valeurs du travail, la psychologie des représentations sociales comme observatoire d'un changement historique. In J.C. Abric (Ed.), *Exclusion sociale, insertion et prévention*, pp. 115-126. Saint-Agne, France : Érès.

Flament, C., Guimelli, C., & Abric, J.C. (2006). Effets de masquage dans l'expression d'une représentation sociale. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 69, pp. 15-32.

Flament, C., & Milland, L. (2003). Un effet Guttman dans l'analyse de représentations sociales. In J.C. Abric (Ed.), *Méthodes d'étude des représentations sociales*, pp. 201-220. Ramonville Saint-Agne, France : Érès.

Fontaine, O., & Fontaine, P. (2006), *Guide clinique de thérapie comportementale et cognitive*, pp. 265-300. Paris : Retz.

Forgas, J.P. (1995). Mood and judgment: The affect infusion model (AIM). *Psychological Bulletin*, 117, pp. 39-66.

Giraud-Heraud, J. (1998). *Pratiques professionnelles, charge affective et représentation de la situation de foule chez les CRS*. Thèse de doctorat en psychologie sociale, Thèse de doctorat non publiée, Université de Provence. Aix-en-Provence.

Gosselin, P. (2006). Le trouble d'anxiété généralisée. Dans Fontaine, O et Fontaine, P., *Guide clinique de thérapie comportementale et cognitive*, pp. 301-344. Paris : Retz.

Graziani, P. (2003). *Anxiété et troubles anxieux*. Paris : Nathan.

Graziani, P., & Swendsen, J. (2004). *Le stress : Émotions et stratégies d'adaptation*. Paris : Nathan.

Guimelli, C. (2007, juillet). Analyse structurale des représentations sociales : perspectives nouvelles. Paper presented at the 9th International Lab Meeting – Summer Session 2007 of the European Ph.D. on Social Representations and Communication, P.zza d'Ara Coeli 1, Rome-Italy.

Guimelli, C., & Rimé, B. (2009). Émotions et représentations sociales. In P. Rateau & P. Moliner (Eds.), *Représentations sociales et processus socio-cognitifs*, pp. 165-181. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Halbertstadt, J.B., Niedenthal, P.M., & Kushner, J. (1995). Resolution of lexical ambiguity by emotional state. *Psychological Science*, 6, pp. 278-282.

Hariri, A.R., Bookheimer, Y.S., & Mazziotta, J.C. (2000). Modulating emotional responses : effects of a neocortical network on the limbic system. *NeuroReport*, 11 (1), pp. 43-48.

Isen, A.M., & Means, B. (1983). The influence of positive affect in decision making strategy. *Social Cognition*, 2, pp. 18-31.

Izard, C.E., Ackerman, B.P., & Schultz, D. (1999). Independent emotions and consciousness : Self-consciousness and dependent emotions. In J.A. Singer, & P. Singer (Eds.), *At play in the fields of consciousness : Essays in honor of Jerome L. Singer*, pp. 83-102. Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum Associates, Inc.

Jodelet, D. (1989). Représentations sociales : un domaine en expansion. In D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales*, pp. 31-61. Paris : Presses Universitaires de France.

Jodelet, D. (2011). Dynamiques sociales et formes de la peur. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2 (12), pp. 239-256.

Joubert, M., Chauvin, P., & Facy, F. (2001). *Précarisation, risque et santé*. Paris : Inserm.

Kanji, G. (1993). *100 statistical tests*, Londres : Sage Publications.

La Rosa, E. (1998). *Santé, précarité et exclusion*, Paris : Presses Universitaires de France.

LeDoux, J. (1998). *The emotionnal brain*. London : Weidenfeld & Nicolson.

Lépine, J.P. (1993). Etude épidémiologique des troubles dépressifs et anxieux dans la population générale. *Annales Médico-Psychologiques*, 151, pp. 618-623.

Lépine, J.P., Godchou, M., Brun, P., & Lemperiere, T. (1985). Évaluation de l'anxiété et de la dépression chez des patients hospitalisés dans un service de médecine interne. *Annales médico-psychologiques*, 143 (2), pp. 175-189.

Lerner, J.S., & Keltner, D. (2001). Fear, anger, and risk. *Journal of Personality and Social Psychology*, 81, pp. 146-159.

Leyens, J.P., & Beauvois, J.L. (1997). *Psychologie sociale, L'ère de la cognition*, 3, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Lotstra, F. (2002). Le cerveau émotionnel ou la neuroanatomie des émotions. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 29 (2), pp. 73-86.

Mackie, D.M., & Worth, L.T. (1989). Processing deficit and the mediation of positive affect in persuasion. *Journal of Personality and Social Psychology*, 57, pp. 27-40.

Marks, I.M. (1970). Agoraphobic syndrome (phobic anxiety state). *Archives of General Psychiatry*, 23, pp. 518-533.

Marks, I.M., Mathews, A.M. (1979). Brief standard self-rating for phobic patients. *Behaviour Research & Therapy*, 17, pp. 263-267.

Marquez, E., & Friemel E. (2005). Activation des schèmes cognitifs de base et actualisation des valeurs associées au travail. *Papers on social representations*, 14 (1), pp. 1-28. En ligne <http://www.psr.jku.at/>.

Mary-Rabine, S., & Mollard, E. (2006). Les attaques de panique et l'agoraphobie. In Fontaine, O. & Fontaine, P. (Eds.), *Guide clinique de thérapie comportementale et cognitive*, pp. 181-221. Paris : Retz.

Mayer, J.D., & Gaschke, Y.N. (1988). The experience and meta-experience of mood. *Journal of Personality and Social Psychology*, 55, pp. 102 -111.

Méda, D. (1995). *Le travail une valeur en voie de disparition*. Paris : Flammarion.

Milland, L. (2001). *De la dynamique des rapports entre représentations sociales du travail et du chômage*. Thèse de Doctorat non publiée, Université de Provence, Aix-Marseille I.

Milland, L. (2002). Pour une approche de la dynamique du rapport entre représentations sociales du travail et du chômage. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 15 (2), pp. 27- 90.

Mizes, J.C., & Crawford, J. (1986). Normative values on the Marks and Mathews Fear Questionnaire : a comparison as a function of age and sex. *Journal of Psychopathology and Behavioral Assessment*, 8 (3), pp. 253-262.

Moliner, P. (1992). *La représentation sociale comme grille de lecture*. Aix-en-Provence : Presse Universitaire de Provence.

Moliner, P. (1996). *Images et représentations sociales, de la théorie des représentations à l'étude des images sociales*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Moliner, P. (2001). *La dynamique des représentations sociales*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Moliner, P., Rateau, P., & Cohen-Scali, V. (2002). *Les représentations sociales : pratique des études de terrain*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Morris, J.S., Friston, K.J., Büchel, C., Young, A.W., Calder, A.J., & Dolan, R.J. (1998). A neuromodulatory role for the human amygdala in processing emotional facial expressions, *Brain*, 121, pp. 47-57.

Morris, J.S., Frith, C.D., Perrett, D.I., Rowland, D., Young, A.W., Calder, A.J., & Dolan, R.J. (1996). A differential neural response in the human amygdala to fearful and happy facial expressions, *Nature*, 383, pp. 812-815.

Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse son image son public*, Paris : Presses Universitaires de France.

Moscovici, S. (1989). Des représentations collectives aux représentations sociales. Dans D. Jodelet (Ed), *Les représentations sociales*, pp. 62-86. Paris : Presses Universitaires de France.

Moussounda, Y. (1993). *Contenu et Structure d'une représentation : la représentation sociale du chômage chez des chômeurs et des non chômeurs*, Thèse de doctorat non publiée, Université de Provence.

Mugny, G., Moliner, P., & Flament, C. (1997). De la pertinence des processus d'influence sociale dans la dynamique des représentations sociales: une étude exploratoire, *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 10 (1), pp. 31-49.

Mugny, G., Tafani, E., Falomir, J. M., & Layat, C. (2000). Source credibility, social comparison, and social influence. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 15 (3), pp. 151-175.

Mugny, G., Souchet, L., Quiamzade, A., & Codaccioni, C. (2009). Processus d'influence sociale et représentations sociales. In P. Rateau & P. Moliner (Eds.), *Représentations sociales et processus sociocognitifs*, pp. 123-149. Rennes: Presses universitaires de Rennes.

Niedenthal, P.M., Halberstadt, J.B., & Setterlund, M.B. (1997). Being happy and seeing "happy" : Emotional state mediates visual word recognition. *Cognition and Emotion*, 2, pp. 403-432.

Niedenthal, P., Krauth-Gruber & S. Ric, F. (2008). *Comprendre les émotions. Perspectives cognitives et psycho-sociales*. Wayre : Mardaga.

Perrott, D.A., & Bodenhausen, G.V. (2002). The way you make me feel : Integral affective influences on interpersonal behavior. *Psychological Inquiry*, 13, 84-86.

Poitou, J.P. (1978). *La dynamique des groupes, une idéologie au travail*. Paris : CNRS.

Rimé, B. (1989). Le partage social des émotions. In B. Rimé & K. R. Scherer (Eds.), *Les émotions*, pp. 271-303, Neufchâtel et Paris : Delachaux et Niestlé.

Rimé, B. (1997). Emotion et Cogntion. In J.P. Leyens & J.L. Beauvois (Eds.), *Psychologie sociale, L'ère de la cognition*. 3, pp. 107-125, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Rimé, B. (2005). *Le partage social des émotions*. Paris : Presses Universitaires de France.

Rimé, B., Philippot, P., Boca, S., & Mesquita, B. (1992). Long-lasting cognitive and social consequences of emotion : Social sharing and rumination. In W. Stroebe & M. Hewstone (Eds.), *European Review of Social Psychology*, 3, pp. 225-258, Chichester : Wiley.

Rouillon, F. (2008). Épidémiologie des troubles psychiatriques. *Annales Médico-psychologiques*, 166, pp. 63-70.

Russell, J.A. (1980). Acircumplex model of affect. *Journal of Personality and Social*

Psychology, 39, pp. 1161-1178.

Schachter, S. (1964). The interaction of cognitive and physiological determinants of emotional state. In L. Berkowitz (Ed.), *Advances in Experimental Social Psychology*, 1, pp. 49-79, New York : Academic Press.

Schwartz, N., & Clore, G.L. (1983). Mood, misattribution and judgments of well-being : Informative and directive functions of affective states. *Journal of Personality and Social Psychology*, 45, pp. 513-523.

Tajfel, H., & Wilkes, A.L. (1963). Classification and quantitative judgment, *British Journal of Psychology*, 54, pp. 101-114.

Thomas, K.M., Drevets, W.C., Dahl, R.E., Ryan, N.D., Birmaher, B., Eccard, C.H., Axelson, D., Whalen, P.J., & Casey, B.J. (2001). Amygdala response to fearful faces in anxious and depressed children, *Archives of General Psychiatry*, 58, pp. 1057-1063.

Oatley, K., & Jenkins, J.M. (1996). *Understanding Emotions*, Cambridge, MA : Blackwell Publishers.

Vidaller, V. (2007). *Le travail une représentation sociale en transformation*. Strasbourg : Congrès international AREF 2007 (Actualité de la Recherche en Éducation et en Formation).

Watson, D., Clarck, L.A., & Tellegen, A. (1988). Development and validation of brief measures of positive and negative affect : The PANAS scales. *Journal of Personality and Social Psychology*, 54, pp. 1063-1070.

Zigmond, A. S., & Snaith, R.P. (1983). The Hospital Anxiety and Depression Scale, *Acta Psychiatrica Scandinavica*, 67, pp. 361 -370.

Zuckerman, B., & Lubin, B. (1985). *Manual of multiple affect adjective check list revised*. San Diego, CA : EDITS.

Index des tableaux et des illustrations

Index des tableaux

Tableau 1 : Poids factoriels des 24 items de la HAD et du questionnaire des peurs sur les deux premiers facteurs extraits de l'analyse en composantes principales après rotation.....	72
Tableau 2 : Résultats des comparaisons de moyennes aux 3 items des représentations du chômage se différenciant selon l'ordre de passation.....	73
Tableau 3 : Moyennes aux items de la représentation du travail et les nouvelles saturations pour les groupes de niveau de peur.....	75
Tableau 4 : Moyennes aux items de la représentation du chômage et les nouvelles saturations pour les groupes de niveau de peur.....	76
Tableau 5 : Poids factoriels des 24 items des deux échelles sur les deux premiers facteurs après rotation de l'analyse en composantes principales.....	86
Tableau 6 : Moyennes, écart-types et comparaison (t) des scores aux quatre échelles selon le niveau de peur naturelle (faible vs élevée) pour l'ensemble de la population.....	87
Tableau 7 : Moyennes, écart-types et comparaison (t) des fréquences et intensités de peur déclarée selon le contenu de la vidéo (Peur induite Faible vs Elevée).....	87
Tableau 8 : Principaux résultats de l'ACP (après rotation) sur les réponses au questionnaire de représentation du chômage pour l'ensemble des sujets.....	88
Tableau 9 : Poids factoriels des 24 items des deux échelles sur les deux premiers facteurs après rotation (varimax) de l'analyse en composantes principales.....	96
Tableau 10 : Moyennes, écart-types et comparaison (t) des scores aux quatre échelles selon le niveau de peur naturelle (faible vs élevée).....	97
Tableau 11 : Principaux résultats de l'ACP après rotation sur les réponses au questionnaire de représentation du chômage pour l'ensemble des sujets.....	98
Tableau 12 : Poids factoriels des items de la HAD et du questionnaire des peurs sur les deux facteurs extraits de l'analyse en composantes principales.....	107
Tableau 13 : Moyennes, écart-types et comparaison (t) des scores aux quatre échelles selon le niveau de peur naturelle (faible vs élevée).....	108

Tableau 14 : Centralité et pourcentage de rejet des items selon l'objet travail pour l'ensemble de la population..... 108

Tableau 15 : Centralité et pourcentage de rejet des réponses aux items de l'objet travail selon les groupes de facteur de peur..... 109

Index des illustrations

Illustration 1 : Trajectoire diagonale pour la représentation du travail des items moral et contacts à travers l'enchaînement des quatre profils de score de facteur de peur.....	77
Illustration 2 : Trajectoire diagonale pour la représentation du chômage des items moral et contacts à travers l'enchaînement des quatre profils de score de facteur de peur.....	77
Illustration 3 : Scores moyens selon le niveau de peur naturelle et selon les trois conditions d'induction émotionnelle pour la dimension psychologique de la représentation du chômage...	100
Illustration 4 : Médiation de la peur dans l'élaboration des représentations sociales.....	116
Illustration 5 : Échelle HAD.....	139
Illustration 6 : Échelle d'évaluation d'agoraphobie et de phobie sociale.....	140
Illustration 7 : Questionnaire de caractérisation pour l'objet travail.....	141
Illustration 8 : Questionnaire de caractérisation pour l'objet chômage.....	142
Illustration 9 : Questionnaire standard de la représentation du chômage.....	143
Illustration 10 : Questionnaire de mise en cause pour l'objet travail.....	144

Annexes

I. Échelle HAD

Lisez chaque série de questions et cochez la réponse qui exprime le mieux ce que vous éprouvez de manière générale.
Votre réponse immédiate à chaque question fournira probablement une meilleure indication de ce que vous éprouvez qu'une réponse longuement méditée.

1- Je suis tendu ou énervé :	
<input type="checkbox"/>	La plupart du temps
<input type="checkbox"/>	Souvent
<input type="checkbox"/>	De temps en temps
<input type="checkbox"/>	Jamais

8- J'ai l'impression de fonctionner au ralenti :	
<input type="checkbox"/>	Presque toujours
<input type="checkbox"/>	Très souvent
<input type="checkbox"/>	Parfois
<input type="checkbox"/>	Jamais

2- Je prends plaisir aux mêmes choses qu'avant :	
<input type="checkbox"/>	Oui, tout autant
<input type="checkbox"/>	Pas autant
<input type="checkbox"/>	Un peu seulement
<input type="checkbox"/>	Presque plus du tout

9- J'éprouve des sensations de peurs et j'ai l'estomac noué :	
<input type="checkbox"/>	Jamais
<input type="checkbox"/>	Parfois
<input type="checkbox"/>	Assez souvent
<input type="checkbox"/>	Très souvent

3- J'ai une sensation de peur comme si quelque chose d'horrible allait arriver :	
<input type="checkbox"/>	Oui, très nettement
<input type="checkbox"/>	Oui, mais ce n'est pas trop grave
<input type="checkbox"/>	Un peu, mais cela ne m'inquiète pas
<input type="checkbox"/>	Pas du tout

10- Je ne m'intéresse plus à mon apparence :	
<input type="checkbox"/>	Plus du tout
<input type="checkbox"/>	Je n'y accorde pas autant d'attention que je le devrais
<input type="checkbox"/>	Il se peut que je n'y fasse plus autant attention
<input type="checkbox"/>	J'y prête autant d'attention que par le passé

4- Je ris facilement et vois le bon côté des choses :	
<input type="checkbox"/>	Autant que par le passé
<input type="checkbox"/>	Plus autant qu'avant
<input type="checkbox"/>	Vraiment moins qu'avant
<input type="checkbox"/>	Plus du tout

11- J'ai la bougeotte et n'arrive pas à tenir en place :	
<input type="checkbox"/>	Oui, c'est tout à fait le cas
<input type="checkbox"/>	Un peu
<input type="checkbox"/>	Pas tellement
<input type="checkbox"/>	Pas du tout

5- Je me fais du souci :	
<input type="checkbox"/>	Très souvent
<input type="checkbox"/>	Assez souvent
<input type="checkbox"/>	Occasionnellement
<input type="checkbox"/>	Très occasionnellement

12- Je me réjouis d'avance à l'idée de faire certaines choses :	
<input type="checkbox"/>	Autant qu'avant
<input type="checkbox"/>	Un peu moins qu'avant
<input type="checkbox"/>	Bien moins qu'avant
<input type="checkbox"/>	Presque jamais

6- Je suis de bonne humeur :	
<input type="checkbox"/>	Jamais
<input type="checkbox"/>	Rarement
<input type="checkbox"/>	Assez souvent
<input type="checkbox"/>	La plupart du temps

13- J'éprouve des sensations soudaines de panique :	
<input type="checkbox"/>	Vraiment très souvent
<input type="checkbox"/>	Assez souvent
<input type="checkbox"/>	Pas très souvent
<input type="checkbox"/>	Jamais

7- Je peux rester tranquillement assis à ne rien faire et me sentir décontracté :	
<input type="checkbox"/>	Oui, quoi qu'il arrive
<input type="checkbox"/>	Oui, en général
<input type="checkbox"/>	Rarement
<input type="checkbox"/>	Jamais

14- Je peux prendre plaisir à un bon livre ou à une émission de radio ou de télévision :	
<input type="checkbox"/>	Souvent
<input type="checkbox"/>	Parfois
<input type="checkbox"/>	Rarement
<input type="checkbox"/>	Très rarement

Illustration 5 : Échelle HAD

II. Questionnaire des peurs adapté

Veillez choisir un chiffre dans l'échelle ci-dessous : il permet de chiffrer à quel point vous évitez par peur (ou du fait de sensations ou sentiments désagréables) chacune des situations énumérées ci-dessous. Ensuite, veuillez écrire le nombre choisi dans la case correspondant à chaque situation.

	N'évite pas	Évite un peu	Évite souvent	Évite souvent	très	Évite toujours
<i>(une seule croix par ligne)</i>						
	0	1	2	3	4	5
	6	7	8			
Manger et boire avec les autres						
Faire seul(e) des trajets en bus ou en car						
Se promener seul(e) dans des rues où il y a foule						
Être regardé(e) ou dévisagé(e)						
Aller dans des magasins remplis de monde						
Parler à des supérieurs hiérarchiques ou à toute personne						
Être critiqué(e)						
Partir seul(e) loin de chez vous						
Parler ou agir en public						
Les grands espaces vides						

Illustration 6 : Échelle d'évaluation d'agoraphobie et de phobie sociale.

III. Caractérisation des objets travail et chômage.

Consignes et questionnaires de caractérisation pour l'objet travail (illustration 7) et pour l'objet chômage (illustration 8) de la première expérimentation :

Voici une liste de 15 propositions.
Lisez-la attentivement.

1. Cochez les 5 propositions qui vous semblent les PLUS en rapport avec le TRAVAIL

2. Parmi les 10 propositions qui restent, rayez les 5 les MOINS en rapport avec le TRAVAIL

Le travail

- Augmente la confiance
- Apporte du dynamisme
- Favorise l'insertion sociale
- Apporte de l'argent
- Favorise les contacts (relations)
- Favorise l'autonomie
- Augmente le stress
- Augmente l'estime personnelle
- A un lien avec les activités annexes (loisirs)
- Augmente le moral
- Favorise le temps (rythme)
- Favorise l'investissement personnel
- Favorise votre avenir (projets)
- A un lien avec la formation (études)
- Apporte du bien-être

Illustration 7 : Questionnaire de caractérisation pour l'objet travail.

Voici une liste de 15 propositions.
Lisez-la attentivement.

1. Cochez les 5 propositions qui vous semblent les PLUS en rapport avec le CHOMAGE

2. Parmi les 10 propositions qui restent, rayez les 5 les MOINS en rapport avec le CHOMAGE

Le chômage

- Diminue la confiance
- Réduit le dynamisme
- Défavorise l'insertion sociale
- Réduit l'argent
- Défavorise les contacts (relations)
- Défavorise l'autonomie
- Augmente le stress
- Diminue l'estime personnelle
- A un lien avec les activités annexes (loisirs)
- Réduit le moral
- Défavorise le temps (rythme)
- Défavorise l'investissement personnel
- Défavorise votre avenir (projets)
- A un lien avec la formation (études)
- Diminue le bien-être

Illustration 8 : Questionnaire de caractérisation pour l'objet chômage.

IV. Questionnaire standard du chômage

Pour chaque ligne veuillez cocher la case qui correspond le mieux à ce que vous pensez.

(une seule croix par ligne)

	Réduit beaucoup		Réduit		Augmente		Augmente beaucoup			
	-4	-3	-2	-1	0	1	2	3	4	
<u>Le chômage :</u>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	la confiance
	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	le dynamisme
	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	l'insertion sociale
	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	l'argent
	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	les contacts (les relations)
	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	l'autonomie
	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	le stress
	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	l'estime personnelle
	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	les activités annexes (les loisirs)
	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	le moral
	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	le temps (le rythme)
	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	l'investissement personnel
	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	l'avenir (projets)
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	la formation (les études)	
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	le bien-être	

Illustration 9 : Questionnaire standard de la représentation du chômage.

V. Mise en cause du travail

Peut-on dire que c'est du **travail** si :

<i>(une seule croix par ligne)</i>	Oui	Plutôt oui	Plutôt non	Non
Ça n'augmente pas la confiance	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça n'apporte pas de dynamisme	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça ne favorise pas l'insertion sociale	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça n'apporte pas d'argent	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça ne favorise pas les contacts (relations)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça ne favorise pas l'autonomie	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça n'augmente pas le stress	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça n'augmente pas l'estime personnelle	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça n'a aucun lien avec les activités annexes (loisirs)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça n'augmente pas le moral	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça ne favorise pas le temps (rythme)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça ne favorise pas l'investissement personnel	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça ne favorise pas votre avenir (projets)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça n'a aucun lien avec la formation (études)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ça n'apporte pas de bien-être	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Illustration 10 : Questionnaire de mise en cause pour l'objet travail.